B-VI
34

F.C
5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUST 1779.

209700
3.
4

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; *pour Paris:*

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AOUST 1779.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LES NOUVELLES

D'ANTOINE-FRANÇOIS

GRAZZINI, DIT LE LASCA;

L'un des Fondateurs & Membre des deux célèbres Académies de Florence.

A la fin du Volume du mois d'Avril dernier, on a lu une Anecdote sans nom d'Auteur : elle.

appartient à François Grazzini, dit le Lasca. Cet Auteur, très-estimé en Italie, & presque inconnu en France, naquit à Florence en 1503, de Grazzino & de Lucrèce de Santi, tous deux issus d'une famille noble. Il contribua à la fondation des deux célèbres Académies, *Degli Amidi* & *della Crusca*.

Ses Contes ou Nouvelles ne parurent point de son vivant; & après sa mort une partie de son Manuscrit fut perdu. L'ouvrage fut publié, quoiqu'imparfait; & ce n'est que peu-à-peu qu'on est parvenu à le compléter.

Le Lasca est un des Ecrivains Italiens qui ont enrichi leur Langue. Par l'élégance & la correction de son style, il est mis, dans sa Patrie, au nombre des Auteurs Classiques. Il écrivit ses Nouvelles en prose. Quoique naturellement gai, il en a fait quelques-unes de sérieuses & tragiques même, telles que celle qu'on a recueillie dans le Volume d'Avril. Elles sont divisées en *Soirées*. Plusieurs personnes des deux sexes, rassemblées le soir, sont supposées raconter chacune une aventure courte ou longue, triste ou gaie. On voit que ce cadre a été souvent employé depuis.

Ce qu'il y a de bien singulier, & ce qui ca-

ractériſe le ſiècle où écrivoit le Laſca, c'eſt de voir la Maîtreſſe du logis faire une pieuſe invocation au Saint-Eſprit avant de raconter des galanteries quelquefois très-libres. *Dieu puiſſant & bon*, dit-elle, *qui ſais tout & peux tout, je m'adreſſe à toi, & te prie, d'un cœur dévot, de vouloir bien, par ta bonté & ta clémence infinie, m'accorder, comme à tous ceux qui parleront après moi, la grace de ne dire rien qui ne ſoit à ta louange, & qui ne ſerve à notre conſolation.*

Le Laſca a fait auſſi des Eglogues qu'on a perdues, & pluſieurs Comédies dont les Italiens font beaucoup de cas. Nous allons faire connoître ſes *Nouvelles*, qui rentrent dans le projet de notre Ouvrage, & qui méritent d'y occuper une place. Nous paſſerons légèrement ſur ce qui ne mérite pas d'être extrait, comme nous ſupprimerons ce qui paſſe les bornes de la gaieté. Nous nous conformerons, en un mot, à la loi que nous nous ſommes impoſée d'épargner toujours à nos Lecteurs & du ſcandale & de l'ennui.

PREMIERE SOIRÉE.

La première Nouvelle (qu'on ne raconte qu'après avoir invoqué dévotement le Saint-Esprit) seroit déplacée dans cette Bibliothèque. Le Docteur Mengo, consulté par un mari dont la femme languit depuis long-tems, demande à voir l'urine de la malade. La Femme-de-chambre, chargée de la recueillir, l'ayant renversée par mégarde, y supplée de son propre fonds. Le Docteur, trompé par des symptômes évidens d'une ardeur intérieure (la Femme-de-chambre étoit jeune), ordonne au mari d'être le médecin de sa femme. Le mari, malgré la foiblesse de la malade, exécute l'ordonnance du Médecin, & sa femme recouvre la santé.

Cette Nouvelle, qui est assez libre par le fonds, le devient encore plus par les détails.

Nous passerons encore plus rapidement sur la deuxième Nouvelle. C'est le récit d'une vengeance cruelle qu'un jeune homme exerce sur son Pédagogue. Nous allons nous arrêter un moment sur la troisième.

A Florence, un nommé Néri, homme malin & facétieux, s'étoit rendu redoutable par ses espiégleries multipliées. Il aimoit fort à s'amuser, & il s'amusoit toujours aux dépens d'autrui. Scheggia, Monaco & Piluca, Compagnons inséparables, tous trois rusés & grands rieurs, avoient dupé déjà tous les Florentins, & avoient toujours été dupes de Néri. Résolus enfin de lui rendre au moins un des tours qu'il leur avoit joué, ils l'invitèrent un jour à dîner. On fut gai, l'on but & l'on rit beaucoup. Au dessert, Scheggia, qui vouloit avoir la gloire d'imaginer & d'exécuter la vengeance, ramena la conversation sur les paris. Après en avoir proposé plusieurs, de part & d'autre : Tiens, Néri, dit Scheggia, je parie deux écus d'or que tu ne vas point à la boutique de Cequerino une rougue sur l'épaule, & armé jusqu'aux dents. Néri ne répondit à ce

défi-là qu'en déposant les deux écus d'or dans les mains du Chevalier Tornaquini, chez qui ils dînoient. Mais, ajouta Scheggia, j'entends aussi que tu feras retentir tout le quartier de tes menaces. Soit, répond Néri, plus fier de lui gagner deux écus, que d'en soutirer douze à quelqu'autre.

Tándis que Néri s'armoit de pied-en-cap, Scheggia avertit de son projet Piluca & Monaco; & s'étant dispersés tous trois, ils coururent par-tout où devoit passer Néri, pour annoncer qu'il étoit devenu fou. Cependant, surchargé du poids de ses armes, & brandissant sa rougue d'un air effrayant, Néti se met en route. Il arrive enfin à la boutique de Cequerino, au milieu des huées de la populace. En arrivant, il ouvre la porte d'un coup de lance; & entrant avec un fracas horrible, il s'écrie de toute sa voix: Malheureux! c'est fait de vous. Cette manière de saluer les gens, cette vive apostrophe & le bruit de ses armes, glacèrent d'effroi ceux qui étoient présens. Tout le monde veut fuir, & personne ne peut s'échapper, parce que tous veulent sortir à la fois. L'un s'en-

fonce sous le comptoir, les autres se précipitent sous les fauteuils; quelques-uns se plaignent, en demandant grace; d'autres menacent beaucoup, mais en se cachant; celui-ci jette des hauts cris, celui-là prie Dieu de tout son cœur; en un mot, c'étoit une scène assez plaisante, & bien propre à amuser celui qui la faisoit jouer.

Tandis que Néri se met en fureur, pour rire, & que les spectateurs tremblent tout de bon, Scheggia court chez Augelo, oncle de Néri, & lui annonce, d'un air désolé, que son neveu est devenu fou & furieux. Il lui raconte, en deux mots, ce qui vient de se passer; lui conseille de le faire bien garotter par quatre ou cinq hommes des plus vigoureux, pour éviter de plus grands malheurs, & de l'enfermer quatre ou cinq jours dans l'obscurité, sans lui laisser parler à personne, pour le guérir de sa folie.

Augelo, qui aimoit beaucoup son neveu, se met bien vîte en chemin, en s'écriant: *Miséricorde! ce que c'est que de nous!* Il court accompagné vers la bou-

tique de Cequerino, & y trouve en effet Néri, qui jouoit les fureurs d'Oreſte de la manière la plus énergique. Il ſe jette ſur lui par derrière, & le ſaiſiſſant au collet : A moi, s'écrie-t-il en ſe tournant vers ſa ſuite. Auſſi-tôt huit ou dix bras des plus robuſtes s'emparent de Néri, qui par les pieds, qui par les mains, qui à la gorge, qui aux cheveux. Holà, s'écrioit Néri ! que faites-vous ? Vous vous trompez ; je ne ſuis pas enragé. Malgré ſes cris & ſes efforts, on l'étend par terre tout de ſon long, & preſque hors d'haleine. On lui garrote les bras & les jambes ; & l'ayant attaché ſur une échelle qui ſe trouva-là, on ſe diſpoſe à l'emporter chez lui. Angelo jette un manteau ſur ſon neveu, qui rugiſſoit de honte & de colère ; & il accompagne cette marche comme on eſcorte un convoi funèbre.

Dieu ſait ſi cette ſcène burleſque faiſoit rire Scheggia, qui ſe tenoit un peu à l'écart. Néri, arrivé chez lui, ſa mère, qui avoit été prévenue par Monaco, le reçut en pleurant. On le jetta ſur un lit dans une chambre bien fermée, où le

jour ne pénétroit point, pour l'y laisser jusqu'au lendemain matin, sans lui parler & sans lui donner à manger. En attendant (& toujours par le conseil du malin Sheggia), on appella des Médecins pour traiter le prétendu malade.

Tandis que Néri faisoit retentir la maison de ses clameurs, Scheggia & ses compagnons rioient jusqu'aux éclats. Le malheureux prisonnier qui avoit déjà payé cher le gain de son pari, après avoir crié longtemps en vain, prit enfin le parti de se taire; & en rêvant à son aventure, il n'eut pas de peine à deviner que c'étoit un tour de Scheggia.

A minuit, la soif & la faim commencèrent à se faire sentir. Furieux, il ne cessoit d'appeller sa mère & la Domestique. On l'entendoit fort bien, car il crioit de toutes ses forces: mais on avoit ordre de ne pas lui répondre.

Le matin, son oncle entra chez lui fort tristement, très-gravement, accompagné d'un de ses cousins, escorté des deux premiers Médecins de Florence, & conduit par la mère de Néri, qui tenoit une lampe à la main. Néri, mourant de faim & accablé de fatigue, les

salua avec une foiblesse qui leur parut de la douceur, & avec un air de politesse dont on fut édifié.

Comme les Médecins s'approchoient pour lui tâter le pouls, Néri souleva sa tête, & pria tout le monde de l'écouter. Il leur fit un récit de ce qui s'étoit passé; & par le bon sens qui régnoit dans ses discours, il n'eut pas de peine à les dissuader. On lui fit beaucoup d'excuses, qui ne le consolèrent pas; & nos trois Compagnons crurent, par ce seul tour, s'être vengé de tous ceux que Néri avoit joués dans Florence.

La sixième Nouvelle est assez gaie pour être lue avec plaisir dans l'original, mais un peu trop pour être insérée ici. Nous passons à la neuvième, qui a le mérite d'être originale, & l'avantage d'être courte. Elle diffère d'ailleurs, par le genre, de celle qu'on vient de lire.

Brancazio Malespini étoit amoureux d'une femme qui demeuroit à quelques lieues de Florence. Il ne pouvoit l'aller voir que la nuit; & pour sauver la réputation de ce qu'il aimoit, il s'étoit fait une loi de rentrer dans Florence avant le jour; ce qu'il exécutoit par le moyen

du Batelier de Lovezzano qu'il avoit gagné par des préſens.

Une nuit, en revenant de ſon rendez-vous, rêvant encore à la beauté de ſa Maîtreſſe, comme il paſſoit près des fourches patibulaires, il crut entendre une voix qui diſoit : *Ora pro eo* ; priez pour lui. Il s'arrête, & tournant les yeux du côté de la voix, il croit voir, au haut de l'échelle, quatre cadavres qui ſemblent s'agiter. Saiſi d'effroi, ne ſçachant s'il doit fuir ou s'arrêter, il rêve à cette aventure, lorſqu'il entend la même voix qui répète encore : *Priez pour lui.* En même-temps, il croit voir un autre corps ſe démener avec les autres.

Brancazio s'étoit toujours moqué de toutes les hiſtoires de revenans & de ſorcelerie : Eh quoi ! dit-il en lui-même, je ſerois aſſez peureux pour n'oſer éclaircir cette aventure ! En achevant, il s'approche des fourches, & ſe trouve aux pieds de l'échelle.

Or, l'Auteur du ſpectacle, qui avoit ſurpris Brancazio, étoit une folle, nommée Biliorſa, qui ſe trouvant cette nuit-là hors de Florence, avoit apporté là,

pour s'amuser, dix ou douze citrouilles. Elle les tiroit l'une après l'autre, comme le Bourreau fait monter un criminel, les exhortoit à la mort, & se divertissoit à les pendre, en les secouant de toutes ses forces. Pour faciliter leur mouvement, elle leur avoit laissé de longues tiges : tout cela l'amusoit infiniment.

Brancazio, en s'approchant, reconnut sa mépriſe, quant aux cadavres : mais il n'avoit pas encore vu la folle, qui les faisoit mouvoir. Celle ci l'ayant apperçu lui-même, comme elle tenoit un nouveau patient, piquée de se voir interrompre par un témoin importun, laisse tomber sa citrouille, & descend en glissant le long de l'échelle comme un chat : *Attends*, s'écria-t-elle, *attends* ; *je vais te pendre avec eux.*

Le jeune homme, aussi surpris de cette apostrophe, qu'épouvanté de la chûte de la citrouille & de la folle, prit cette dernière au moins pour le Diable ; & il en eut une si grande peur, qu'il se laissa tomber comme mort sur le gazon. Biliorsa ne perd pas un moment ; elle l'attache par le cou, & s'efforce de lui faire monter l'échelle comme aux citrouilles.

Par bonheur, elle n'eut pas assez de force ; & l'ayant tenté vainement, elle se contente de lui entortiller la tête avec son tablier, & de l'attacher au premier échelon. Après cela, elle achève de pendre ses citrouilles : & son opération finie, elle s'en va.

Quand le jour fut venu, les gens de la campagne, voyant de loin les fourches extrêmement peuplées, s'approchèrent par curiosité. On fut très-surpris de ce nouveau genre de patiens ; mais on le fut bien plus de voir Brancazio qui étoit arrivé aux fourches sans avoir été au gibet.

Cette nouvelle parvint bien vîte à Florence. Le père de Brancazio accourut ; un Prêtre & des Médecins furent appellés ; & enfin, à force de secours, il fut rappellé à la vie.

Brancazio, revenu, pour ainsi dire, du tombeau, ne douta pas un moment que le Diable ne lui eût joué ce tour ; & quand il vit les citrouilles pendues, plutôt que de changer d'opinion, il aima mieux croire que c'étoient des hommes qui avoient été changés en citrouilles par des Magiciens.

Cette aventure servit au moins à le guérir de sa passion. Ce fut la derniere fois qu'il passa le bac pour aller au rendez-vous. Malgré les tendres invitations de sa Maîtresse, il ne voulut plus s'exposer à voir les Magiciens, & le Diable lui-même se mêler de ses amours.

La Nouvelle qu'on a lue dans le Volume d'Avril dernier, se trouve dans cette premiere Soirée. Nous allons passer à la seconde.

DEUXIÉME SOIRÉE.

PREMIÉRE NOUVELLE.

LAZARE, fils d'un Médecin de la Ville de Piſe, étoit fort riche. Là ſe termine ſon éloge. Il avoit eu beaucoup de Maîtreſſes, & n'avoit jamais rien appris. Il ne travailla jamais à s'inſtruire, & il y auroit travaillé vainement toute ſa vie. Il étoit preſque toujours ſeul, ne diſant pas quatre mots quand il ſe trouvoit par haſard en compagnie. Ce ſilence n'étoit pas même chez lui cette ſage circonſpection, la ruſe des ſots qui ne le ſont pas tout-à-fait. Lazare ne parloit jamais, parce qu'il n'avoit jamais rien à dire. Du reſte, il étoit ſi entêté, qu'il n'avoit jamais abandonné une ſeule de ſes opinions. Ce n'étoit pas mauvaiſe foi, mais ſtupidité. Il ne voyoit jamais que comme il avoit vu d'abord. Son père, qui l'avoit

jugé, l'avoit relégué dans une de ses Fermes. Lazare s'y plaisoit beaucoup plus qu'à la Ville; il s'y trouvoit plus à son aise, parce qu'il vivoit avec de grossiers Payſans qui n'étoient pas fort au-dessus de sa portée.

Par bonheur pour Lazare, son Père, qu'on nommoit le Docteur Bazile, lui laissa un gros héritage. Bazile avoit pratiqué la Médecine dans le temps le plus favorable à cette profession, c'est-à-dire, dans un temps de peste. Mais s'il eut l'adresse d'amasser une fortune considérable, il n'eut pas le bonheur d'en jouir; car il mourut lui-même de la maladie qui l'avoit enrichi.

La peste ayant cessé, Lazare revint pour recueillir l'héritage paternel. Tout fot qu'il étoit, il eût trouvé une femme, même des maîtresses : il déclara qu'il vouloit vivre garçon, & sans amour. Il auroit pu voir aussi la bonne compagnie : il aima mieux rester seul & ne voir personne.

Il eut pour voisin un pauvre homme, nommé Gabriel. C'étoit un Pêcheur & un Oiseleur des plus adroits. Les oiseaux & le poisson qu'il prenoit, des filets &

des cages qu'il vendoit aussi, lui donnoient de quoi nourrir sa femme & deux enfans.

Il arriva, par hasard ou autrement, que ce Gabriel ressembloit à Lazare par la taille, les traits du visage, & même le son de la voix. Les anciens Ménechmes n'étoient pas plus ressemblans. On prétend même que la femme de Gabriel (on l'appelloit Santa) s'y seroit méprise, sans la différence des habits qui les distinguoit l'un & l'autre. Gabriel étoit vêtu de laine, Lazare portoit la soie.

Cette extrême ressemblance donna à Lazare l'envie de connoître & d'entretenir Gabriel : & l'humeur enjouée du Pêcheur lui inspira le désir de se lier avec lui. Il lui faisoit souvent porter de quoi vivre avec sa famille, quelquefois même il le faisoit manger avec lui.

Gabriel réussit aisément à prendre de l'ascendant sur l'esprit de Lazare. Il lui fit très-assidument & fort adroitement sa cour. Gabriel avoit l'esprit aussi fin que son état étoit grossier. Il étoit rusé & facétieux. Dès le premier mot, il avoit jugé Lazare ; d'un coup-d'œil il avoit, sans peine, embrassé toute la portée de

son esprit. Il se conformoit à ses goûts, même à sa sottise. Il l'amusoit par des contes qu'il retenoit exprès ou qu'il composoit pour lui. Enfin, il se rendit si nécessaire à ses plaisirs, à son existence, que Lazare ne le quittoit jamais sans chagrin.

Un jour qu'ils dînoient ensemble, la conversation tomba sur la pêche. Gabriel raconta toutes ses manières de pêcher, & Lazare approuvoit tout avec le rire de la bêtise. Enfin, Gabriel confia à son protecteur qu'il sçavoit une autre manière de pêcher qui étoit fort singulière ; c'étoit de prendre du poisson tout à la fois avec la bouche, les mains & le filet. Lazare, qui ouvroit de grandes oreilles, lui ayant demandé comment il s'y prenoit, Gabriel lui dit qu'il attachoit le filet à son cou, qu'il plongeoit ensuite dans l'eau, en ouvrant la bouche, les mains, & en tendant le filet ; qu'ainsi armé, il couroit après le poisson, & qu'il sortoit les mains, la bouche & le filet pleins.

Lazare parut si enchanté & si curieux de voir ce genre de pêche, que Gabriel s'offrit à lui en donner le plaisir ; & sur le champ ils prirent ensemble le chemin

de la rivière. Ils s'arrêtèrent près d'une digue sur un rivage ombragé par des arbres assez touffus. Gabriel ayant fait asseoir Lazare, quitte ses habits, s'ajuste avec son filet, se jette dans l'eau, & rapporte gaiement, & dans peu de minutes, du très-beau poisson.

Lazare, étonné d'une adresse qu'il regardoit comme un prodige, ne se sentoit pas de joie. Comme il faisoit extrêmement chaud, il voulut entrer dans l'eau, pour voir de plus près le miracle. Aussitôt il se déshabille, & Gabriel le fait entrer dans un endroit de la rivière, où il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, avec défense expresse de s'éloigner d'un pieu contre lequel il l'avoit appuyé. Lazare tout émerveillé suivoit des yeux Gabriel, qui poursuivoit sa pêche. L'adroit Pêcheur, en rapportant son filet, revenoit toujours les mains pleines; & même pour persuader à Lazare qu'il pêchoit réellement avec les dents, quelquefois il mettoit dans sa bouche quelques poissons, dont on voyoit frétiller la queue en dehors. Lazare crioit miracle à chaque voyage. Enfin, poussé par un mouve-

ment de curiosité, il voulut voir s'il pêchoit les yeux fermés ou ouverts. Dans cette idée, il le regarde plonger, & sans lui rien dire, il se jette à l'eau comme lui; pas tout-à-fait comme lui, car il s'enfonça lourdement dans l'eau, sans pouvoir remonter au-dessus. Ne pouvant retenir son haleine, & ne sçachant pas nager, sa bouche, ses oreilles & ses narines reçoivent l'eau abondamment; il frappe des pieds, des mains, s'agite, se démène : mais après une lutte infructueuse, il tombe sans connoissance, il ne respire plus, il est mort.

Dans ce moment Gabriel, qui venoit de découvrir un trou fort poissonneux, où il n'avoit de l'eau que jusqu'à la ceinture, en se relevant pour respirer, ne se pressoit point de le quitter, & ne songeoit qu'à remplir son filet. En sortant de-là il chercha des yeux Lazare, & ne le voyant plus, il craignit quelque étourderie. Plus il regarde, plus il est alarmé. Il se jette à l'eau, cherche Lazare, & ne trouve à la fin que son corps inanimé, embarrassé parmi les pieux. A cette vue il trembla de tous ses membres; il devint

froid, sans mouvement, & la foiblesse faillit à le renverser mourant auprès de Lazare.

Il sortit enfin de l'eau ; mais plus il rêvoit à cette triste aventure, moins il voyoit le parti qu'il avoit à prendre. C'étoit peu pour lui d'avoir perdu un ami aussi utile, ce malheur le mettoit lui-même en danger. Aller raconter l'affaire, c'étoit se faire soupçonner d'avoir noyé Lazare pour le voler. Lazare étoit riche, Gabriel étoit pauvre. La richesse de l'un pouvoit avoir tenté l'autre. Gabriel devoit être accusé naturellement. Il pouvoit laisser-là le cadavre & se retirer: mais on l'avoit vu sortir avec Lazare, on ne manqueroit pas de lui demander ce qu'il étoit devenu.

Après avoir long-temps réfléchi, il appella son esprit à son secours. Le désespoir l'enhardit, & lui inspira un projet assez hasardeux, fondé sur sa parfaite ressemblance avec Lazare. Il étoit sans témoin : l'ardeur du soleil avoit relégué à l'ombre ou endormi tous les gens de la Campagne. Il retourne promptement au corps de Lazare, le charge sur ses épaules, le porte sur la rive, & s'étant désha-

billé pour le couvrir de ſes propres habits, il le redeſcend au fond de l'eau, & l'y laiſſe accroché aux pieux comme par haſard. Auprès de-là il prend les habits du défunt avec ſon nom, pour s'en ſervir à ſon profit. D'abord il n'avoit ſongé qu'à ſe ſauver, enſuite il réſolut d'hériter des biens de Lazare. Il ne perd pas un inſtant; il ſonge à prendre les manières du défunt dont il avoit déjà les traits & la figure; & bientôt il répète ſa manière de marcher, de s'aſſeoir, de parler, même de ſe taire. Il s'étudia ſurtout à s'approprier ſon air bruſque & miſantrope.

Quand il ſe crut familiariſé, identifié avec ſon rôle, il ſongea à ſe mettre en ſcène, & le voilà criant de toutes ſes forces: Au ſecours! à moi! au ſecours! Des Payſans ayant accouru à ſes cris: Hélas! s'écria Gabriel en prenant un air déſolé, un pauvre Pêcheur, Gabriel, qui vient de ſe noyer en pêchant.

Gabriel, au milieu de ſa feinte douleur, avoit un ton ſi bruſque & ſi groſſier, que les plus intimes amis de Lazare s'y ſeroient mépris. Cependant le Meûnier du voiſinage s'étant informé où

le

le Pêcheur avoit plongé, se jette vers l'endroit indiqué, & trouve le noyé, mais si fort embarrassé parmi les pieux & les filets, qu'il fut obligé de venir demander des compagnons pour l'en retirer.

Lazare, qu'on appelloit alors Gabriel, ayant été reporté sur la rive, cette nouvelle se répandit aussi-tôt. Un Prêtre, qui accourut sur les lieux, le fit transporter dans une Eglise voisine, où il fut généralement reconnu pour Gabriel. La Veuve prétendue y vint aussi toute en pleurs avec ses enfans & quelques amis; & ne doutant pas un moment que ce ne fut-là le corps de son mari, elle se jetta sur lui en poussant les hauts cris, s'arrachant les cheveux; & le montrant douloureusement à ses enfans éplorés, elle le couvroit de larmes & de baisers.

Gabriel qui étoit présent, & qui aimoit réellement sa femme & sa petite famille, eut bien de la peine à soutenir le rôle qu'il avoit choisi. Il se mit à pleurer avec eux, non sur la mort de Lazare, mais sur l'attendrissement de sa femme.

Cependant il avoit presque caché son front sous le chapeau de Lazare dont il imitoit la grossiéreté ; & il se couvroit presque le visage entier avec un mouchoir, qui avoit l'air d'essuyer ses larmes. Consolez-vous, dit-il à sa femme ; c'est moi qui, malheureusement, suis l'occasion de sa mort : je réparerai ce malheur autant que je le pourrai. Tant que je vivrai, j'aurai soin de vous & de votre famille ; & si je meurs, je ne vous oublierai pas dans mon testament. A ces mots, il s'en alla, & tous les spectateurs le comblèrent de bénédictions.

Santa ayant fait rendre les derniers devoirs au défunt, revint à Pise. Si Gabriel ne l'avoit pas consolée, il l'avoit rassurée au moins sur son sort & sur celui de ses enfans. Gabriel, devenu Lazare, rentra chez le défunt, comme s'il rentroit dans sa propre maison. Mais il eut grand soin de ne saluer personne, & il monta droit à sa chambre sans dire un mot. Il savoit par cœur son original ; & il s'observoit scrupuleusement, pour ne laisser aucun soupçon sur la vérité de la copie. Il prit ses clefs, ouvrit les armoires, les secrétaires, & fit l'inventaire

de l'héritage qu'il venoit de se donner. Il fut très-content de ce qu'il vit, & sur-tout de deux mille florins d'or, & de quatre cents écus en monnoie, qu'il trouva dans une cassette avec des bijoux d'or & d'argent.

Gabriel étoit si content, qu'il en sautoit de joie. Cependant la difficulté de jouer assez bien & assez long-tems son personnage, l'inquiétoit de tems en tems : les Domestiques sur-tout étoient difficiles à tromper.

Il fallut pourtant se montrer à eux. La circonstance étoit favorable ; & comme il descendit avec un air un peu défait, la Servante & le Domestique crurent que la mort de Gabriel lui donnoit cet air-là. Il appella le Domestique, & lui commanda de porter à dîner à la pauvre veuve : Santa soupa très-peu ; mais elle fit manger ses enfans. En soupant aussi, Gabriel eut grand soin de couper & de manger son pain comme Lazare ; après il alla se coucher sans rien dire. Les Domestiques trouvèrent bien que sa voix étoit un peu changée ; ils attribuoient cette altération à son chagrin.

Gabriel s'étoit couché : mais il avoit tout-à-la fois trop d'inquiétude & trop de joie pour s'endormir. Les craintes & les espérances troublèrent sa tête pendant toute la nuit. Quand sa nouvelle fortune ne lui eût pas rendu cher le rôle qu'il avoit pris, il n'étoit plus en son pouvoir de le quitter. Il s'étoit fait Lazare ; il ne pouvoit plus cesser de l'être, sans s'exposer à être moins que rien.

Il savoit l'heure du lever de Lazare ; il ne le devança ni ne le retarda d'une minute. Il se conduisit ainsi pendant plusieurs jours, toujours aussi taciturne, même un peu plus que Lazare, & ne perdant pas de vue la pauvre Santa, qui pleuroit toujours Gabriel. Par son nouvel état, il n'avoit plus rien à faire ; mais par le rôle qu'il s'étoit imposé, il étoit plus occupé cent fois qu'il ne l'avoit jamais été.

A la fin Gabriel, attendri sur le sort de la fidelle Santa, résolut de l'aller voir lui-même, pour tâcher de la consoler. Il se transporta donc chez elle, une après-midi, & l'ayant trouvée avec un de ses parens, il lui demanda un moment d'entretien en particulier.

Le parent qui savoit que le prétendu Lazare étoit le bienfaiteur de Santa, les ayant laissé seuls, Gabriel ferma la porte, & fit signe à Santa de le suivre dans sa petite chambre, où il entra le premier sans rien dire. Santa, soit timidité, soit crainte, hésita un moment: mais à la fin par reconnoissance, & par amour pour sa famille qui vivoit des bienfaits du faux Lazare, elle se décida à le suivre dans la petite chambre; & ayant pris son fils aîné par la main, elle entra avec l'embarras le plus intéressant. Elle passe le seuil de la porte: mais quel fut son étonnement lorsqu'elle s'apperçut que Gabriel s'étoit jetté sur un petit lit, où il avoit coutume de se reposer en rentrant! La surprise & la pudeur la rendirent immobile. Il prend l'enfant dans ses bras, & charmé des sentimens honnêtes de sa mère, il le baise bien tendrement, & avec le sentiment d'un père & d'un époux heureux. Puis se tournant vers sa femme avec un doux sourire, il lui dit deux mots qu'il avoit coutume de lui dire dans des momens de tendresse. La surprise de Santa

redouble ; elle rougit, demeure interdite ; & Gabriel baisant encore l'enfant : « Pauvre petit, lui dit-il, ta mère pleure » sur toi, parce qu'elle ignore ton bon» heur, le sien & celui de Gabriel ». Cela dit, & craignant l'indiscrétion de l'enfant, tout jeune qu'il étoit, il l'emporta lui-même dans une pièce voisine ; & revenu vers sa femme, qui déjà avoit presque reconnu son mari, il ferma porte sur lui, & confia tout à la pauvre Santa, qui l'embrassa avec transport. Elle pleuroit sur son retour, comme elle avoit pleuré sur son faux trépas.

Après un récit plus circonstancié, on convint de garder le plus profond secret, afin de jouir des grandes richesses de Lazare. Gabriel fit part à sa femme d'un projet qu'il avoit conçu pour cela ; & il prit congé d'elle. Santa, en le reconduisant, lui cria tout haut lorsqu'elle fut à portée d'être entendue par les voisins : Mon bon Monsieur, n'abandonnez pas mes pauvres enfans ; & Gabriel répondit : Rassurez-vous : je leur servirai de père.

Gabriel, en sortant, reprit son air taciturne, & rentra dans sa nouvelle maison. Il soupa comme Lazare, se coucha comme Lazare; & il rêva toute la nuit aux moyens d'exécuter son nouveau projet. Dès le grand matin il alla trouver un Religieux qui passoit pour un Saint dans toute la Ville; il lui dit en l'abordant, qu'il avoit à le consulter sur un cas de conscience. Ce bon Moine l'ayant fait asseoir: Mon Révérend, lui dit Gabriel, je suis Lazare, fils du Docteur Bazile. J'étois ami du pauvre Gabriel. Comme il s'est noyé pour avoir voulu me donner le plaisir de le voir pêcher, je me crois obligé d'avoir soin de sa veuve & de ses deux enfans. Le Religieux ayant donné un signe d'approbation, Gabriel continua ainsi: J'ai formé un projet que je crois inspiré par le Ciel; c'est d'épouser la veuve, pour lui rendre la main que je lui ai fait perdre, & pour adopter sa famille. J'éleverai ses fils comme s'ils m'appartenoient; & après ma mort, ils hériteront de moi, comme ils auroient hérité de leur père. Il me semble que c'est l'unique parti qui

puisse me reconcilier avec les hommes & avec le Ciel.

Le bon Religieux, ne voyant dans Gabriel qu'un homme honnête & un chrétien consciencieux, loua beaucoup son projet, & l'exhorta à l'exécuter le plus promptement possible. Gabriel, pour l'y intéresser lui-même, lui remit une bourse de trente livres d'argent, en le priant de faire chanter une Messe pour le défunt. La vue de cet argent réjouit le bon Père; tout Saint qu'il étoit, il prodigua de nouveaux éloges à Gabriel, loua son désintéressement, qui le portoit à épouser une pauvre femme, promit la Messe pour le Lundi d'après, & lui demanda quel jour il vouloit donner la main à Santa. Dans peu de jours, répondit Gabriel, si elle y consent. Le Moine édifié voulut se charger lui-même de cette pieuse négociation. C'étoit justement ce que désiroit Gabriel. Il le pria de lui donner sa bénédiction en le quittant; & il s'en alla tout joyeux de ce premier succès.

A peine fut il sorti, que le Religieux courut chez un oncle de Santa, puis

chez un cousin ; & leur ayant communiqué l'affaire qui leur fit grand plaisir, il se rendit chez Santa, qui résista beaucoup, bien résolue pourtant à se laisser gagner. Elle déclara que jamais elle n'y consentiroit ; qu'elle mourroit l'épouse de son cher Gabriel ; & que jamais elle ne passeroit dans les bras d'un autre. On se jetta presque à ses pieds, & on la pria tant au nom de ses pauvres enfans, qu'elle fut forcée de consentir : mais elle déclara en pleurant qu'elle ne le faisoit que pour l'amour de sa petite famille, & parce que Lazare étoit le portrait de son cher Gabriel. Enfin, le Moine s'y prit si bien, que Gabriel épousa sa femme en secondes noces, dans la maison de Lazare. Le mariage se célébra par des fêtes qui surprirent les Domestiques de la maison. Ils bénirent une union qui avoit si fort changé l'humeur de leur maître. Ces secondes épousailles furent aussi tendres que les premières, & bien plus heureuses, à cause de leur fortune. Le lendemain les parens & les amis leur apportèrent les œufs frais. Gabriel, pour être moins gêné dans sa maison, chan-

gea ſes Domeſtiques, à qui il fit un fort honnête en les renvoyant; & vécut heureux avec Santa, quoiqu'elle fût deux fois ſa femme. Il fit au moins un honnête emploi de ſa fortune, ſemblable à ces Souverains qui gouvernent légitimement un Royaume qu'ils ont uſurpé. Il eut de nouveaux enfans, qu'il fit appeller *fortunalt*. Et le Conteur ajoute que cette race fut féconde en hommes illuſtres dans les Lettres & dans les Armes.

SECONDE NOUVELLE.

LA bêtiſe de Lazare, qui figure dans la nouvelle précédente, n'eſt rien, comparée à l'imbécillité du Héros de celle-ci. Ses parens, qui étoient fort riches, l'envoyèrent aux écoles : mais en huit ans on ne put venir à bout de lui apprendre l'A B C; & le maître vint confeſſer au père qu'il parviendroit plutôt à oublier ſon alphabet, qu'il ne réuſſiroit à le faire entrer dans la tête de ſon fils.

Il étoit auſſi gauche d'eſprit que de corps. Quand il perdit ſa mère, il avoit dix-huit ans; & l'on n'avoit pu encore réuſſir à le faire exprimer dans ſa langue autrement que par les mots qui répondent à ceux de *papa*, *maman*; il demandoit du *nanan*, quand il avoit faim, & *dodo*, quand il vouloit dormir. Les enfans du voiſinage l'avoient ſurnommé Falanauna, comme ſi l'on diſoit en François, *fais-dodo*; & bientôt on ne l'appella plus autrement que Falanauna. Tout le monde cherchoit à ſe moquer de lui, & les plus ſots y réuſſiſſoient. Les contes les plus abſurdes avoient pour lui l'air de l'évidence: il croyoit tout, & ne jugeoit rien.

La mort de ſon père le laiſſa maître d'une immenſe fortune. Il trouva pourtant une femme jeune & jolie. Il ſe maria donc, & il en devint un peu plus ſot.

Falanauna pouvoit bien faire la fortune, mais non le bonheur d'une femme. Manté (c'étoit le nom de celle qu'on lui avoit donnée) avoit promis de l'épouſer, mais non pas de l'aimer. Elle ne tarda pas à s'ennuyer avec ſon mari, ce qui

annonce le besoin de se désennuyer ailleurs. Cette disposition parut bientôt sur son visage ; & comme Manté étoit jolie, de nombreux consolateurs se mirent sur les rangs. Un seul fut distingué. Berna (ainsi s'appelloit le jeune homme) étoit bien fait pour plaire ; car, pour le corps & pour l'esprit, il étoit précisément le contraire de Falanauna. Quand les yeux éloquens de Manté n'eussent pas affermi les espérances de Berna, il n'eût pas été découragé par la difficulté de tromper le mari. Il y avoit encore un obstacle qui sembloit plus difficile à lever ; c'étoit Monna, la mère de Manté, qui vivoit avec sa fille & son gendre.

Les choses en étoient là, lorsque Falanauna, qui étoit dévot comme il pouvoit l'être, eut envie d'entendre un Prédicateur qui étoit extrêmement suivi. L'Orateur Chrétien avoit une voix tonnante, & une éloquence très-énergique. Ce jour-là il avoit entrepris de prouver que cette vie ci n'étoit pas une vie, mais une mort véritable ; & démontra que ce qu'on appelle la mort, n'étoit que le commencement d'une vie tranquille & heureuse, quand on avoit le

bonheur de mourir chrétiennement. Il en parla d'une manière si persuasive & si pathétique, que Falanauna, profondément ému, n'emporta chez lui que le désir de la mort.

De retour chez sa femme, il ne parla bientôt plus que du bonheur de mourir; & de tems en tems il s'écrioit avec un noble enthousiasme: O mort! heureuse mort! quand daigneras-tu venir dans mes bras? Quand pourrai-je mourir, pour commencer à vivre enfin tout de bon? Ce nouveau style, ces fréquentes exclamations n'étoient pas faites pour égayer sa conversation déjà si fastidieuse. L'ennui d'abord, & bientôt l'impatience s'emparèrent de Manté & de sa mère. Il ne songeoit plus à ses affaires domestiques; il négligeoit son ménage & sa femme, qui, à la vérité, n'en étoit pas bien affligée; & s'il parloit à quelqu'un, c'étoit pour le prier de vouloir bien le faire mourir.

Manté & sa mère lui avoient obligeamment indiqué divers genres de mort; pas un ne lui avoit ri: il vouloit mourir sans douleur, aussi doucement que chrétiennement. Enfin, on consulta

le jeune Berna, qui faisoit des vœux très-sincères pour le veuvage de Manté, & qui avoit trouvé moyen de faire connoissance avec Monna. D'après une délibération qu'ils prirent tous trois ensemble, Manté vint dire à Falanauna qu'elle avoit consulté le Prédicateur lui-même ; & que ce saint homme vouloit bien s'intéresser à lui jusqu'à le faire mourir selon ses désirs, c'est-à-dire, sans douleur. Elle ajouta que la recette du Prédicateur étoit sûre, puisqu'il avoit déjà rendu le même service à d'autres personnes.

A cette nouvelle, Falanauna se mit à sauter de joie dans sa chambre. Demain, s'écria-t-il, qu'il vienne demain, ce soir même, s'il se peut ; car je suis bien pressé. Il viendra demain, répondit Manté. Il faut bien vous laisser le tems de faire écrire vos dernières volontés.

On manda sur l'heure un Notaire ; & Falanauna, par son testament, déclara Manté son héritière universelle. Soit que Berna attendît un plein succès, soit qu'il n'en espérât qu'un amusement, il se prêta de la meilleure grace du monde.

Le lendemain matin, Falanauna se

coucha dans son lit, avec promesse d'obéir ponctuellement au Prêtre quand il viendroit travailler à sa mort, de parler peu, d'une voix foible & basse, & de dire qu'il se sentoit près de mourir. On lui recommanda bien aussi de déclarer expressément qu'il ne vouloit être vu d'aucun Médecin. Quand on eut bien préparé la scène, Manté commença par jetter les hauts cris. Mon mari! miséricorde! mon mari se meurt! Les voisins accoururent; & les cris de Manté furent confirmés par l'attitude & la voix du mourant. L'un exhortoit le moribond, l'autre consoloit sa femme. Falanauna avoit la tête enveloppée d'un large bonnet. A chaque question il se taisoit, ou bien il répondoit d'une voix éteinte: Rien, rien; je me meurs. On parla sur le champ d'un Confesseur; & Berna, qui avoit déjà pris un habit de Moine, vint jouer auprès de lui le rôle du Prédicateur lui-même. Il s'étoit attaché au menton une barbe très-noire; & il étoit si bien déguisé, qu'il eût été impossible de le reconnoître.

Tout le monde s'étant retiré, le prétendu Moine bénit le moribond en l'abordant. Falanauna, tressaillant de joie

à son aspect, voulut se soulever pour l'accueillir. Restez, dit le Moine; tenez-vous chaudement. N'est-ce pas vous, mon Père, dit Falanauna, qui daignez être mon libérateur, qui venez me faire mourir ? Oui, grace au Ciel, dit le Père; n'ayez point d'inquiétude. Allons, reprit le mari, expédions donc cette petite affaire. Voulez-vous entendre ma confession ? Le Moine l'ayant absous, chargea la veuve de la pénitence, qui consistoit en l'offrande de quelques cierges, & en plusieurs jeûnes, certains jours, tout cela annuellement.

Cependant Falanauna se chagrinoit de ne pas mourir, quand Frère Berna lui commanda de fermer les yeux pour jamais. Quoi que vous puissiez voir ou entendre, lui dit-il, faites exactement comme si vous ne voyiez ni n'entendiez rien. Pour vous, femme (en s'adressant à Mante), au premier signal que je donnerai, payez à l'époux qui vous aimoit si tendrement votre tribut de soupirs & de larmes.

Alors il l'enveloppa d'une grande houppelande, & l'ayant mis dans une bière, il l'exposa au milieu de la cham-

bre avec de l'eau bénite & deux cierges allumés.

Après que le moribond eut remercié bien affectueusement Berna, celui-ci continuant de l'endoctriner : Quand on vous aura, dit-il, conduit à l'Eglise, après les cérémonies mortuaires, on vous descendra dans la tombe que j'ai disposée moi-même pour vous recevoir. C'est-là, qu'après vingt-quatre heures, sans douleur & sans travail, votre ame prendra congé de votre corps. Falanauna, en l'écoutant, faillit à mourir de joie, avant de mourir de la façon du Moine. Mais souvenez vous bien, ajouta celui-ci, que d'ici là, vous entendrez comme vous entendez à présent. Gardez-vous de donner aucun signe de vie. S'il arrive même que les Fossoyeurs vous fassent quelque meurtrissure en vous enterrant, soyez insensible comme un mort. Ce n'est pas tout que de mourir ; il faut, en mourant, endurer tout & ne témoigner rien. Au moindre mouvement, je vous en avertis, vous tombez dans l'abyme infernal.

Le moribond promit tout ; il pria seulement qu'on lui donnât quelque chose

à manger, parce qu'il vouloit, disoit-il, mourir l'estomac bien plein. Après une assez forte collation : Allons, courage, dit-il ; me voilà prêt à mourir ; ajustez-moi comme il faut. Berna l'arrangea dans son lit ; & lui fermant la paupière avec ses doigts, il lui dit : Falanauna, tu es mort.

Alors Falanauna est comblé de joie, & Manté s'écrie de toute sa voix : Il est mort, mon mari ! Je n'en ai plus ; il est mort. Les voisins étant encore accourus, donnèrent tous leurs soins à la veuve, qu'on craignoit de voir mourir de douleur. Cependant Monna, restée seule avec le prétendu Moine, jette sur Falanauna un cercueil qui le couvre de la tête aux pieds. On eut soin même d'avertir qu'il étoit défiguré d'une manière effrayante ; ce qui fit que personne n'osa l'approcher, le croyant mort de quelque mal pestilentiel.

Falanauna ne donnoit aucun signe de vie, & Berna resta près de lui jusqu'au lendemain. Quand on eut fait l'envoi des billets d'enterrement, les parens & amis vinrent asperger le défunt. A chaque fois qu'on disoit, Dieu veuille avoir son ame,

Falanauna trépignoit de joie, se persuadant qu'il étoit mort en effet.

Enfin, on arrive pour emporter le corps, & le convoi est en marche. Tout alloit bien, lorsqu'au détour d'une rue où l'on étoit fort pressé par la foule, quelqu'un s'avisa de demander le nom du mort qu'on emportoit. Falanauna, répondit-on. A ce nom, un des spectateurs se mit à crier : Ah le coquin ! il m'emporte trois florins. Je ne l'en quitte point; je les mets sur sa conscience.

Le scrupuleux Falanauna ne pouvant soutenir cette cruelle apostrophe, fait un effort, secoue sa couverture; & se soulevant sur sa bière: Malheureux ! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on parle aux morts ? Pourquoi ne pas me demander ta dette quand j'étois en vie, ou bien, pourquoi ne pas t'adresser à ma veuve ?

A ces mots, on juge bien que les Porteurs épouvantés laissèrent tomber le cercueil, & n'eurent rien de plus pressé que de prendre la fuite. Où courez-vous disoit toujours Falanauna, quoique renversé; où fuyez vous ? Je suis mort. Cela n'est rien; portez-moi toujours. Allez, je suis mort. Cela dit, il se rajuste dans sa

bière ; & voyant qu'on ne revenoit pas : Holà ! s'écria-t-il en colère ; revenez donc. Eh ! ne voyez-vous pas que je suis mort ?

Cette scène fort extraordinaire jetta la terreur parmi la populace. L'un se cache, l'autre prend la fuite en multipliant les signes de Croix. Quelques-uns croyent avoir à leurs talons une armée de revenans. D'autres plus sensés, & connoissant la sottise du personnage, se mettent à le reprimander ; mais lui, sans se déconcerter, crioit toujours qu'il étoit mort. Enterrez-moi donc, s'écrioit il ! Eh ! que le diable vous emporte ! enterrez-moi donc.

Deux ou trois personnes alors s'étant approchées, firent jouer le bâton, pour le guérir de sa folie ; & Falanauna, qui ne s'étoit pas arrangé pour mourir sous le bâton, s'élance hors de sa bière, en criant comme un furieux : Ah ! scélérats, vous m'avez ressuscité ! Puis, s'appercevant qu'il étoit ensanglanté : Cruels, reprenoit-il ! est-ce ainsi qu'on ressuscite les morts ?

Comme tous les spectateurs avoient eu le tems de se remettre de leur première frayeur, on ne vit plus que la folie de

Falanauna ; les enfans firent pleuvoir sur lui une nuée de pierres, en criant : *Au fou, au fou!* Le malheureux, tout effrayé, n'étant vêtu que de son drap mortuaire, s'enfuit à toutes jambes. Enfin, il se vit si maltraité, qu'il fut sans doute guéri pour jamais de l'envie de mourir. Quant à l'Amant, on prétend qu'il se défit de la manie d'épouser les femmes avant leur veuvage.

TROISIEME NOUVELLE.

Une Veuve noble & très-riche avoit une fille unique nommée Elizabeth, qui étoit aussi vertueuse que belle. Ajoutez à ces qualités celle de riche héritière, & les époux se présenteront en foule : c'est ce qui arriva à Eliz-beth ; mais la mère vouloit trouver dans son gendre toutes les qualités du cœur & de l'esprit. On sent que sa fille devenoit difficile à marier. Il lui falloit de la naissance, un rang, de la fortune, de la beauté ; & qui n'avoit pas tout, n'avoit rien.

Sa fille ne pousſa pas si loin le rigo-

risme du calcul ; & tandis que Mouſſa ſongeoit au parti qu'elle lui donneroit, Elizabeth en avoit déjà choiſi un. C'étoit un jeune homme du voiſinage qui avoit de très-grandes qualités, mais un défaut plus grand encore : il étoit pauvre ; ſa nobleſſe paſſoit même pour être équivoque : mais il corrigeoit ſon défaut d'illuſtration par ſes ſentimens, & il ſuppléoit à ſon manque de fortune par ſon économie. Il s'étoit adonné aux lettres, & cherchoit à enrichir ſon cœur & ſon eſprit.

Elizabeth avoit pris beaucoup de goût pour ſa terraſſe : c'eſt que de-là elle pouvoit voir Alexandre. Ainſi s'appelloit ce jeune homme. Celui-ci remarqua les fréquentes apparitions d'Elizabeth ſur la terraſſe, & il n'eut pas de peine à en pénétrer le motif ; mais il ne s'apperçut pas du goût qu'il lui avoit inſpiré, ſans en prendre auſſi pour elle, & ce goût devint bientôt un amour paſſionné. D'abord ils n'eurent d'autres interpretes que leurs yeux. Bientôt il riſqua de galans billets, qui lui valurent de tendres réponſes ; & ces billets, en apprenant à Alexandre qu'Elizabeth avoit un cœur ſenſible, lui

apprirent auſſi qu'elle avoit un eſprit des plus délicats & des plus ornés. Cette découverte ne fit que l'enflammer davantage. Enfin, il réſolut de hazarder tout plutôt que de renoncer à elle.

Des lettres on paſſa aux viſites furtives. Une nuit qu'Alexandre, par le moyen d'une échelle, étoit monté ſur la terraſſe, après une longue converſation, il fut déterminer Elizabeth à recevoir l'anneau des mains de ſon Amant. On ſait qu'en Italie le don de l'anneau eſt un engagement formel. La ſenſible Elizabeth l'accepta, & ſe chargea de déclarer cet hymen ſecret à ſa mère.

La mère pendant ce tems s'étoit décidée auſſi; mais il lui arriva ce qui arrive ſouvent aux perſonnes trop difficiles dans leur choix: elle choiſit fort mal. Parmi les concurrens, elle préféra Bindo, qui, à la naiſſance & à la fortune près, n'avoit aucune des vertus qu'elle exigeoit. Elle en parla à Elizabeth, & Elizabeth profita de cette occaſion pour lui déclarer ſon engagement avec Alexandre. A cette confidence, Mouſſa proteſta qu'elle ne donneroit jamais les mains à ce mariage,

& dès le lendemain Elizabeth fut mise au couvent.

Bindo, instruit des prétentions d'Alexandre, lui fit de grandes menaces; & de concert avec la mère, il résolut d'écrire en Cour de Rome pour faire casser ce mariage. Ce Bindo étoit puissant, & Alexandre craignit que sa Maîtresse ne lui fût enlevée pour jamais. Elizabeth de son côté craignit que les menaces & l'autorité ne fissent renoncer Alexandre à ses prétentions: connoissant aussi l'esprit de sa mère, elle présentoit la difficulté de la ramener. Elle s'affligea beaucoup, répandit beaucoup de larmes qui prouvoient bien son amour, mais qui ne faisoient rien pour son bonheur. Alexandre rodoit sans cesse autour du couvent, ses soupirs n'étoient pas entendus; la tendre Elizabeth ne pouvoit recueillir ses larmes dans son sein; il n'obtenoit pas même un regard; point d'émissaire qui pût servir ses amours: il ne voyoit par-tout que des verroux & des grilles.

A la fin, Elizabeth voyant que ses vœux ne pouvoient lui rendre son Amant, & que ses prières ne pouvoient fléchir sa mère,

mére, après avoir tenté vainement la réſiſtance & la douceur, réſolut d'employer la ruſe. Après y avoir rêvé longtemps, elle entreprit de faire ſervir l'Abbeſſe même à ſes deſſeins: elle commença par mettre plus de modération dans ſes diſcours, & plus de docilité dans ſa conduite; elle eut l'air de rougir de ſes procédés, & de ſe reprocher les chagrins qu'elle avoit cauſés à ſa mère. Enfin, elle ſe conduiſit ſi bien auprès de l'Abbeſſe, que celle-ci, enchantée de ſes nouveaux ſentimens, s'offrit à la réconcilier avec ſa mère, ſi elle vouloit conſentir à épouſer Bindo. C'étoit-là ce que demandoit Elizabeth: elle tomba aux pieds de l'Abbeſſe, lui baiſa les mains avec tranſport, l'appella ſa mère, & lui dit qu'elle lui devroit une ſeconde vie. L'Abbeſſe en parla ſur l'heure à Mouſſa, qui courut au couvent, & le ſoir même elle ramena ſa fille chez elle. Elizabeth demanda à ſa mère un pardon qui lui fut accordé, & Mouſſa ſongea dès-lors aux moyens de hâter ſon mariage avec Bindo.

Elizabeth ſuivoit toujours ſon premier deſſein. Dès le lendemain ayant couché

dans une pièce voiſine de l'appartement de ſa mère, elle ſe réveilla comme en ſurſaut ; & courant d'un air troublé vers Mouſſa : Ma mère, s'écria-t-elle d'une voix tremblante ! ma mère ! je n'en peux plus. Quel ſonge ! Je ſuis ſaiſie..... Je ne ſaurois parler. Eh ! quel eſt donc ce ſonge, lui répondit ſa mère ? Pourquoi cette frayeur ? Ne ſais-tu pas le proverbe qui dit que tous ſonges ſont menſonges ? Ah ! répondit Eliſabeth ; vous ne ſçavez pas quel eſt celui que je viens d'avoir ; vous y êtes vous-même intéreſſée. Eh bien ! que faire à cela, reprit Mouſſa ? Si tu veux, j'appellerai notre Directeur, le Père Zacharie : il a les vertus d'un Saint & les lumieres d'un Sçavant pour expliquer les ſonges. Eh mon Dieu ! s'écria Elizabeth d'un air impatient, je voudrois qu'il fût arrivé.

On mande ſur le champ le Père Zacharie : c'étoit un bonhomme peu inſtruit, mais honnête & fort pieux. Il arrive ; & après quelques excuſes qu'on lui fit : Mon Pére, lui dit Mouſſa, ma fille eſt tourmentée par un ſonge qu'elle vient d'avoir, & nous avons recours à vos pieuſes lumiè-

res pour l'interpréter. Le Moine leur répondit que c'étoit une folie que de croire aux ſonges ; mais que cependant c'étoit quelquefois par des ſonges que Dieu avoit daigné parler aux hommes. Alors ayant prié Elizabeth de faire le récit du ſien, elle commença ainſi, la vue baiſſée, & en priant ſa mère & le Religieux de l'écouter juſqu'à la fin ſans l'interrompre.

Hier m'étant couchée tard, & l'eſprit fort occupé, je n'ai pu m'endormir que vers le matin. Alors, je me ſuis cru tranſportée ſur la rive de l'Arno, qui étoit émaillée de mille fleurs. M'étant aſſiſe ſous un arbre, je me ſuis amuſée à voir ſes flots limpides couler à travers des cailloux luiſans, & former un agréable murmure qui rempliſſoit mon ame d'une douce volupté. Tout à-coup un grand char, moitié blanc comme l'ivoire, moitié noir comme l'ébène, s'eſt avancé vers moi ; une blanche colombe & un noir corbeau, attelés comme nos courſiers, traînoient doucement le char, au milieu duquel étoit un ſiége élevé, qui étoit auſſi moitié noir & moitié blanc. Comme j'admirois ce char, auſſi riche par la matière que

par le travail, je me suis trouvée sur le siége sans sçavoir comment. A peine assise, la colombe blanche & le corbeau noir ont déployé leurs aîles ; le char a été enlevé, & j'ai cru traverser tous les Cieux avec la rapidité d'un éclair. Après y avoir admiré en passant des merveilles innombrables, le char m'a déposée dans une salle très-vaste, & de forme ronde, à côté d'un grand globe qui m'a paru mystérieux. Autour du sallon étoient placés sur des gradins les plus beaux jeunes gens que j'aie jamais vus : les premiers vêtus de verd ; les seconds de bleu, & les troisièmes de rouge.

Tandis que j'attendois le dénouement de cette scène avec une surprise mêlée de frayeur, le globe s'est entr'ouvert ou évaporé : il n'est resté qu'un siége élevé, qui m'a paru tout en feu, & sur lequel étoit assis un jeune homme que des flammes sembloient vêtir & couronner. Il s'est tourné vers moi : mais son front, plus éclatant que le soleil, m'a fait baisser la paupière ; & quand mon œil a voulu s'ouvrir, je me suis apperçue que j'étois aveugle. Alors j'ai entendu une voix aussi terrible que celle du tonnerre. Je me suis

senti enlever dans l'air ; & après m'y avoir fait tourner long-temps, on m'a remise à terre. En marchant à tâtons, j'ai cru m'appercevoir que j'étois dans une prairie ; & tout à-coup une voix humaine m'a fait entendre ces mots : *Ma fille, rassure-toi, tu vas recouvrer la vue.* J'ai voulu me tourner du côté de la voix pour répondre à ses douces paroles, & je me suis trouvé muette. Tandis que je m'affligeois de ce nouveau malheur, un Inconnu m'a pris par la main, en me disant : *Etends-toi sur ce gazon.* Etendue à terre, j'ai senti que ma tête étoit au bord d'une fontaine ; & la voix m'ayant ordonné de puiser de l'eau dans cette fontaine sacrée pour me laver le visage, tout aussi-tôt j'ai recouvré la vue. Avec quel plaisir j'ai regardé tout autour de moi ! Mais j'étois si agitée, que je ne respirois qu'à peine.

Alors un vénérable Hermite m'est apparu. Son habit étoit simple, mais son air étoit majestueux. Une barbe épaisse tomboit sur sa poitrine, & ses cheveux blanchis, semblables à des fils d'un argent pur & délié, ondoyoient sur ses épaules ; sa ceinture étoit composée de

deux treſſes de joncs, & il avoit une couronne de fleurs & de branches d'olivier.

La prairie où j'étois étoit couverte d'un gazon frais & touffu, d'où s'échappoit une moiſſon de fleurs nouvelles, également riches en couleurs & en parfums. C'étoit une plaine vaſte & riante, qui n'étoit ombragée par aucun arbre. Le Ciel étoit uni comme un cryſtal, & il étoit parfaitement éclairé, quoiqu'il fût ſans ſoleil, ſans lune & ſans aucune étoile. Un trône ruſtique étoit taillé dans une roche, & c'eſt-là qu'étoit aſſis l'Hermite, qui imprimoit le reſpect, ſans inſpirer la crainte. Tout auprès étoit une double fontaine, qui, ſans rien devoir à l'art, s'étoit creuſé ſon lit au ſein même du rocher. Les rives de l'une étoient couvertes de lis, que la douce roſée ſembloit avoir enrichis de diamans; & celles de l'autre étoient parſemées de violettes d'un rouge pâle: l'une rouloit légèrement des flots limpides, ſemblables à des flots de lait; l'autre traînoit lentement & peſamment une onde noirâtre.

Comme je conſidérois tous ces objets miraculeux, le Vieillard me bénit avec

ſes doigts ; & je repris l'uſage de la parole. J'allois tomber à ſes genoux pour lui rendre grace & hommage : *Prêtez*, me dit-il en m'interrompant, *la plus ſcrupuleuſe attention à tout ce que je vais faire.*

Alors s'étant placé entre les deux fontaines, il a pris à la droite un petit caillou qu'il a jetté dans la fontaine blanche, & tout-à-coup il en eſt ſorti un enfant d'une blancheur éclatante avec une chevelure friſée ; ſa tête étoit couronnée d'une brillante auréole. Il s'eſt mis à chanter & à ſauter légèrement ; il s'eſt élancé dans l'air en riant, comme s'il avoit eu des aîles, & auſſi-tôt il s'eſt perdu dans les Cieux.

Le Vieillard enſuite ayant jetté de la main gauche un autre caillou dans la ſource noire, j'en ai vu ſortir un autre enfant de couleur noirâtre, tout bourſoufflé, & dont le corps étoit parſemé de taches de feu. Comme il ſembloit ſecouer douloureuſement les flammes dont il étoit inveſti, un abyme s'eſt entr'ouvert devant lui, & l'enfant noir s'y eſt précipité avec des cris effroyables : la terre qui l'avoit englouti s'étant refermée, le gazon & les

fleurs en recouvrirent soudain la surface.

L'homme sacré, se tournant aussi-tôt vers moi, qui étois immobile & morte à-demi, à la vue de tant de prodiges, me dit encore : *Ma fille, si tu m'obéis, tu auras le sort de cet enfant que tu as vu s'élancer de la fontaine de lait pour s'envoler vers le Ciel; mais si tu résistes à Dieu qui te parle par ma bouche, tu te verras, comme l'enfant noir, précipitée dans les goufres infernaux, ainsi que ta mère.* L'espoir & la frayeur, la joie & la tristesse m'obsédoient à la fois; & je répondis : *Messager divin, ordonnez, j'obéirai. Le Ciel,* me dit-il alors, *j'ordonne que tu accomplisses ta promesse, que tu prennes Alexandre pour époux, & que tu donnes trois cens livres au premier Prêtre que tu verras, pour doter une pauvre fille.*

Le bon Moine, attentif depuis une demi-heure à ce récit, ne pouvant soupçonner une jeune fille d'avoir imaginé un rêve aussi singulier & aussi compliqué, & d'avoir inventé un stratagême aussi étrange, ne douta point que Dieu n'eût voulu lui déclarer ses volontés par un

ſonge. Les trois cents livres promiſes au premier Prêtre ne firent rien ſans doute auprès du ſaint homme : mais c'étoit toujours un piége que lui tendoit finement Elizabeth. Quoi qu'il en ſoit, il décida que ce ſonge étoit réellement un ordre du Ciel ; & la mère ayant voulu gronder ſa fille, il la pria de vouloir bien écouter un moment. Après pluſieurs queſtions faites à Elizabeth, il reprit avec elle l'hiſtoire du ſonge, & ſe mit à l'interpréter de point en point. La ſource de lait étoit l'innocence, la fontaine noire étoit le péché : & il annonça la mort éternelle à la mère & à la fille, ſi elles réſiſtoient aux ordres du Ciel. Comme il étoit perſuadé, il parla avec chaleur ; & ſes menaces effrayèrent ſi fort Mouſſa, qu'elle conſentit à tout, pourvu que le Religieux ſe chargeât lui-même de retirer la parole donnée à Bindo.

Elizabeth enchantée voulut commencer par faire compter les trois cents livres au Moine, qui les deſtina à doter une nièce qu'il avoit. Il courut enſuite au père de Bindo, auprès duquel il fut auſſi éloquent qu'il l'avoit été auprès de Mouſſa. Il amena lui-même l'heureux Amant

chez Elizabeth. Le mariage fut auſſi-tôt conclu & célébré ; & l'aimable Alexandre fit à la fois le bonheur d'Elizabeth & celui de Mouſſa.

Dans la quatrième Nouvelle, Scheggia, Piluca & Monaco reparoiſſent ſur la ſcène. Il s'agit d'attrapper vingt-cinq ducats à un nommé Jean, jeune homme auſſi bête qu'il étoit riche, & depuis long-temps amoureux d'une jeune perſonne, ſans pouvoir s'en faire aimer. Pour réuſſir dans leur projet, ils lui perſuadèrent qu'un Magicien de leurs amis, moyennant vingt-cinq ducats, ſe chargeroit de le faire adorer de ſa rebelle Maîtreſſe. Jean, tout imbécile qu'il eſt, veut voir un échantillon du pouvoir de ce Sorcier, & les trois Compagnons ſe diſpoſent à le ſatisfaire. Ils le mènent chez le prétendu Magicien, qui étoit déjà prévenu : on le nommoit Zoroaſtre.

Après une longue converſation, qui roula toute ſur les Eſprits & les Revenans : Allons, dit Zoroaſtre, il faut vous faire voir de quoi je ſuis capable. Alors, s'étant revêtu de ſes ornemens magiques, après avoir tracé des figures inexplicables, & avoir marmoté quelques mots

qu'on n'entendit pas : Bon ! je vois d'ici Monaco, qui aborde un Marchand de salade ; voulez-vous que je vous le fasse venir ici à travers les airs, & porté par deux ou trois de mes Diables ? Tout le monde s'étant écrié qu'il le vouloit bien : Bon ! continua Zoroastre, le voilà qui prend deux laitues & deux bottes de légumes. Il a payé le Marchand, on lui rend sa monnoie : il est temps de donner mes ordres.

A ces mots, Zoroastre ayant fait de nouveaux signes & frappé la terre de son front, fit un cercle avec sa baguette ; puis élevant la voix : Voilà qui est fait, dit-il, mes Diables sont à l'ouvrage. Monaco a déjà perdu terre ; je le vois au-dessus de l'Evêché. Bon ! il traverse la place Notre-Dame. Oh ! comme il va ! il approche : il n'est plus qu'à cinquante pas d'ici. Le voilà, ma foi, près de la fenêtre ; & vous allez le voir entrer dans ce cercle, en pantoufles, en robe-de-chambre, avec ses laitues & ses légumes à la main .... A peine avoit-il fini, que Monaco, qu'on avoit porté tout exprès derrière la fenêtre, sauta dans la chambre en poussant des cris terribles.

Jean en fut si frappé d'étonnement & d'effroi, qu'il faillit en mourir de mort subite. Eh bien, lui disoit Scheggia, est-ce là un habile homme ? Et Monaco juroit de toutes ses forces : Traîtres, scélérats ! s'écrioit-il, qu'avois-je affaire ici ? pourquoi m'y faire venir malgré moi ? & par cette voiture encore ? Et si le Diable m'eût étranglé !

Cependant Jean, bien convaincu du pouvoir du Sorcier, en fut si fort épouvanté, qu'il s'enfuit à toutes jambes. Cette épreuve eut un effet que n'attendoient pas Scheggia & ses Compagnons. Jean ne vouloit plus avoir recours à ce Magicien; il en avoit eu tant de frayeur, que le souvenir de ce qu'il avoit vu le faisoit encore trembler de tout son corps.

Nos Compagnons, un peu déconcertés par la nouvelle résolution de Jean, sont obligés d'employer un nouveau stratagême. Un matin, Scheggia arrive chez lui, comme un homme au désespoir : Ah ! mon ami, s'écria-t-il en entrant, nous sommes perdus, c'est fait de nous. A ces mots, Jean, plus tremblant que lui, ayant demandé de quoi il étoit question, Scheggia, en interrompant à cha-

que moment son récit par des exclamations, lui dit que Monaco, furieux du tour qu'on lui avoit joué, avoit porté sa plainte contr'eux tous à l'Archevêché. A ces mots, il lui montre une lettre supposée qui le mandoit. Jean, à qui le drôle avoit eu soin de faire porter une autre lettre qui le mandoit aussi à l'Archevêché, tomba dans les plus vives inquiétudes. Les autres amis arrivent en même temps, & renouvellent la scène. On s'attend à être puni de mort, pour avoir insulté à la Religion, en recourant à des sortilèges, & pour avoir voulu séduire une jeune fille par la magie. Enfin, on l'engage à aller porter au Magicien vingt-cinq ducats, en le priant de les tirer de ce cruel embarras.

Zoroastre, en consultant devant eux le Diable, apprend que Piluca, Monaco, le Vicaire & le Chancelier de l'Archevêché sont les seules personnes au monde qui soient instruites de cette affaire, & que même la somme n'a pas encore été enregistrée. D'après cela, il façonne avec de la cire verte quatre figures qui représentent chacune les quatre personnages, & ensuite il ordonne à un Démon de lui

porter de l'eau puisée au fleuve d'oubli. Il plongea dans cette eau les quatre figures successivement ; après quoi, il les jetta toutes quatre dans le feu. C'en est fait, s'écrie enfin Zoroastre ; dussent-ils vivre deux mille ans, aucun d'eux ne se souviendra de cette aventure.

Jean, sortant de-là fort satisfait, rencontre Monaco, qui lui fit de grandes politesses, sans lui parler de cette affaire ; ce qui lui fit conclure que le sortilège de l'oubli (c'est ainsi que l'appelloit Zoroastre) avoit eu un plein effet. Il regarda ses vingt-cinq ducats comme fort bien employés : il remercia bien affectueusement Scheggia, Piluca & Monaco, qui les lui avoient soutirés ; & il crut toute sa vie au pouvoir du Diable & à la science des Magiciens.

Outre l'enjouement & l'originalité qui distinguent les Nouvelles précédentes, & dont les sujets sont assez variés, elles nous ont paru servir à l'histoire des mœurs anciennes. On voit que dans les Contes du Lasca, comme dans ceux de Bocace, les Moines sont souvent mis en scène ; c'est que ces Ouvrages ont été écrits dans le temps & dans le pays où le Peuple

Monastique a dû avoir le plus d'influence.

Nous allons passer à une espèce de Nouvelle historique d'un genre sérieux, tragique même, & qui peut fournir un résultat de morale. On y verra sur-tout représentés avec assez d'énergie les dangers & les malheurs de ces deux terribles passions, l'amour & la vengeance.

Parmi les Villes les plus florissantes de l'Italie, étoit comptée autrefois Fesole, qui n'est plus aujourd'hui qu'un désert abandonné. L'un des Seigneurs qui l'ont gouvernée, Currad, sera le Héros de cette histoire. Il avoit joui long-tems de l'estime & de l'amour de ses Sujets; mais soit qu'il y ait des vertus apparentes qui naissent des circonstances, & qui n'existent que par elles, soit que même la vraie vertu ne soit pas indépendante du sort & des passions, il cessa en un jour d'être vertueux, ou du moins d'être estimé par ses concitoyens, après l'avoir été pendant un long cercle d'années.

Veuf d'une premiere femme, qui lui avoit donné un fils, il résolut d'en pren-

dre une seconde ; ce fut Tibérie, fille d'Attitio, qui gouvernoit au nom des Romains, la ville de Pise, nommée alors Alphéa. Tibérie étoit jeune & belle, & Currad eût fait plus sagement de la donner à son fils, qui avoit, comme elle, de la jeunesse & de la beauté. Cependant il fit célébrer son mariage avec la magnificence qui convenoit à son rang, & qui pouvoit flatter Tibérie. Rien ne manquoit au bonheur de l'époux. Celui de l'épouse n'étoit pas aussi parfait, car Currad avoit plus de cinquante ans.

Deux ans après son mariage, comme elle vivoit avec le fils de Currad, nommé Sergio, âgé de dix-huit ans, elle lui inspira le plus violent amour. Voir Tibérie & lui parler étoit le seul plaisir de Sergio. Tous les jours il la trouvoit plus belle ; tous les jours il l'aimoit davantage. Il combattit cet amour dans sa naissance : mais les caresses que Tibérie étoit en droit de lui prodiguer innocemment, en rallumoient les feux avec plus d'ardeur. La tendresse qu'il avoit pour Tibérie & le respect que lui inspiroit son père, se disputoient, pour ainsi dire,

son cœur, & le déchiroient. Il s'étoit condamné au silence ; & ce silence cruel faisoit son supplice, sans opérer sa guérison. L'avenir n'offroit à ses yeux que la plus cruelle perspective. Quand il viendroit à bout de vaincre ses remords, triompheroit-il également de la vertu de Tibérie ? Ses forces, épuisées par une lutte aussi douloureuse, succombèrent à la fin ; & la langueur fit craindre pour sa vie.

Currad, inquiet sur le sort de son fils, manda les plus habiles Médecins ; tout leur art ne pouvoit guérir une maladie dont ils ignoroient la cause. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, ils déclarèrent au père qu'ils désespéroient de le sauver. Sergio sçavoit fort bien qu'ils n'étoit pas en leur pouvoir de le guérir ; il ne leur demandoit rien, & il fut ravi d'en être abandonné. Currad l'interrogeoit à chaque instant sur la cause de sa maladie. Sergio s'obstinoit toujours à se taire ; & se lassant enfin d'une mort trop longue, il résolut de ne prendre aucune nourriture pour l'abréger.

Une vieille nourrice, qui lui donnoit

à manger, en sortant de chez lui, rencontra un jour Tibérie, & lui dit que Sergio ne prenoit plus rien, & qu'il touchoit à sa derniere heure. Tibérie sembloit deviner qu'elle étoit la cause innocente de sa mort. Sa tristesse augmentoit avec la langueur de Sergio. Après avoir écouté la nourrice, elle prit de ses mains ce qu'elle portoit, & se mit en marche pour aller l'offrir au malade, espérant être plus heureuse que la nourrice. Elle arrive au lit de Sergio, lui parle avec autant de tendresse que de douceur, & le prie de prendre un peu de nourriture pour l'amour d'elle. A ces mots, lui ayant présenté une cuillerée de soupe, Sergio, qui s'étoit promis de ne rien prendre, ouvrit la bouche comme sans y songer ; & il dîna, non sans étonner ceux qui étoient présens. Tibérie le remercia, & le malade fut aussi content d'elle qu'elle l'avoit été de lui.

Sergio étoit toujours bien décidé à mourir : mais le soir Tibérie vint lui offrir à manger, & il mangea. Il avoit tant de plaisir à voir Tibérie s'occuper de lui, qu'il ne s'appercevoit pas que le

plaisir détruisoit le projet qu'il avoit fait de mourir. Un air de bonheur se répandit sur son visage ; & dans quatre jours, on remarqua que sa santé commençoit à se rétablir. Currad, qui désiroit ardemment la guérison de son fils, prioit incessamment Tibérie de lui donner toujours ses soins ; & Tibérie n'avoit plus d'autre affaire que de veiller sur le rendre Sergio. La sensible amitié de Tibérie donnoit même quelquefois de l'espoir à l'amoureux Sergio ; mais bientôt une crainte trop fondée dissipoit cette douce illusion, & le remords lui en faisoit un crime.

A la fin, la nourrice, éclairée par l'âge & l'expérience, après avoir observé le visage de Sergio, quand il prenoit à manger des mains de Tibérie, devina le motif de sa docilité. En voyant que Tibérie opéroit peu-à-peu la guérison de Sergio, elle conclut qu'elle pouvoit fort bien avoir causé sa maladie. Dans cette idée, elle se rendit auprès d'elle, & lui conseilla d'employer, pour hâter son rétablissement, une ruse innocente qu'elle lui suggéra. Ce fut de l'aller avertir qu'elle

devoit donner dans huit jours une fête, & qu'elle désiroit fort qu'il pût se porter assez bien pour s'y trouver.

Tibérie, ayant suivi le conseil de la nourrice, qui pourtant ne lui avoit pas communiqué ses soupçons, Sergio la remercia d'un air timide, & lui dit qu'il désireroit avoir assez de force pour lui obéir. Madame, ajouta-t-il, je chérirai ma vie tant qu'elle pourra vous être agréable; & il est bien juste que je vous l'offre sans hésiter, puisque c'est de vous que je la tiens. Il se tut, & ses yeux parloient encore. Alors Tibérie le quitta, en le remerciant de son honnêteté.

La nourrice, qui avoit été témoin de cette conversation, ne douta plus d'un amour que Sergio vouloit cacher, & que Tibérie prenoit pour de la reconnoissance. La veille de la fête préméditée arriva, & Sergio se trouva bien. Currad, enchanté de devoir à son épouse la santé de son fils, fit préparer une fête magnifique; & l'on invita quarante jeunes Dames des plus belles & des plus qualifiées.

Le lendemain, on se rendit dans un

riche Château, qui avoit un très-beau jardin planté sur une colline, formant un vaste & brillant amphithéâtre. Aux pieds de la colline, on voyoit l'Arno serpenter & couper diversement plusieurs Villages & Châteaux qui offroient dans le lointain la perspective la plus riante. Currad & Sergio, qui arrivèrent les derniers, furent reçus des Dames avec cette politesse & cette douceur qui est le premier charme de la Beauté. Ces politesses furent suivies d'un brillant festin, où l'abondance & le goût se disputoient le prix. La danse & la musique vinrent ajouter aux plaisirs des convives, qui eurent de nombreuses jouissances. Sergio n'en eut qu'une seule, qui les valoit toutes ensemble. Il voyoit Tibérie. Sa santé, qui n'étoit autre chose que son bonheur, étonnoit tout le monde, & l'on ne cessoit d'admirer la fraîcheur de son teint : plus il regardoit Tibérie, plus il la trouvoit belle ; & Tibérie s'applaudissoit tout bas d'avoir sauvé une vie qui étoit si chère à tout le monde, & d'avoir conservé une beauté qui charmoit tous les yeux.

Sergio ne quittoit plus Tibérie. Comme on sçavoit qu'il lui devoit la vie, on ne pouvoit blâmer, encore moins suspecter son assiduité ; & lui même, peut-être, se livroit à l'expression de son amour, quand il croyoit n'exprimer que sa reconnoissance. Tibérie, de son côté, par un effet ordinaire des bienfaits, étoit plus attachée à Sergio depuis qu'elle lui avoit conservé le jour. Mais bientôt ses sentimens changèrent de nature, & son amitié ne fut enfin que de l'amour. Ce ne fut pas sans chagrin qu'elle s'en aperçut. Elle fut effrayée de ses sentimens : elle n'aimoit point sans rougir, mais elle aimoit toujours. Elle résolut au moins de se condamner à un éternel silence. Elle cherchoit la solitude ; c'étoit pour y pleurer, & pour trouver dans ses réflexions des armes contre sa foiblesse : mais la réflexion ne servoit qu'à lui rappeller la beauté & les vertus de Sergio ; & plus il lui paroissoit aimable, moins elle s'estimoit criminelle.

Le cœur de Tibérie étoit honnête. Sa pensée ne pouvoit s'arrêter long-tems sans effroi sur sa situation. Que je suis à plain-

dre, se disoit-elle ! J'ai toujours désiré le bonheur de ce même Sergio qui me rend aujourd'hui si malheureuse. J'ai guéri celui qui me rend malade ; j'ai rappellé à la vie celui qui me fait mourir. Quoi ! il est donc vrai que j'aime Sergio ! Je ne peux donc être heureuse sans me rendre coupable. Ah ! soyons plutôt malheureuse, & cessons d'aimer. Cesser d'aimer Sergio, reprenoit-elle, en se rappellant tout-à-coup ce qu'il avoit de charmes ! Pourrai-je cesser d'aimer ce que le Ciel a fait de plus aimable ? Alors elle reporte son imagination sur toutes les coupables amours que l'Histoire nous a transmises : elle paroît familiarisée avec le crime par le nombre des criminels ; d'ailleurs Sergio n'est pas de son sang. Cette pensée l'enhardit : elle se lève pour l'aller trouver, pour lui ouvrir son cœur ; mais tout à-coup elle s'arrête. Tibérie, que vas-tu faire, s'écrie-t-elle ? Si par respect pour son père il alloit ne m'entendre qu'avec indignation ; si m'ayant aimée & estimée innocente, il alloit me haïr & me mépriser criminelle ? une fois livrée à la honte, je n'aurois de ressources que dans mon désespoir.

Tandis que le cœur de Tibérie flottoit dans ces cruelles agitations, celui de Sergio n'étoit pas moins tourmenté. Chacun des deux se croyoit cher à l'autre ; mais ils croyoient tous les deux n'avoir inspiré que de l'amitié. Le remords les rendoit timides.

L'instant fatal étoit arrivé. Un jour que Currad étoit à la chasse, Tibérie & Sergio restés seuls, parlèrent par hasard de leur santé. C'est à vous que je dois la vie, dit Sergio. Tibérie ne pouvant retenir un soupir qui s'échappa de son cœur, lui répondit avec sentiment : Vous m'en avez bien mal récompensée..... Elle en avoit trop dit, & la rougeur qui couvroit son front s'exprima plus clairement encore. Sergio, aussi troublé qu'elle, en l'interrogeant sur son secret, laissa pressentir le sien. L'ivresse remplaça la timidité. La sensible Tibérie, entraînée par ses sentimens, commença l'aventure comme Phèdre ; mais Sergio ne la termina point comme Hippolyte.

Nos deux Amans, pendant deux mois, passèrent des momens bien dignes d'envie. Ils n'avoient d'autre peine que celle

de

de mettre leur bonheur à l'ombre du myſtère, qui ne ſervoit qu'à l'augmenter. Mais la fortune ſembla ne les rendre heureux que pour leur faire mieux ſentir les tourmens qu'elle leur réſervoit.

Un Jour Currad s'étant préſenté à la chambre de Tibérie, s'apperçut que la porte étoit fermée en dedans, & l'on fut long-temps à l'ouvrir. Currad en entrant lui demanda pourquoi ſa porte étoit fermée. L'embarras de Tibérie en s'excuſant lui donna des ſoupçons qu'il n'avoit pas encore eus, & qui n'étoient que trop fondés. En effet, Sergio dans ce moment étoit avec elle; & il s'étoit ſauvé précipitamment par une fenêtre qui donnoit ſur une galerie.

Currad, en regardant autour de lui, apperçut par haſard le chapeau de ſon fils qu'il reconnut, & qui ſervit à confirmer ſes ſoupçons. Cette découverte le fit pâlir. Il conçut dès-lors le projet de ſe venger; mais il réſolut de ſe convaincre de la vérité, avant de s'occuper de ſa vengeance. Il diſſimula ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; il fit ſemblant de n'avoir rien vu, s'approcha de Tibérie;

& un moment après, comme sans y songer, ayant posé la main sur son cœur, un battement rapide & extraordinaire qu'il sentit, ne lui permit plus de douter de son affront. Le dépit & la colère s'emparèrent de lui; il sortit sur le champ pour ne pas se trahir.

Tibérie, après son départ, apperçut aussi le chapeau que Sergio avoit oublié: tout son cœur en frémit; mais bientôt elle se rassura, se persuadant que Currad ne l'avoit point vu, & attribuant le trouble de ce dernier à une indisposition qu'il avoit prétextée en la quittant.

Toutes les fureurs de la jalousie étoient entrées dans l'ame de Currad. Plus il rêve à son injure, plus il sent aigrir son ressentiment. L'amour qu'il avoit pour sa femme & son fils ne fait qu'aggraver leur crime, & ne sert qu'à les lui rendre plus odieux. Son cœur ne s'ouvre plus qu'à des projets affreux. Il ne se permet aucun reproche envers les coupables; Il ne hasarde aucune confidence avec ses amis. La vengeance est si chère à son cœur; c'est un plaisir si grand, qu'il ne peut se résoudre à le partager. Perfides, s'écrioit-

il quelquefois ! couple ingrat ! vous serez punis. Je serai vengé ; mais je ne le serai point à demi. Je veux que votre supplice épouvante à jamais les fils insoleus & les épouses coupables.

Toujours rempli de ses projets, il affectoit un front serein & une ame tranquille ; il cachoit sa haine pour l'assouvir. Enfin, il sut si bien renfermer dans son cœur ses cruels desseins, que les deux Amans guéris de leur crainte demeurèrent dans la plus parfaite sécurité. Hélas ! sous ce calme perfide se formoit la plus horrible tempête.

Currad, à force de les épier, les surprit un jour ; & ce jour fut marqué par une cruauté inouïe peut-être jusqu'alors. Il ne crie point vengeance en les voyant : il court, il vole ; il amène avec lui des complices, des assassins.... Jetons une voile sur cet horrible tableau. Il ne leur donne point cette mort prompte qui caractérise un mouvement furieux. On les mutile ; on leur fait souffrir mille morts.

Currad les laissa tout sanglans ; & fermant la porte sur ses deux victimes, il se mit à se promener à grands pas dans la salle : il ne sentoit encore aucun re-

mords. Les deux Amans étoient prêts à expirer. Quelle horrible agonie ! Ces malheureux n'avoient presque pas le pouvoir de se plaindre en mourant, de se dire un dernier adieu. Cependant, ayant entendu fermer la porte, ils se rapprochèrent en se cherchant avec effort. Ils se serrèrent le plus étroitement qu'il leur fut possible, & ils attendirent ainsi la mort qui devoit finir leur supplice.

Cette nouvelle répandit la terreur & l'indignation dans toute la Ville. La nourrice de l'infortuné Sergio couroit les places publiques en jettant les hauts cris; elle porta la douleur dans l'ame de tous ses concitoyens, & de la pitié on passa bientôt à la rébellion On courut chez Currad; les portes qu'on refusa d'ouvrir, furent enfoncées; on pénétra dans l'appartement; on trouva les deux victimes noyées dans leur sang Tibérie n'étoit plus, & Sergio alloit rendre le dernier soupir. Le peuple, cruel par justice, se jeta sur le malheureux Currad, déjà supplicié par ses remords. Sa cruauté fut punie par la cruauté; on le fit mourir dans les tourmens, & la pitié ne paya aucun tribut à sa mémoire.

SEPTIÈME NOUVELLE.

UN Pédagogue nommé Claude, sans naissance, sans esprit, fort laid, fort pauvre, se croyoit un cavalier parfait. Quoique rien ne fût plus grotesque que sa personne, il fut assez hardi pour prendre de l'amour, & assez sot pour se flatter d'en inspirer. Son choix étoit encore plus fou que sa passion même. Il osa adresser ses vœux à une Demoiselle qui logeoit dans son voisinage, également respectable par sa naissance & par son rang, & pour qui un pareil amour étoit un affront. La jeune personne étoit belle, & s'appelloit Zéphirine. Le Pédant amoureux passoit & repassoit à chaque instant sous ses fenêtres, en la lorgnant avec cet air de la bêtise qui se croit aimable. Zéphirine ne prenoit pas garde à lui. Le présomptueux Pédant voyant qu'il avoit beau repasser devant la porte, regarder & soupirer tout haut, faire du bruit en frappant le pavé de son talon, résolut de hasarder une lettre. Il écrivit

donc une épître bien tendre; & s'adreſſant à la Femme-de-Chambre, il la pria inſtamment de remettre le billet à ſa Maîtreſſe.

La Soubrette, qui en vouloit peut être au Pédagogue, ſe chargea de la lettre, promit de la rendre à Zéphirine, & la remit à Tibère, frère de la jeune perſonne. Ce jeune homme étoit vif, emporté, & ſon orgueil fut indigné d'un tel excès d'audace. Dans le premier tranſport de ſa colère, il juroit d'aller tuer le Pédant, lorſque Lambert ſon ami l'ayant abordé, lui demanda par quelle raiſon il ſembloit ſi fort agité. Tiens, lis, répond Tibére; un miſérable, un impertinent a l'audace d'écrire à ma ſœur un billet doux. As-tu jamais ouï parler d'une impudence pareille? Je veux, avant la fin du jour, que mes gens le faſſent mourir ſous le bâton.

Quelle folie, dit Lambert! Si tu m'en crois, tu prendras un autre parti. Tu veux t'expoſer à t'expatrier, à perdre ta fortune? Tu n'auras tué qu'un gredin, & l'on te fera payer un honnête homme. Crois-moi, mon cher Tibère, ce coquin-là ne vaut pas l'argent qu'il t'en coûteroit pour le faire rouer de coups.

Tibère, malgré son ressentiment, sentit bien que son ami avoit raison : Mais, lui dit-il, comment s'y prendre pour châtier cet insolent ? Le voici, répondit Lambert : il faut répondre au nom de Zéphirine, sans l'en avertir ; & amuser le Pédant, en lui donnant quelque espoir : ce premier succès l'enhardira. Nouvelle lettre, nouvelle réponse ; enfin, de lettre en lettre, on lui donnera un rendez-vous. Il y viendra, & on le recevra de manière à le guérir pour jamais de son amour.

Tibère trouva le plan excellent ; & sur le champ on fit une réponse qu'on porta bien vîte au Pédant. La lecture du billet pensa le faire mourir de joie. Zéphirine lui écrivoit qu'elle n'étoit pas insensible à son amour : mais qu'elle le prioit de ne pas paroître si souvent sous ses fenêtres, à cause de ses Parens, & de mettre aussi plus de discrétion dans ses regards amoureux. Je vous prie encore, ajoutoit-elle, de ne pas me savoir mauvais gré si je feins de ne pas vous appercevoir, & de l'attribuer à la contrainte, & non à l'indifférence.

Claude, plus content & beaucoup plus

fat, écrivit une seconde lettre qui lui valut une réponse plus tendre & plus amoureuse. Enfin, le Pédagogue, enflammé de plus en plus, ne mit plus de frein à ses desirs ; & il demanda nettement à Zéphirine un rendez vous pour y recevoir le prix de son amour. Les deux amis, aussi pressés que lui d'en venir au dénouement, le prierent, toujours au nom de Zéphirine, d'attendre la semaine d'après, parce que Tibère devoit faire un voyage à Florence.

Il seroit difficile d'exprimer le ravissement du Pédagogue. La tête lui tournoit, quand il songeoit à la récompense promise à son amour. En attendant, il repassoit cent fois par jour devant la porte de Zéphirine, qui ne soupçonnoit rien de ce qui se passoit, & continuoit à le regarder avec la plus profonde indifférence. Claude enchanté s'écrioit: Qu'elle est prudente ! que d'adresse ! que d'esprit! cette jeune personne est un trésor. Son imagination s'échauffoit. Il revoyoit en esprit toutes les Belles qui figurent dans les Annales de l'Histoire & de la Fable ; & il ne trouvoit rien de comparable à Zéphirine. Son délire augmenta de jour

en jour. Il étoit déjà fou ; il fut bientôt Poëte. Il répandit son feu dans un déluge de Sonnets, souvent galans & tendres, quelquefois libres, toujours extravagans.

La semaine suivante, Tibère fit les apprêts de son prétendu voyage ; mais si publiquement, que tout le voisinage & Claude lui-même le virent partir. Oh ! pour le coup, il ne fut plus le maître de sa joie ; & ses transports augmentèrent encore, lorsqu'une heure après il reçut une lettre où Zéphirine lui donnoit rendez-vous pour le soir à minuit, en lui recommandant de faire le moins de bruit possible pour n'être pas apperçu. Il devoit battre des mains pendant quatre fois : à ce signal, la Femme-de-chambre devoit lui ouvrir la porte, & le conduire secrétement à l'appartement de Zéphirine.

Du moment où Claude reçut la lettre jusqu'à l'heure du rendez-vous, il employa tout son temps à lire & relire, baiser & rebaiser la lettre, & à l'arroser de larmes de joie. Minuit étant arrivé, il courut au rendez vous, donna le signal convenu ; & la Soubrette, qui servoit toujours Lambert & Tibère, l'ayant douce-

ment introduit, lui dit : Monsieur, Zéphirine est encore à se chauffer avec sa mère ; ayez la bonté de l'attendre dans cette chambre, où elle ne tardera pas à se rendre.

Claude qui ne se possédoit plus, répondit toujours oui, sans entendre ce qu'on lui disoit. La Femme-de-chambre lui répéta encore ce qu'elle lui avoit déjà dit ; & le plaçant auprès du lit : Monsieur, lui dit-elle, vous pouvez vous coucher en attendant qu'elle vienne. Volontiers, répondit le Pédagogue ; & comme son bonheur le rendoit insolent, il donnoit ses ordres à la Soubrette, qui le servoit avec tout le respect imaginable. La Suivante lui ayant laissé de la lumière ferma la porte, en lui disant que sa Maîtresse seule en avoit la clef. Comme il se disposoit à répondre, il vit que la porte étoit déjà fermée Resté seul, il se déshabille, & se met au lit.

Comme la nuit étoit déjà avancée, Tibère, qui étoit rentré chez lui furtivement, avertit plusieurs amis qu'il avoit rassemblés. Le Pédagogue commençoit à s'inquiéter de ne pas voir arriver sa chère Zéphirine. Il ne soupçonnoit point

de ruse, il craignoit seulement quelque malheur. Puis il finissoit par dire : Sans doute elle attend que tout soit endormi. Oh ! cette fille-là est la prudence même.

Il prononçoit à peine ce court panégyrique, que Tibère, Lambert & autres amis arrivent tous vêtus de blanc. Quatre d'entr'eux avoient les mains armées d'un martinet de cuir, & deux portoient des torches allumées. En entendant la clef entrer dans la serrure, Claude levé sur son lit, tressaillit & sauta de joie ; mais il faillit à mourir de peur en voyant entrer ce cortège effrayant. La porte fut aussi-tôt refermée à clef, & les couvertures du lit enlevées. Cela fait, on ne lui dit rien ; mais on commença à le fouetter avec toute la gravité possible. Il demanda grace, jettant les hauts cris ; le martinet seul répondoit à ses alarmes. Les cris du patient étoient quelquefois plus forts, quelquefois plus foibles ; mais les coups qu'on lui assenoit étoient toujours les mêmes : ils étoient donnés du plus beau sang-froid du monde, & ils tomboient presque en cadence. Le malheureux Claude s'élance hors du lit ; mais

ces meſſieurs le ſuivent toujours le fouet à la main, & l'amoureux Pédant ſaute & bondit ſous les coups, comme un ſabot tourmenté par des Ecoliers. A la fin on ceſſa de frapper, non par pitié, mais par laſſitude. On lui fit gravement une profonde révérence, & l'on ſortit comme on étoit entré, en ſilence & fort lentement.

Cette première viſite fut ſuivie, le ſoir, d'une ſeconde, tout auſſi polie & auſſi meurtrière. Claude n'appelloit plus ſa chère maîtreſſe: il n'aſpiroit déſormais qu'au bonheur de ſortir & de s'en aller bien loin. Il avoit la permiſſion de parler; mais on uſoit avec lui du droit de frapper ſans répondre. Enfin, quand ils crurent que la correction étoit ſuffiſante, ils réſolurent de mettre la dernière main à l'ouvrage. Pour finir, ils compoſèrent avec du ſtuc & des chiffons, une effigie du Pédant, revêtue de ſes propres habits, qu'ils allèrent attacher au carcan pendant la nuit. On le rendit lui-même témoin de cette juſtice, & on le ramena en lieu de ſûreté juſqu'à ce que ſon effigie eût été vue, le lendemain, par les paſſans. La copie fut reconnue par tout

le monde ; & l'écriteau qu'on avoit mis au simulacre pour expliquer le crime du Pédant, l'ayant rendu l'objet de toutes les plaisanteries, on lui rendit la liberté : mais il ne s'en servit que pour sortir de la Ville, où sa confusion l'empêcha de reparoître. Il n'oublia point Zéphirine, mais il n'eut plus envie de lui parler d'amour.

DIXIÈME NOUVELLE.

UNE veuve de Florence fort riche, ayant pris chez elle une petite paysanne nommée Rosette, avoit promis de la doter quand elle seroit en âge d'être mariée. Le terme étant arrivé, la mère qu'on appelloit Santa, & qui demeuroit à Mugello, vint chercher sa fille pour la montrer dans son village, & lui trouver un parti. Comme elle étoit jolie, & qu'elle devoit être dotée, on n'eut pas de peine à y parvenir ; le mariage fut bientôt conclu. Mais la Veuve, en promettant de compter la dot, y avoit mis une

condition : c'eſt que les deux époux viendroient la lui demander eux-mêmes. Un beau matin s'étant mis en marche pour remplir cette condition, une affaire imprévue & preſſée ſurvint au mari, & il fut décidé que Roſette iroit ſeule avec ſa mère chercher la dot.

A l'heure du déjeûné, s'étant arrêtées dans un village qui étoit à moitié chemin, elles rencontrèrent par haſard un de leurs voiſins, à qui elles racontèrent le mariage de Roſette, & le motif de leur voyage. Eh ! mais, leur dit-il, vous faites peut-être là une courſe inutile ? Si Mathilde (c'étoit la veuve) exige que les deux époux viennent chercher la dot, elle pourra fort bien vous la refuſer, en vous voyant arriver ſeule avec votre fille. Cette réflexion donna de l'inquiétude à Santa ; & pendant qu'on délibéroit, quelqu'un qui étoit préſent leur conſeilla d'emmener avec elles le voiſin lui-même ; en le faiſant paſſer pour le mari de Roſette. Ce conſeil fut adopté par Santa ; & Nencio (c'étoit le voiſin) s'y prêta de tout ſon cœur, ſeulement pour les ſervir.

Mathilde les reçut obligeamment ; &

ayant complimenté le prétendu mari, elle ordonna à son Homme d'affaires de préparer sur le champ la dot, afin que les époux, qui se disoient pressés de s'en retourner, pussent partir de bonne heure : mais voici un évènement auquel ils ne s'attendoient point. L'Homme d'affaires vint dire à Mathilde que le Caissier étoit absent. Eh bien! dit Mathilde, il faudra que vous passiez la nuit ici. Vous partirez demain de grand matin & j'aurai eu le plaisir de voir plus long-temps ma chère Rosette. On se mit à table le soir ; & nos trois personnages, qui ne pressentoient aucun embarras, soupèrent fort gaiement. Mais ils se regardèrent tous trois d'une manière fort embarrassée lorsqu'on parla de se coucher, & qu'il fut question de la distribution des chambres. Mathilde fit dresser un lit au rez-de-chaussée pour les deux époux, & décida que Santa coucheroit avec sa femme-de-chambre.

Santa, pour parer le coup, témoigna la plus grande envie de coucher avec sa fille : mais la bonne Veuve lui fit voir qu'il n'y avoit pas de raison à cela, &

qu'il falloit laiſſer tranquilles les deux mariés. Enfin, la mère craignant, par une trop longue réſiſtance, de découvrir ſon menſonge, fut forcée de ſe ſoumettre. Elle prit congé de Mathilde: mais ayant ſuivi ſa fille, elle ſe jetta aux pieds de Nencio, & le pria de ne pas uſer d'un droit qu'on lui avoit imprudemment ſuppoſé. Nencio lui promit de ne rien dire à ſa fille: je vous jure, dit-il, que je ne lui parlerai pas: voilà tout ce que promit le ruſé Nencio. Et nous bornerons-là notre narration. Quant à l'hiſtorique de la nuit, nous renvoyons nos Lecteurs à l'Auteur original.

Le lendemain, Santa levée de bonne heure, vint de la part de Mathilde leur apporter des œufs frais. Elle demanda à ſa fille ſi elle étoit contente de la conduite de Nencio? Fort contente, répondit Roſette. Auſſi tôt ils allèrent trouver Mathilde; on leur compta la dot, & ils retournèrent à Mugello. Santa & Roſette remercièrent de bon cœur Nencio; & Béco (c'étoit le mari) vint compter écu par écu la dot de ſa femme.

Tout alloit fort bien, quand un nouvel incident vint troubler la paix du

ménage. A la Saint Jean, Béco étant allé à Florence pour faire préſent d'une oie au propriétaire de ſa ferme, il arriva que celui-ci étoit abſent. Béco ne ſachant que faire de ſon oie, il lui prit fantaiſie d'aller l'offrir à Mathilde.

Il ſe préſente donc chez cette Dame, & l'ayant ſaluée bien humblement : Madame, lui dit il, je ſuis le mari de Roſette, qui vous prie de vouloir bien accepter ce petit préſent. Mathilde alors ouvrant de grands yeux pour le regarder : Bon homme, répondit-elle, vous vous trompez aſſurément ; ou vous n'êtes pas le mari de Roſette, ou ce n'eſt pas cette Roſette que je connois & que j'aime tant, dont vous êtes le mari. Comment reprit Béco un peu étonné ! Si vous êtes Madame Mathilde, la Roſette dont je vous parle eſt votre Roſette ; & c'eſt moi qui ſuis le mari de votre Roſette.

Mathilde, à ces mots, ſe mit en colère : Voilà qui eſt un peu effronté ! Je vous dis que je connois le mari de Roſette, qui eſt autrement fait que vous ; qu'il eſt venu chercher ici la dot avec ſa femme ; & que je les ai moi-même

accompagnés dans leur chambre quand ils ont été se coucher.

Ce mot fit presque évanouir le pauvre mari. Il fit plusieurs interrogatoires ; il proposa, contre la vérité de ce récit, des objections qu'on ne réfuta que trop bien. Enfin, Béco s'en retourna furieux. En arrivant chez lui, il faillit, avant de parler, tuer sa femme & Santa. Elles se dérobèrent à sa fureur par une prompte fuite ; & après son premier mouvement il s'expliqua, c'est-à-dire, qu'il vomit contre elles un torrent d'injures. Enfin, il fit d'abord beaucoup de bruit ; & il finit par où il auroit dû commencer, par se taire. On prétend même qu'on parvint à dissiper tous ses soupçons ; & qu'on le décida à retourner chez Mathilde pour attester l'innocence de Rosette & du faux mari.

(*Par M. Imbert.*)

La suite à l'ordinaire prochain.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE

DU NOBLE ET VAILLANT

CHEVALIER

PIERRE DE PROVENCE,

ET AUSSI DE LA BELLE

MAGUELONE,

FILLE DU ROI DE NAPLES,

D'après une très-ancienne Edition tirée de la Bibliothèque du Roi.

Le goût très-vif & très-naturel que le Public a pour les Ecrits de l'Homme-de-Qualité à qui

nous devons ce nouveau présent, nous autorise, sans doute, à différer de donner la suite des Amadis, pour lui offrir un morceau charmant qui ne peut être placé que dans cette Classe.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

COMME QUI DIROIT UNE PRÉFACE.

Le Lecteur bénévole un peu versé dans la Littérature du dix-huitième siécle, seroit bien ingrat, s'il avoit oublié l'honneur que lui firent les Etrennes de la Saint-Jean (1). Soit dit en passant (sans

(1) Les Étrennes de la Saint-Jean ont eu trois Editions, depuis 1730, jusqu'en 1735. Plusieurs personnes, du plus haut rang & de la meilleure compagnie, imaginèrent, dans un moment de gaieté, de faire imprimer un Recueil de diffé-

nous donner trop d'encensoir par le nez), l'éloquence naïve & le goût naturel de Messieurs nos Coopérateurs valoit son pesant d'or.

---

rens morceaux écrits dans le goût de la Bibliothèque bleue, & en style de parade, style qui doit être mêlé d'une fausse éloquence & du langage le plus trivial. M. le Comte de Caylus, Auteur en partie, & Rédacteur de ce plaisant Ouvrage, grava pour le Frontispice de la dernière Edition le portrait de celui ou de celle qui imprimoit la Bibliotheque Bleue à Troyes sous le nom d'Oudot; &, de peur de mépriser, on lit au bas de cette Estampe, imprimée sur du papier bleu & dont la figure représente un vieil homme d'un côté, une vieille femme de l'autre, habillés dans le costume de leur état:

Monsieur ou Madame Oudot.

L'Auteur de l'extrait de Pierre de Provence eut part à ce Recueil; & nous espérons que nos Lecteurs lui pardonneront facilement d'avoir rappellé le souvenir d'une plaisanterie qu'il partagea avec la Société la plus éclairée & la plus aimable de ce temps.

Vous viviez alors, ô manes sacrés & Troyens de Monsieur ou Madame Oudot! Votre Bibliothèque nous étoit ouverte; votre faconde nous dirigeoit dans nos laborieux travaux; & l'Imprimeur Oudot faisoit assez d'impression sur ce qu'on appelle un Public éclairé, pour que nos chefs-d'œuvres s'étendissent, en long & en large, sur les aîles de la renommée depuis les Porcherons jusqu'aux Colonnes d'Hercule: mais, hélas! la Roue de la volage Fortune vacilla bientôt pour nos Œuvres, comme elle avoit déjà fait trois ou quatre fois avec le Consul Aristote, & nous vîmes éteindre dans l'Egoût Montmartre un flambeau digne d'éclairer la belle Jeunesse de la postérité.

Nous nous rappellons avec amertume les tristes raisons qui nous forcèrent à clorre le bec, malgré les gracieuses sollicitations des premières Dames de la Place Maubert, & des demoiselles les mieux élevées du Pont-aux-choux. Pour

ne dissimuler rien au Lecteur bénévole, déboutonnons-nous, & disons-lui le mot. Nous fûmes estomaqués de voir qu'un grand nombre d'Auteurs, qui n'étoient point de notre cathégorie, mettoient la main à notre pâte, sans en faire le semblant; qu'ils nous voloient nos meilleures idées, & souvent même jusqu'à notre style; & qu'enfin avec cet entortillage, aiguisé par quelques gaudrioles, en manière d'Aphogth - Epigramme, ils parvenoient à faire rire les mêmes bouches qui jusqu'alors ne s'étoient ouvertes jusqu'aux oreilles qu'en notre faveur.

Consternés, comme des fondeurs de cloches, de voir écouler les plus belles lettres de nos mains comme de l'eau dans un panier, nous nous assemblâmes, par un beau matin, pour délibérer sur le parti que nous avions à prendre. Pendant long-temps, chacun se gratta l'oreille sans oser attacher le grelot. Un de nos Ora-

teurs, prenant enfin la parole, s'écria la larme à l'œil: Ah! mes chers Messieurs... vous le voyez; on a déjà saisi votre manière & votre ton; que vous restera-t-il de neuf à mettre en lumière?..... Croyez-moi, reposons-nous... déposons la plume.... A ces tristes mots, nous demeurâmes tous bouche béante; & un chacun de nos meilleurs Auteurs, tout honteux, se retira dans sa barraque, & prit le parti de se reposer sur son fumier. C'est ainsi qu'on vit, sous le regne du grand François Premier, ou sous un autre, le sage Curé de Meudon, s'endormir comme une soupe pendant plusieurs siècles ou années, sans rien produire de son estoc. Mais la demangeaison de la gloire nous ayant fait sentir son aiguillon, nous avons cru ne devoir pas garder le *tacet* plus long-temps. Cependant, de peur qu'on ne nous reproche d'inventer sans goût (ce qui est pis que de manquer d'invention), nous ne courrons point le risque d'imaginer

d'imaginer rien de nous ; & nous allons tâcher de reſtituer au Public de nos jours quelques-uns de ces beaux Ecrits qui firent les délices du Public de nos Pères.

Fidèles à la reconnoiſſance que nous devons à Monſieur ou à Madame Oudot, ô Bibliothèque Bleue ! ſource auſſi chère, auſſi ſacrée pour nous que celle d'Arcueil, c'eſt dans ton ſein fécond que nous allons puiſer des reſſources pour nous refaire un renom dans les races futures. Perſonne, que nous ſachions, n'ayant eu le tact aſſez fin pour s'emparer de l'ancien, naïf & agréable Roman de Pierre de Provence(1)

(1) Un de nos couſins, remué de germain, Frère Lai, Balayeur de la Bibliothèque de Saint-Denis, a découvert, par ſes recherches, que c'eſt aux bons ſervices que Pierre de Provence rendit en tout temps à ſa bien-aimée, que la Littérature Françoiſe doit la célèbre Chanſon dont le refrain eſt :

Ah ! Pierre ! Ah ! Pierre ! j'étois morte ſans vous.

Au reſte, nous ne citons cette érudition que

& de la belle Maguelone, nous allons nous élever tout brandis de notre léthargie, pour coucher, par écrit, les Aventures & les Amours de ces fidèles Amans; mais en prenant un ton plus noble & plus élevé, conforme enfin à la brillante Chevalerie: car nous savons changer de ton lorsqu'il nous plaît, & lorsqu'il convient.

---

pour prouver tant seulement que dans les occasions urgentes il ne tiendra qu'à nous d'en faire une parade en guise d'instruction pour une jeunesse qui ne sait encore rien de rien.

PEU de temps après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le Comte Jehan de Cerisel, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit des loix à la Provence, & faisoit louer sa sagesse & bénir sa bonté par ses fidèles Sujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faisoit les délices du Comte & de la Comtesse. Ce fils, en naissant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ses proches au Prince des Apôtres, il portoit pour armes les attributs de son Saint Patron; & des clefs peintes sur son bouclier, ou brodées sur une riche tunique, lui servoient de devise & de parure.

Le jeune Pierre, à peine sorti de l'adolescence, joignoit, à tous les agrémens de la jeunesse, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu : sa démarche altière, & la plus vive émulation, annonçoient en lui un Héros naissant. Le Comte & la Comtesse ayant appellé dans leur Cour les

Princes de leur sang, & les Chevaliers les plus distingués de leurs Etats, des fêtes brillantes signalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie. Ce jour fut suivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre; pour une ame bien née, une pareille couronne a presqu'autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de blessures honorables, qu'il avoit reçues en portant, pendant quarante ans, la bannière de son Souverain, admiroit Pierre; & les entrailles émues pour lui comme pour son propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inspirer à la jeunesse.

Sire Pierre, lui dit-il, il est des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune Prince & de Damoisel. A peine avez-vous reçu l'Ordre de Chevalerie que les palmes de la victoire & de l'honneur vous font acquises: mais ce ne sont encore que les prémi-

ces de celles que vous devez remporter. Maisons, caresses paternelles, ne sont déjà plus *sortables* pour vous. C'est en allant chercher les grands hasards belliqueux, & les douces fortunes d'amour, qu'un brave Chevalier parvient à rendre son nom célèbre ? N'entendîtes vous pas hier ce Chevalier Italien vanter la valeur & la courtoisie qui règnent dans la Cour de Naples, & les charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau Royaume ? Les Princes les plus illustres & les plus braves de l'Europe travaillent à mériter sa main. C'est à cette Cour que votre vieux serviteur voudroit vous voir porter vos pas. C'est-là que triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur, & le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous signaler. En cachant quelque-temps votre haute naissance, peut-être obtiendriez-vous de votre bras & de l'amour seul, la belle Maguelone... Ah ! mon cher Castelanos, s'écria le Prince en l'embrassant, que ces conseils sont dignes de vous ! Je n'attendois que le moment d'être ar-

mé Chevalier pour aller chercher les grandes aventures ; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la Princeſſe de Naples s'eſt gravé dans mon cœur en traits de feu : je brûle du déſir de voler à Naples ; mais comment eſpérer d'en obtenir la permiſſion d'un père & d'une mère trop tendres, dont je ſuis l'unique eſpérance ? Oh ! vraiment, dit le vieux Chevalier, je penſe bien que le Comte, le cœur bien ſerré, & la Comteſſe fondant en larmes, vous refuſeront, dans le premier moment ; mais ils ne pourront bientôt réſiſter à vos inſtances, & à la voix de l'honneur qui leur preſcrira de vous permettre de marcher ſur les traces de vos aïeux, & d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du ſang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre ſuivit, dès le lendemain, les conſeils du vieux Chevalier. Tout ce que Caſtelanos avoit prévu, précéda la permiſſion qu'il reçut enfin de ſon père & de ſa mère, ſous la

condition toutefois de revenir le plutôt qu'il lui seroit possible auprès d'eux.

Suivi d'un seul Ecuyer & d'un sommier chargé d'or, Pierre partit de la Cour de son père après avoir reçu sa bénédiction, & trois riches anneaux que lui donna la Comtesse sa mère, en l'embrassant & le baignant de ses larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui pussent l'arrêter, se rendit en quinze jours à Naples ; & fut, en arrivant, que le Roi Maguelon avoit fait proclamer un tournoi, pour le lendemain, en l'honneur de Henri de Caprana, Souverain de la Marche d'Ancone & de Spolette. Pierre se prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournoi ; l'usage étant alors d'admettre tout Etranger à combattre, sans l'obliger de déclarer son nom, pourvu qu'il fût armé, & monté comme tout Chevalier devoit l'être. Les Juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, & de la grace avec laquelle il manioit son cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le Roi de Naples s'y rendit avec toute sa Cour, & se plaça dans son balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un Chevalier Eſpagnol ; l'honneur de cette première joûte fut égal entr'eux. Le ſecond Chevalier qui ſe préſenta perdit les étriers, & laiſſa tomber ſa lance ſans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement ſur la pouſſière. Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joûte ; les Juges la lui diſputèrent : Caprana, piqué de la mauvaiſe foi du Chevalier, refuſa de joûter une ſeconde fois, & monta dans le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant oſé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, & qu'il la ſoutiendroit contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui ſentoit que la ſympathie lui parloit en faveur de Caprana, réſolut de punir celui qui prétendoit abuſer de ſa retraite ; mais il lui vit renverſer deux autres Chevaliers avant qu'il pût ſe mettre ſur les rangs.

S'étant enfin préſenté contre le jeune Chevalier qui, fier de ces deux victoires, ſe promenoit dans la lice, ayant l'air

de braver ceux de la Cour de Naples, dès la première atteinte il fit rouler l'homme & le cheval sur la poussière; & après avoir salué respectueusement la Cour & les Juges des camps, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joûte le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers se présenta pour la lui disputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire; & les acclamations générales confirmérent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça son casque; & l'agitation des courses faisant briller son teint des plus vives couleurs, sa jeunesse & sa beauté donnèrent de la surprise & de l'admiration à toute la Cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joûte avoit été proclamée, le prit par la main, & se fit un honneur de le présenter au Monarque, qui le conduisit lui-même aux genoux de la Princesse sa fille, pour recevoir, de sa main, le prix qu'il venoit de remporter.

L'impression de ce premier moment

fut égale pour la belle Maguelone, & pour le jeune Prince de Provence. Leurs yeux devinrent plus brillans dès que leurs regards se rencontrèrent ; mais bientôt un trouble secret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baisser à tous deux : à peine Maguelone put-elle poser la Couronne, d'une main tremblante, sur la tête de Pierre ; Pierre éperdu la baissa jusques sur les genoux de Maguelone ; & n'osant plus jetter sur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un soupir.

Le Roi le pria vainement de lui déclarer son nom & sa naissance : Pierre répondit avec modestie, qu'il n'étoit qu'un jeune & pauvre Chevalier François, & qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illustré. Maguelone ne put s'empêcher de se récrier d'un air attendri, mais un peu triste : *C'est bien dommage !* .... « Ah ! dit le bon Roi, » noblesse & modestie vont si bien en- » semble, que je soupçonne ce Cheva- » lier de nous cacher qu'il est du plus » haut lignage ; mais je ne l'en estime que » plus : mieux vaut à la vertu de s'ho-

» norer de ſes faits que du nom de ſes » pères ; & tout annonce en lui gentil- » leſſe & haut courage ». Pierre, qui ne put donc être connu que par ſa deviſe, & le ſurnom de Chevalier aux Clefs, ſe retira reſpectueuſement, avec ſon prix, dans l'humble aſyle, qu'en arrivant, il avoit choiſi.

Pierre ſentit un ſecret plaiſir à ſe trouver ſeul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande paſſion, les ombres de la nuit plaiſent aux Amans.

Pierre ſe livroit tout entier à ſes douces rêveries, ſans oſer eſpérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à ſe rappeller ſes traits & ſa valeur. Cependant la jeune Princeſſe éprouvoit le même ſentiment : tous deux ſoupiroient ; & l'amour, vainqueur du ſommeil, faiſoit palpiter leurs cœurs. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut ſe défendre ; ce ſont ceux où les projets & les eſpérances ne ſont point encore troublés par les réflexions. Hélas ! ces réflexions cruelles ſont des maux inévitables que l'amour mêle avec ſes fa-

veurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas su profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du Roi, pour s'assurer d'un libre accès dans sa Cour. Maguelone, de son côté, pensa, en soupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux Clefs eût été bien insensible à ses charmes, ou que sa naissance fût bien obscure, pour qu'il semblât avoir renoncé, de lui-même, à jouir des droits qu'il avoit acquis par sa valeur.

En effet, ce Prince passa deux jours entiers dans sa triste retraite, sans oser imaginer un prétexte pour reparoître à la Cour ; & ces deux jours parurent assez longs, assez douloureux même, à la jeune Maguelone, pour la déterminer à saisir le seul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit présumer que le désir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle suit son idée, se lève dès l'aurore, & va réveiller le bon Roi Maguelon. Que faites vous, cher Papa, lui dit-elle, de tant de braves Chevaliers que vous laissez oisifs dans votre Cour, & qui brûlent de

signaler leur force & leur adresse ? Il y a trois jours que vous fîtes proclamer des joûtes en l'honneur du Prince de Spolette ; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom —? En disant cela, la charmante Princesse caroissoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, & lui présentoit à baiser un front brillant par la blancheur & la tendresse. Eh ! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore? — Oui, ma chère fille, dit le bon Roi ; ta demande est juste, ton désir me flatte ; je te laisse la maîtresse de tout ; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma Cour —. A l'instant, il fait réveiller le Grand-Sénéchal. Ce vieillard accourt, voit la charmante Maguelone, assez légèrement vêtue, & il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui fait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant & lui serrant doucement la main ; & il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes re-

tentit dans toute la Ville de Naples. Les Hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les Princes Souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil, font préparer leurs chevaux, & se couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un son céleste qui l'appelloit à la gloire, & bien mieux encore, au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune & belle Princesse ne fut si courte, & cependant ne réussit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans, & des roses de la jeunesse, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries, qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que son char & ceux de sa suite soient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices. Ses Dames la suivent de loin, en murmurant tout bas du peu de temps qu'elles ont eu pour se parer. Sa bonne Nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive

toute essoufflée, en lui disant tout bas : —Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille ? je ne vous vis jamais éveillée si matin ; & cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos Dames — ? Ah ! Nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choses à te dire —.

La Princesse étoit déja sur son balcon ; & les Chevaliers, qui se disposoient à combattre, accouroient de toutes parts ; mais qui pourroit précéder un Amant qui va revoir ce qu'il aime ? Pierre arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à son beau destrier, & s'étoit emparé de la place de tenant dans l'instant où Maguelone s'asséyoit sous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Prince de Provence, qui reconnoît la souveraine de son ame ; & pour Maguelone, qui ne veut déjà plus douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux Clefs pour lui faire sauter la barrière, & pour rompre en son honneur la première lance !

Le courage, la force, l'adresse & l'amour du jeune Pierre, rendirent son succès peu douteux. Le Roi de Naples, qui venoit rejoindre sa fille, le vit renverser les derniers Chevaliers qui se présentèrent; & les Juges du camp le ramenèrent une seconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de sa victoire. —Oh! pour cette fois, Sire Chevalier aux Clefs, lui dit le bon Roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous sont dûs : dès long-temps je ne vis Chevalier plus brave, plus modeste & plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon Palais, & que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne—. Pierre ne put désobéir à des ordres pareils, & qu'un regard de Maguelone rendit bien plus doux. Sautant légèrement à terre, & délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; & Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre! Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on

adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible ! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment ; & la belle Princesse distraite, glissant sur la dernière marche, seroit tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement ; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée lui servit de prétexte pour l'enlever & la porter sur son chariot à côté du Roi son père, qui obligea le Prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide ; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la Cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette Cour, qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adresse, soit qu'il fît admirer sa grace & sa légèreté dans les danses vives & légères de son pays natal, les mêmes applaudissemens se fai-

soient entendre : mais il n'étoit sensible qu'à ceux qu'il lisoit dans les yeux de Maguelone.

Une Chanson de son pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette, mais que bientôt il devient grand, & ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit ; déjà le sommeil ne fermoit plus ses yeux ; déjà les ombres de la nuit ne faisoient qu'augmenter son agitation & multiplier ses soupirs. Sa bonne Nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; & toutes les Nourrices sont aussi curieuses que tendres. Elle s'assit sur le lit de Maguelone, l'embrassa, la questionna ; & voyant son beau sein agité, oppressé même par quelque grand secret qu'elle n'osoit découvrir, la tendre Nourrice redoubla ses instances ; & Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de son amour pour Pierre, en se jettant dans ses bras. La Nourrice commença par lui faire toutes les représentations d'une mère un peu sevère, & finit par ne parler que comme une mie

bien tendre & bien foible. — Tu vois, chère Nourrice, à quel point il m'eſt important de ſavoir quelle eſt la naiſſance du Chevalier aux Clefs, lui dit Maguelone ; crois que mon cœur eſt aſſez noble, aſſez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, ſi ce Chevalier n'eſt pas digne de ma main. Toi ſeule tu peux éclaircir le myſtere qu'il nous fait de ſa naiſſance ; & je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier —.

La Nourrice réſiſta peu ; ſes remontrances étoient épuiſées ; Sire Chevalier aux Clefs lui paroiſſoit charmant : tout en diſant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit ſans ceſſe ; Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger ; & les premiers rayons du ſoleil brilloient déjà, lorſque la Nourrice ſortit de ſa chambre, bien determinée à chercher, à trouver Pierre, & à l'engager à lui découvrir ſon ſecret.

Elle ſavoit que le Chevalier aux Clefs ne manquoit pas, tous les matins, de ſe rendre à la grande Egliſe. Elle y alla, bien enveloppée dans ſa mante, & l'at-

tendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuse, commençoit toujours sa journée par le culte que la Religion nous enseigne. Il avoit tous les désirs de l'amour, mais il n'en distinguoit aucun : cet amour étoit si pur, si loyal, qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût en être offensée ; & c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au Père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone sensible.

Pierre, étant arrivé peu de momens après à l'Eglise, reconnut facilement la Nourrice, & lui rendit honneur comme à celle qu'il savoit être chère à Maguelone. La Nourrice le salua d'un air doux & riant ; & le petit nombre & l'espèce des gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté : — Sire Chevalier, lui dit-elle, j'ai grand'merveille que vous teniez toujours votre état & votre naissance si secrets ; tout annonce que l'un & l'autre sont illustres : mais le Roi, qui vous estime tant, & Madame Maguelone, qui désire si vivement de savoir

qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche ? J'aimerois bien à satisfaire la curiosité de ma chère fille Maguelone, si vous vouliez vous confier à moi —. Pierre resta long-tems pensif. — Ah ! ma chère Dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, & à tous ceux qui montrent quelqu'intérêt à savoir mon nom, & sur-tout à la belle Princesse Maguelone, celle de tout le monde à qui je désire le plus d'obéir. Puisque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'est que tous mes proches sont nobles, & que ma naissance est illustre ; daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oserois présenter à si haute Dame qu'elle est —. Pierre, en disant cela, mit au doigt de la Nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de sa mère. Ebloui de ce riche don, la Nourrice lui promit de le présenter, de sa part, à Maguelone qu'elle alla rejoindre en diligence. —O ma fille, lui dit-elle en l'abordant, qu'il est gentil ce Chevalier ; que son maintien est sage ; que son parler est doux ; que son noble

cœur eſt généreux ! Tenez, voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, & que je penſe qu'il eût bien mieux aimé préſenter aux vôtres —. Maguelone rougiſſant, & bien doucement émue, conſidère l'anneau. — Eh bien ! Nourrice, lui dit-elle vivement ; croyez-vous que ſi riche anneau vienne de pauvre homme ? Certes, il ne peut venir que de bien noble créature & de haut Baron. Ah ! chère Nourrice, je ne réſiſte plus au charme qui m'entraîne à l'aimer —. La Nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait ſi promptement dans ce jeune cœur, recommença ſes anciennes remontrances ; mais Maguelone ne pouvoit déjà plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baiſa mille fois, le cacha dans ſon beau ſein, en diſant : — Bonne & chère Nourrice, ou j'aurai le Chevalier aux Clefs, à Seigneur & époux, ou cloſe Nonain me réduirai-je —. *Reſtreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle ; cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce ſoit la choſe la plus difficile à céler. Le temps, dit-on, apporte remède à tout ; nous verrons —.

Maguelone eût bien désiré d'être mieux éclaircie. L'espérance cependant commençoit à naître dans son cœur. La réflexion & la crainte la lui faisoient paroître trop légère : l'amour la forçoit à s'y livrer. Nous verrons, ... se répétoit-elle sans cesse... Ah oui... nous verrons... Si le Chevalier m'aime, s'il se croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le silence ; il saura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faisois pour lui.

L'amoureux Pierre raisonnoit aussi de son côté : l'amour permet quelquefois qu'on raisonne, pourvu que ce soit avec lui. Cette bonne Nourrice, se disoit-il, ne m'est pas venu trouver sans quelque dessein. Ah ! Dieux ! si c'étoit par l'ordre de sa charmante Maîtresse ! Las ! malheureux ! reprenoit-il ensuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que si haute Dame ait daigné penser à toi ? ..... Bien combattu, bien agité par toutes ces idées, Pierre brûloit, languissoit, & n'imagina de soulagement à ses maux que de chercher, que de parler, que d'atten-

drir la bonne Nourrice en sa faveur. Il passa toute la nuit suivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par hasard, cette bonne & fidelle Nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit peut être, eut soin le lendemain, en passant à la vue du Prince, de diriger ses pas vers les appartemens les plus solitaires du Palais. Pierre la suivit de loin; & bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée : Ah! chère Dame, lui dit-il, c'est en tremblant que je vous cherche; & ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en pâlissant, comment votre message a-t-il été reçu? — Trop bien pour notre repos, répondit la Nourrice. Oh! que vous êtes dangereux, vous autres Chevaliers Gaulois! Ma pauvre chère Maîtresse, jusqu'ici, n'avoit souci que de ses affiquets, son petit chien & ses oiseaux; ne voilà t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, & de l'empêcher de clore l'œil! Ah! Sainte Vierge! que seroit-ce si vous n'étiez qu'un Aventurier, comme il en

court

court tant par le monde, ou si vous étiez aussi volage que le sont les Chevaliers de votre pays—! Mille sermens, proférés avec candeur par une bouche charmante que le mensonge n'avoit jamais profanée, rassurèrent la Nourrice; mais lorsqu'elle redoubla ses instances pour sçavoir son nom & l'aller apprendre à sa Maîtresse: —Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit & ne peut se faire qu'à ses pieds; dites-lui que si j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuser à celle pour qui j'ai quitté mon pays & mes proches, & dont la volonté sera mon unique loi, le reste de ma vie — En disant ce peu de mots avec feu, il passoit au doigt de la Nourrice le second de ses anneaux, espérant qu'elle en feroit le même usage. La Nourrice le regardant fixement, lui dit: — J'aime à vous croire; mais si folle espérance ou désir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous servir —. Pierre renouvella ses sermens avec tant d'ardeur & de vérité, que la bonne Nourrice en fut touchée, & lui fit espérer de lui ménager le moment favorable de parler seul à Magu-

lone. Transporté de plaisir & de reconnoissance, il embrassa tendrement celle qui lui promettoit un si grand bien.

— Noble & chère fille, dit la Nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva sur son lit, & qu'elle venoit de réveiller, ou le Chevalier aux Clefs seroit un monstre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable & le plus amoureux de ceux de son âge & de son état; il vous envoie ce second anneau : mais il persiste à ne vouloir se déclarer qu'à vous —. Ah! Dieu! que vois-je? s'écria Maguelone, en considérant ce second anneau; ah! je le reconnois pour être le même qu'il vient de me sembler en songe que le Chevalier m'offroit lui-même; & dans le même temps, une voix sembloit me dire : *Maguelone, celui-ci sera ton époux & ton ami.* Que ne devrois-je pas à tes soins, chère Nourrice, si tu peux me procurer le moment de le voir & de lui parler —! Et en disant ces mots, elle passoit les deux anneaux dans ses doigts, & les couvroit de mille baisers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut

à l'Eglise, espérant d'y voir arriver la Nourrice. Son espérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt sous sa mante. — Que fait la belle Maguelone? lui dit-il. Hélas! Comment suis-je en sa grace? — Noble Chevalier, répondit la Nourrice, onques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous; car, par votre prouesse & beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus noble & de la plus belle Dame du monde. Elle a reçu vos anneaux; elle les porte pour l'amour de vous. Elle consent à vous voir & à vous parler seule à seul; & moi-même je consens que vous lui parliez à votre plaisir: mais jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la noblesse de si haut état, qui doit priser la vertu pardessus toutes choses —. La réponse de Pierre fut de se jetter à genoux, d'étendre ses bras vers l'autel, & de prendre le Ciel à temoin que sa seule pensée, son seul désir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus sacrés & les plus durables. La Nourrice eût cru faire un crime en soupçonnant Pierre après un pareil serment.

(Hélas ! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence !) Elle n'héſita point à donner à Pierre un rendez vous pour le lendemain, en lui diſant de ſe trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après ſon dîner, & dans le temps où, ſelon l'uſage de l'Italie, on fait la ſieſte. Pierre, le cœur plein de cette douce eſpérance, ne fut pas un inſtant du reſte du jour & de la nuit ſuivante ſans être occupé de ſon amour ; mais on oſe bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût bleſſer la religion de ſon ſerment. Le moment heureux & ſi déſiré où l'aimable Pierre entra d'un air reſpectueux & timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux Amans. L'un & l'autre, les yeux baiſſés & les joues brillantes du plus vif incarnat, reſtèrent quelques momens en ſilence. Maguelone enfin le rompit. — Seigneur, dit-elle au Prince Provençal, il eſt ſi néceſſaire au bonheur de ma vie de ſçavoir quel deſſein vous a conduit à Naples, & quels ſont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une dé-

marche peut-être trop hasardée ; votre réponse seule pourra la justifier—. Pierre, fléchissant un genou : — Croyez, noble & excellente Dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté & de toutes les vertus & perfections qui brillent en vous, m'a seul déterminé à m'arracher des bras du père & de la mère les plus tendres. Je suis accouru dans ces Etats pour vous admirer & vous servir. Fils unique du Comte de Provence, neveu du Roi de France, j'eusse toujours caché mon nom en venant vous adorer, si l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, & ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, & qui ne peut finir qu'avec elle —. Ah ! que Maguelone devint belle en ce moment ! que ses beaux yeux se fixèrent tendrement sur ceux de Pierre ! & qu'elle sentit vivement le bonheur pur & parfait de ne plus trouver entr'elle & l'Amant adoré qu'une noble & douce égalité ! — Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'asseoir à ses côtés, que Dieu béniſſe cette journée, où, comme Prince & Chevalier

loyal, vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne! Voyez en moi, là toute votre Maguelone, qui, maintenant, vous fait maîtresse de son cœur & de son sort; je vous estime trop pour n'être pas sûre que vous conserverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous —. Aussitôt elle détacha de son cou une chaîne d'or émaillé qu'elle passa autour de celui de Pierre, en lui disant: — Mon bel ami & noble époux, par cette chaîne, je vous mets en possession de l'ame de celle qui, comme fille de Roi, vous donne loyalement sa foi —. Aussi-tôt, elle baisa doucement l'heureux Pierre, en signe & foi de mariage. Pierre, transporté d'amour & de reconnoissance, embrassa ses genoux, & lui présentant pareillement son troisième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, & reçut de plus le plus tendre baiser que l'Amour & l'Hymen réunis aient jamais pu donner à la Beauté. La bonne Nourrice ne se tenoit pas d'aise de voir sa chère fille & son charmant époux si tendres, si bien

appris, si modestes. — Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'est à présent que vous avez besoin de toute votre prudence pour dissimuler vos secrets sentimens; & vous, Seigneur Pierre, de toute votre loyauté, pour bien garder, jusqu'aux cérémonies du mariage, l'honneur de celle qui tant débonnairement, & avec amour & simplesse, vous donne sa foi —. L'un & l'autre promirent tout à la Nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer quelquefois des momens d'entretien en sa présence; & (ajouta Maguelone), pourvu qu'elle promette aussi, lorsque vous serez absent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur serment, & l'on ne fit jamais un aussi grand sacrifice. Pierre plus respectueux, chaque jour en public, ne donna rien à soupçonner de son bonheur; & dans les momens heureux que la Nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs plus bornées, mais plus douces cent fois que les caresses d'une sœur.

C'est ainsi qu'ils passèrent le premier

mois après leur union. La Cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de Princes qui vinrent avec *Ferrier de la Couronne*, lequel jouissoit presque dans Rome, de la même puissance & des richesses des anciens Dictateurs ; & qui, sur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la Cour du Roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut essayer plusieurs fois de le lui disputer ; mais Pierre, animé par les regards de Maguelone, & piqué secrètement des prétentions de Ferrier, l'étendit si rudement sur la poussière, à la dernière joûte, que Ferrier, brisé par la chûte, fit craindre pendant près d'un mois pour sa vie.

Les joûtes durèrent trois jours, & Pierre étoit près de remporter le prix de la troisième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorsqu'il vit, avec surprise, entrer dans la lice Henri de Provence son oncle, qui l'avoit

armé Chevalier. Henri jouissoit d'une haute réputation de Chevalerie, & depuis trois mois le Chevalier aux Clefs n'avoit trouvé personne qui pût lui résister. Un murmure général s'éleva dans la lice ; & l'attention redoubla, lorsque ces deux célèbres champions parurent prêts à se charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri sur son bouclier sans en être ébranlé ; Henri brisant sa lance presque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc : & Pierre mettant sa lance en travers, eut plutôt l'air de saluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorsqu'il fut au bout de la carrière, il appella un Héraut d'armes, & le pria de dire au Comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoissance, & se faisoit un honneur de lui céder sa place. En donnant cet ordre, il sortit des lices, alla se renfermer dans son appartement, & craignant d'être reconnu par son oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit suivante. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il se vit forcé de prendre ce parti ; mais craignant un éclat qui pou-

voit compromettre l'honneur de Maguelone, & ayant passé d'ailleurs de beaucoup le temps où sa promesse le rappelloit près de son père, il alla trouver la Nourrice de la Princesse, & la pria de faire approuver à Maguelone les raisons pressantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette Princesse étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre se retirer de la lice, la Nourrice alarmée, & les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du message du Prince & du parti qu'il se trouvoit obligé de prendre; la premiere expression de la douleur, dont Maguelone fut saisie, fut de s'écrier : *Ah Pierre ! ah Pierre ! je mourrois sans vous.*

Le don de son cœur & de sa foi, la terreur qu'elle eut lorsque le Roi son père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la santé de Ferrier pour l'unir à son sort, l'idée cruelle de se séparer d'un époux qu'elle adoroit, & dont la tendresse, la loyauté, la timide modestie même, étoient toujours celles d'un Amant; tout fit une impression si

vive & si forte sur l'ame de Maguelone, qu'elle prit, avec courage, le parti de suivre celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne consulte point la Nourrice ; elle envoie chercher secrètement l'Ecuyer de Pierre, lui donne ses ordres, le charge d'un billet pour Pierre : cela fait, elle feint d'être malade ; sa Nourrice la couche, la croit endormie, se retire ; & Maguelone se relevant aussi-tôt, prend ses trois anneaux, de riches habits, quelques pierreries ; & couverte d'une mante de couleur sombre, elle sort par la porte du jardin, se jette dans les bras de Pierre, monte à cheval ; & tous deux, suivis d'un seul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils sortent de Naples, & s'éloignent de vingt milles de cette Ville avant le lever du soleil.

Pierre marchoit à côté de sa chère Maguelone, & soupiroit de voir cette belle Princesse, dans un âge si tendre, exposée aux périls & à la fatigue de cette marche pénible. De temps en temps il passoit son bras autour d'elle pour soutenir ses reins, & quelquefois Maguelone saisissoit ce moment pour reposer

sa tête, la penchoit & l'appuyoit sur l'épaule de Pierre. Quelques baisers innocens, mais bien tendres, les consoloient de la fatigue qu'ils essuyoient, & leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir, de loin, un grand bois; & Pierre qui craignoit d'être poursuivi, prit le parti de le gagner en diligence, & d'y tenir Maguelone cachée jusqu'à la nuit suivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaisseur de ce bois, Pierre descendit Maguelone de dessus sa haquenée, & l'ayant posée doucement sur l'herbe, la jeune Princesse, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée sur ses genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment! Qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, & des périls auxquels elle s'exposoit pour lui! Mais quelle marque de reconnoissance plus forte pouvoit-il lui donner que celle de demeurer fidèle à son serment! Pierre soupiroit, brûloit d'amour, baisoit ses beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour respirer la douce haleine d'une bouche de rose, mais le respect le retenoit tou-

jours. Ils attendirent la nuit dans ce bois ; & dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, & marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaisseau pour le porter sur les côtes de Provence. Le jour les ayant surpris avant qu'ils fussent arrivés sur les bords de la mer, ils se retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes escarpées. L'espérance d'être bientôt hors du péril, & d'être reçue comme une enfant chérie dans une Cour qu'elle sçavoit être spirituelle, aimable & magnifique, commençoit à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres Amans se plaisoient à se rappeller mutuellement le commencement de leurs amours : quelques caresses innocentes étoient toujours le prix du tourment qu'ils se plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baisoit la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone, & Maguelone tirant un petit santal rouge qui renfermoit ses riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impression qu'ils avoient faite tour-à-tour sur son ame : le Prince s'appercevant cependant qu'elle avoit besoin de repos, arrangea des rameaux & des

gazons pour lui former une espèce de lit; mais il avoit trop bien joui du plaisir de tenir sa tête sur ses genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore sur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, & le sommeil le plus profond s'étoit emparé de ses sens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laissoit entrevoir; sa bouche entr'ouverte à la fraîcheur laissoit voir l'émail brillant de ses dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels transports! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors, & ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur & de la loyauté sur Arbrissel même? Pierre, pour se distraire un peu, s'amusoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. Ah! que cette chaîne, se disoit-il, est bien le symbole de celle que mon cœur portera toujours! Il avoit de même admiré les trois anneaux, dont le présent qu'il en avoit fait contribuoit à son bonheur: Hélas! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux

alloient lui devenir funeſtes. Il venoit de les renfermer dans leur ſantal rouge, & les avoit poſés ſur le gazon à côté de lui. L'inſtant d'après un épervier qui pourſuivoit un bouvreuil, apperçoit ce ſantal, le prend pour l'oiſeau, s'abaiſſe & l'enlève. Ses ſerres percent le ſantal; il veut en vain s'en débarraſſer, & va ſe poſer ſur une roche voiſine; Pierre qui ſçait à quel point les trois anneaux ſont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de ſon manteau, y porte ſa tête ſans la réveiller, & vole vers cette roche pour reprendre le ſantal: mais l'oiſeau, qui n'avoit pu s'en débarraſſer, s'envole & va ſe poſer ſur un buiſſon aſſez éloigné. Pierre le pourſuit encore; l'oiſeau vole de buiſſons en buiſſons, de rochers en rochers. Le malheureux Prince, toujours près de l'atteindre, le pourſuit toujours vainement. De courſes en courſes, il s'éloigne de celle qu'il adore; il parcourt toute la longueur du vallon: il arrive ainſi juſques ſur le bord de la mer: il eſpère être à la fin de ſes peines: mais l'épervier s'élève, & va s'abattre dans une Iſle éloignée de

près de deux cens pas, où tombant sur des lianes, ses pieds sont arrêtés par le santal ; & Pierre qui le voit se débattre vainement pour se dégager, espère du moins s'en saisir, s'il peut passer dans cette Isle. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage ; il saute, se saisit d'un aviron, & avance vers l'Isle : malheureusement, un courant rapide entraîne la barque. Tout-à-coup un vent violent s'élève, la pousse dans la pleine mer ; & bientôt le malheureux Prince voit disparoître la terre à ses yeux.

Le désespoir se fût emparé de lui sans le fond de Religion qui le fit recourir à l'Etre des Etres. » Biaux chier Dieux, » disoit-il, abandonnerez vous la belle » Maguelone ? Las ! chétif & déloyal » que je suis, je l'ai jettée hors de l'hô- » tel de son père, là où elle étoit te- » nue tant doucement & richement, » pour l'abandonner seulette au fond » d'un bois : O ! bénoicte & glorieuse » Vierge Marie, gardez Maguelone de » tout encombre & déshonneur ! Vous » sçavez-bien, Dame bénie par-dessus

» toutes, que en notre amour n'y eut » jamais volonté déſordonnée n'y dés» honnête ? Vierge pure, recours des » affligés, ſauvez ma Maguelone aux » dépens de mes triſtes jours » ! C'eſt ainſi que Pierre prioit & ſe lamentoit ſans craindre pour ſa vie. La mer furieuſe n'offroit à ſes regards qu'une mort certaine ; & quand même elle ſe fût appaiſée, que pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle barque ſans vivres, & ſans oſer eſpérer de pouvoir aborder à quelque rivage ! S'abandonnant à ſon malheureux ſort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorſqu'un gros vaiſſeau, qui portoit des croiſſans d'or ſur ſon pavillon, vint à pleines voiles aſſez près de la barque pour que les ſentinelles du grand mât l'apperçuſſent. Le Commandant fit jetter la Chaloupe à la mer, & ſe fit amener Pierre. Cet Officier étoit Arabe ; & cette Nation, terrible contre ſes ennemis, exerçoit, envers les malheureux, l'hoſpitalité dont elle avoit reçu l'exemple & le précepte de ſes pères. L'air noble & la figure agréable de Pierre frappèrent

le Commndant ; la chaîne d'or qu'il vit à son col, & ses éperons dorés lui firent penser qu'il étoit Chevalier ; il se courut, il essaya de consoler Pierre, & le conduisit près du soudan d'Alexandrie, qui, frappé de sa beauté & du soin que la Providence avoit pris de ses jours, le retint auprès de lui, & le même jour le choisit pour le servir à table. Pierre s'acquitta de ce service avec tant de grace, que l'amitié du Soudan redoublant de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette Cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui rempliſſoient les premières charges.

Pendant ce temps, Maguelone avoit coûté bien des larmes au Roi de Naples, son père, qui ne pouvant douter que le Chevalier aux Clefs ne l'eût enlevée, avoit envoyé vainement plusieurs corps de troupes & le plus grand nombre de ses Chevaliers à leur poursuite. Hélas! le bon Roi eût eu pitié de sa malheureuse fille, s'il l'eût vue au moment où elle se réveilla, & jettant des cris inutiles pour rappeller Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des

antres & des rochers, & de ce que les échos répondent seuls à ses gémissemens, elle parcourt en frémissant ce vallon, dont tous les aspects redoublent sa terreur : elle se croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout sacrifié ; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages sacrés de sa foi ; elle redouble ses cris, & le hennissement d'un cheval est le seul signe qui lui fasse espérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où ce hennissement s'est fait entendre ; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du sien : Ah ! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui ; si cet abandon eût été volontaire, il se fût servi de ses chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion suspendit un moment son désespoir affreux. Elle parcourut pendant le reste du jour presque toute l'étendue du vallon : épuisée par la douleur & par la fatigue, elle se traîna vers les chevaux ; & résolue d'attendre la mort dans ce lieu funeste, elle les délia de ses mains, & tomba sans connoissance sur l'herbe : elle fût peut-

être morte dans cet état, sans le secours d'une Pélerine qui traversoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-temps elle connoissoit.

Cette Pélerine, surprise de la magnificence des habits de Maguelone qu'à sa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui souleva la tête, & la fit revenir. La Pélerine fut bien attendrie lorsque Maguelone leva ses beaux yeux sur elle, & lui demanda par quel hasard elle se trouvoit dans cette solitude. « Belle Dame, dit-elle, je viens » de Rome accomplir un vœu que j'avois » fait au Tombeau des saints Apôtres : » j'en suis partie depuis trois jours ; & je » gagne les bords de la mer dans l'espé- » rance d'y trouver une barque qui me » conduise à Gênes, où j'ai reçu le » jour ».

Jusqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que son désespoir. Son ame pure méritoit bien les secours célestes : un rayon d'espérance ranima son cœur ; & la Religion, cette douce & sûre consolation des malheureux, la fit recourir à

la prière. Une ame auſſi vivement épriſe ne pouvoit élever des vœux pour elle, ſans en élever auſſi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même ſa propre Patrone qu'elle invoqua ; ce fut le Prince des Apôtres, dont ſon époux portoit le nom : & ſçachant de la Pélerine qu'en deux jours elle pouvoit ſe rendre à Rome, tout-à-coup elle ſe jette à ſon col ; & les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire une échange de leurs habits. La Pélerine réſiſta quelque tems, ſe faiſant ſcrupule de troquer des vêtemens de bure & d'une toile groſſière, contre les riches habillemens de Maguelone : mais vaincue par ſes inſtances, elle l'aida, comme elle le déſiroit, à ſe couvrir de ſa capeline & de ſon camail ; & la conduiſant par un ſentier, elle la fit ſortir du vallon, & la mena juſqu'au chemin frayé qui conduiſoit à Rome.

Maguelone, animée par l'eſpérance qu'elle avoit de l'aſſiſtance divine, ſoutint la fatigue de deux longues journées ; & s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un Hôpital deſtiné aux Pélerins, elle attendit le jour avec impatience pour

aller baigner de ſes larmes les marches de l'autel du Tombeau des Apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au Ciel en lui demandant de lui rendre ſon époux, & de le lui rendre fidèle, fut longue & fervente! La foi, l'eſpérance remplirent ſon cœur; ſes larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères : elle ſe ſoumit aux décrets d'un maître & d'un père dont elle adoroit la bonté; & jura dans ſon cœur de s'occuper uniquement à le ſervir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvella ſes prières & ſes vœux ſur le tombeau des Apôtres : elle comptoit y faire une neuvaine; mais le troiſième jour ayant apperçu le Duc de Calabre, ſon oncle, dans l'Égliſe, & craignant d'en être reconnue, elle ſe retira promptement dans ſon Hôpital, d'où elle partit avant le jour, & gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-mortes, elle s'embarqua, & fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en ſortant de l'Hôpital de Rome, avoit eu ſoin de ternir la blan-

cheur de son teint & de ses mains avec une infusion de safran. Quelle est la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle est belle ? La première eau tranquille l'en feroit souvenir ; & Maguelone se douta qu'une belle Voyageuse peut courir quelque risque lorsque son état apparent n'en impose pas : malgré son déguisement ses beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide & modeste Princesse les tint baissés : enveloppée de sa houpelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traversée ; & dès qu'elle eut mis pied à terre, elle s'informa d'un asyle sûr pour s'y retirer. Une bonne & sainte Veuve, à qui elle s'adressa, ne put s'empêcher d'admirer son air noble & la beauté de ses traits : « Jeune Pélerine, » lui dit-elle, à votre air, je vois que » vous êtes Etrangère ; à votre teint, je » présume que vous êtes malade, & que » vous avez besoin de secours : suivez-» moi, mon enfant ; ne vous exposez » point, à votre âge, à la galanterie pé-» rulante de nos Provençaux : prévenir » le mal, servir son semblable, c'est

» accomplir la loi du Seigneur au ser-
» vice duquel j'ai consacré le reste de
» mes jours ». — « Ah ! ma chère Da-
» me, s'écria Maguelone, en lui prenant
» la main, qu'humblement elle vouloit
» lui baiser, vous êtes un Ange tutélaire
» pour moi ; prenez pitié d'une malheu-
» reuse Napolitaine que bien des mal-
» heurs éloignent du lieu de sa nais-
» sance ».

La Veuve ayant conduit Maguelone dans sa maison, partagea son lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la Veuve que la Princesse apprit que le puissant Comte de Provence & son épouse régnoient sur ces belles contrées ; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs Sujets ; qu'ils en étoient adorés ; & que dans ce moment toute la Provence partageoit la douleur & les alarmes de ses Souverains. « Ils n'ont qu'un fils ; » continua la Veuve ; & ce jeune Prince, » nommé Pierre, unit les dons les plus » parfaits de la Nature aux vertus les » plus pures & aux qualités les plus bril-
» lantes d'un digne Chevalier. Hélas ! ce

» Prince

» Prince eſt parti ſeul pour chercher les » grandes aventures ; il devoit revenir » dans un mois, & près d'un an s'eſt » écoulé ſans qu'ils en aient reçu de nou- » velles ». Maguelone, en écoutant la Veuve, verſoit un torrent de larmes, & levoit les mains au Ciel avec un ſaiſiſſement dont celle-ci lui ſut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de ſon cœur.

La jeune Pélerine alloit ſouvent ſe promener ſur le Port avec ſa nouvelle amie, eſpérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de ſon époux par les Matelots qui deſcendoient ſur cette côte : mais voyant que peu de vaiſſeaux abordoient dans ce Port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté ; elle apprit que le Port de cette Mer, où tous les vaiſſeaux d'Italie, de l'Afrique & du Levant ſe raſſembloient pour le commerce, étoit ſitué dans la petite Iſle du Port Sarraſin, à quelques lieues d'Aigues-Mortes. Elle forma ſur-le-champ le projet de s'y rendre ; de ſe ſervir d'une ſomme en or aſſez conſidérable qui lui reſtoit, pour s'établir dans l'Iſle Sarraſin ; d'y faire bâtir un petit Hô-

pital à portée du Port ; de consacrer sa vie à y servir les malheureux, & surtout de conserver sa virginité & son amour pour Pierre : sa confiance dans la Providence lui faisoit toujours espérer son retour. Elle fut aidée par la Veuve dans la prompte exécution de son projet : Dieu bénit bientôt ses soins ; & les guérisons presque miraculeuses qui s'opérèrent pendant les premiers six mois, lui donnèrent une si haute réputation de sainteté, que le Comte & la Comtesse de Provence vinrent visiter l'Hospitalière, & la prièrent d'élever ses vœux au Ciel, & lui demander le retour de leur fils.

On imaginera sans peine quelle fut la vive émotion de la sensible Maguelone, lorsqu'elle reçut des honneurs & des caresses de ceux dont son époux avoit reçu le jour. Elle reconnut sur leur front & dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans son cœur ; elle mêla ses larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre, & ranimoit un peu leur espoir : mais peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le Comte & la Comteſſe s'étant pris d'amitié pour l'Hoſpitalière, prolongeoient leur ſéjour dans un château qu'ils avoient dans l'Iſle Sarraſin, pour être à portée de la voir, & de s'informer de tous les Patrons des vaiſſeaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoiſſance du ſort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorſque des Pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un Thon monſtrueux qu'ils avoient pris, le grand Queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poiſſon un ſantal rouge qui contenoit trois riches anneaux que le Comte & la Comteſſe reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils! Ne doutant plus que ce fils ſi cher n'eût péri dans les flots, la Comteſſe s'évanouit, & ne reprit ſes ſens que pour jetter les cris les plus douloureux. Le Comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage; ſes larmes couloient malgré lui. Le grand Queux, qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'Hoſpitalière avoit ſur leur eſprit, l'envoya prier de venir au ſecours de ſes Maîtres. Elle accourut : mais avec

quel effroi, quel déſeſpoir, ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux! Loin de les raſſurer, elle unit ſes cris, elle mêla ſes larmes à celles de la Comteſſe pendant quelques momens: mais bientôt s'élevant au-deſſus de ſa douleur avec cette vive confiance que la foi ſeule inſpire: Seigneur, leur dit-elle, ne déſeſpérez point encore; celui qui tira ſon Peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïſe du ſein des eaux, peut vous rendre votre fils; ne vous laſſez point de le prier, ce Dieu des miracles & des miſéricordes!... Les yeux de Maguelone ſembloient briller d'une lumière céleſte en prononçant ces mots. Le Comte & la Comteſſe, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vu ſi belle & ſi impoſante. Leur ame ſentit renaître par degrés un calme mêlé d'eſpérance; & le temps de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un & l'autre enrichirent de leurs dons l'Hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une Egliſe qu'ils dédièrent au Prince des Apôtres; & après avoir ſerré l'Hoſpitalière dans leurs bras, & s'être recommandés à ſes prières, ils retournèrent à Marſeille.

Le temps des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit essuyer, étoit presque écoulé. Le Ciel lui préparoit la récompense des malheurs qu'elle avoit soutenus avec tant de résignation & de courage. Pierre en ce même-temps, comblé de dons par le Soudan qu'il avoit servi pendant trois ans avec tant de zèle, venoit d'en obtenir la permission de partir, pour aller passer quelque temps en Provence, sous la promesse de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la Cour du Soudan, il ne voulut confier à personne le secret de son voyage; & craignant que ses richesses ne fissent naître quelque obstacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu desquels il mit son or & ses pierreries : les deux extrémités en étoient remplies de sel. Les ayant chargés lui-même sur un fort sommier, il se revêtit des habillemens levantins les plus simples; & sortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout seul, conduisant son sommier en main, & gagna sur la fin du jour un petit port, où les Provençaux venoient souvent pour acheter des dattes. Son

attente ne fut point trompée. Il trouva dans ce port une tartane dont le Patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit se rendre après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'Isle du port Sarrasin. Pierre fit son marché pour son passage & pour le port de ses barils, & le Patron ne manqua pas de le plaisanter, lorsqu'il lui dit que ces barils contenoient du sel sur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paisible & le vent favorable. La navigation ne fut point troublée; & Pierre, plein d'espérance de revoir ses proches, & de faire des perquisitions heureuses pour avoir des nouvelles de sa chère Maguelone, s'entretenoit avec les Matelots de tout ce qui se passoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le Comte & la Comtesse de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, & qu'ils y auroient peut-être succombé sans les consolations qu'ils avoient reçues d'une jeune Vierge nommée Maguelone, qui desservoit un Hôpital, & qui vivoit en odeur de sainteté.

Ce nom si cher à Pierre retentit dans son cœur ; mais les Matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine osa-t-il s'imaginer que cette Vierge pouvoit être celle qui lui étoit si chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout à-coup, la marche de ce vaisseau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le Patron fit gagner l'Isle de Sagones à force de rames, & une partie de l'équipage descendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occasion pour se délasser du roulis du vaisseau. Il descendit à terre, parcourut l'Isle ; & trouvant sans cesse de nouveaux objets agréables à ses yeux, il s'avança jusques vers le milieu de l'Isle. Se trouvant dans un petit vallon émaillé de fleurs, le lis des prés, qui s'élevoit au-dessus d'elles, & qui les effaçoit par sa blancheur, lui rappela l'idée de sa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, & cette rêverie fut suivie d'un assoupissement qui le pressa de se coucher sur un gazon dont la molesse & la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce sommeil fut profond, &

dura si long-temps, qu'il n'entendit point les cris éloignés des Mariniers qui pressoient ceux qu'ils avoient vu descendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais & favorable s'étant élevé, le Patron qui craignit de retarder son voyage, eut l'air d'ignorer que le Passager Levantin étoit encore à terre; il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route.

Dès le second jour, la tartane aborda dans le port Sarrasin. Le Patron embarrassé des neuf barils appartenans au Passager, & se faisant un scrupule de se les approprier, crut sa conscience dégagée en en faisant un don à l'Hôpital Saint-Pierre que Maguelone desservoit; & ses affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, & poursuivit sa route vers Marseille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu besoin de sel pour le service de son Hôpital, fit défoncer un des tonneaux, & vit avec surprise les richesses qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout aussi riches que le premier.

Pendant ce temps le malheureux Pierre,

abandonné dans une petite Isle inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en se réveillant, & n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaisseau à l'horison. Voir disparoître ses richesses n'étoit rien; mais il avoit joui de l'espoir presque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ses chagrins passés, & sur-tout la perte de Maguelone, se retracèrent si vivement en son ame, qu'il tomba sans connoissance sur le rivage. Une fièvre violente le saisit; & dans cet état funeste il eût bientôt perdu la vie, si quelques Pêcheurs étant abordés par hasard sur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'eussent secouru & porté sur leur barque. Le Maître de la barque, embarrassé d'un homme qui paroissoit toucher à son dernier moment, se ressouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'Hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu sensible par ses propres malheurs, il crut de son devoir de procurer à Pierre les mêmes secours; & pénétré de respect & de reconnoissance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui pro-

curant l'occaſion de ſecourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarraſin ; & Pierre ayant repris connoiſſance, il le prévint qu'il alloit le dépoſer dans un Hôpital où Dieu paroiſſoit bénir les ſoins de la ſainte Directrice qui s'étoit vouée au ſervice des malades.

Le fils unique du Comte de Provence, ce puiſſant Prince, ce brave Chevalier regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du Palais du Roi ſon père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des Pêcheurs dans un pauvre Hôpital, au milieu des Etats mêmes auxquels il devoit un jour donner des loix. Non-ſeulement il ſe ſoumet à ce décret de la Providence ; mais en réparation de l'enlèvement qu'il a à ſe reprocher, il fait vœu que ſi Dieu lui conſerve la vie, il reſtera un mois entier dans cet aſyle ſans ſe laiſſer connoître de perſonne, & qu'il ſe privera volontairement du bonheur de revoir ſon père & ſa mère, & de recevoir leurs ſecours.

A peine Pierre eſt-il dans cet Hôpital, que ſa fièvre augmente : ſon teint devient

livide ; ſes traits ſont défigurés ; & la tendre & fidelle Maguelone, qui lui prodigue ſes ſoins, ne reconnoît pas l'objet de ſon amour. Pierre fut trois ſemaines entre la vie & la mort ; & lorſqu'une foible connoiſſance lui revint, les habits ſimples & groſſiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ſes yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ſes ſoins ordinaires, porta par haſard la main ſur ſon cœur, une vive ſympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut ſon maître, & palpita ſi vivement, qu'elle en fut émue. Mais ſurpriſe de ſe ſentir un ſi tendre intérêt pour cet Etranger, elle ſe retira promptement pour calmer un trouble dont ſa modeſtie & ſa vertu ſévère lui faiſoient un crime. Pierre en ce moment plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-temps, la vit s'éloigner avec regret ; & jettant ſur elle des regards plus attentifs, il fut ſurpris de la richeſſe, des graces de ſa taille & de ſa démarche. Hélas ! s'écria-t-il tout haut, c'eſt ainſi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne ſe rappelloit jamais le ſouvenir de Maguelone ſans verſer des larmes ; &

bientôt ses soupirs & ses sanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit : elle en fut émue ; & croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irrésistible l'entraîna près du lit du Prince. Le soleil venoit de se coucher ; la chambre étoit assez obscure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine distinguer les objets. Maguelone s'assit à côté de lui : —Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre Etranger ! — Ah ! ma chère Dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie ; & je demanderois au Ciel de la terminer avec mes malheurs, si je ne craignois de l'offenser. — Espérez plutôt en son secours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le sujet de vos peines, le Comte & la Comtesse m'honorent de leurs bontés, & je réussirai peut-être à les adoucir —.

L'un & l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, & Maguelone ne put résister au vif intérêt qui la pressoit de savoir l'histoire de ce malheureux Etranger.

—Ah ! Madame, que vous trouverez

peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous saurez à quel point je me suis rendu criminel ! Je frémis en osant vous avouer que, sur le bruit de la beauté d'une jeune personne du plus haut parage, j'abandonnai père & mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, sa beauté, ses vertus faisoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le dessein coupable de m'en faire aimer ; je ne réussis que trop à séduire son jeune cœur ; elle me donna sa foi ; je l'arrachai des bras de son père ; je l'enlevai d'une maison dont elle faisoit la gloire & le bonheur, & où le sort le plus brillant alloit la rendre heureuse. Ah! Madame, qu'allez-vous penser de moi, quand vous saurez que, par une fatalité presque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant son sommeil, & de la laisser seule dans le fond d'un bois — ?

Qui pourroit rendre ce que Maguelone sentit en ce moment ! Eperdue, respirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des soupirs. Pierre, occupé de son cruel récit, achève de s'en faire reconnoître, en lui

racontant la malheureuſe aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone trop ſaiſie pour lui répondre, & craignant qu'un état pareil ne ſoit mortel pour Pierre, ſe contente de lui ſerrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court ſe précipiter aux pieds des autels: & la face contre terre, elle rend grace à Dieu qui lui rend ſon époux.

Maguelone ayant paſſé toute la nuit en prières, commit le lendemain une perſonne de confiance pour prendre ſoin de Pierre. Elle envoya ſur le champ acheter des voiles & des habits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet de ſon appartement. Lorſque tout fut préparé, déguiſant plus que jamais ſon viſage & juſqu'à ſa voix, elle ſe rendit auprès du Prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. — Vous me paroiſſez, lui dit-elle, avoir aſſez de force pour vous lever, & pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, & duquel j'eſpère votre entière guériſon —. Pierre obéit à ſes ordres, & ſe mit en état de la ſuivre. Maguelone le conduiſant par la main, le mena dans ſa chambre, où tout reſpiroit la ſimplicité, & dont le ſeul ornement étoit un autel.

— Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du Ciel: & puisque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'instruire en présence des autels, de la disposition où vous êtes pour l'épouse infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. — Ah! Madame, s'écria Pierre, avec un transport au-dessus de ses forces renaissantes: ah Dieu! Madame, mes dispositions sont de mourir mille fois pour elle: & si je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence, où je dois régner un jour: car enfin je ne dois plus vous cacher que je suis le malheureux Pierre, fils unique du Comte, & que mon épouse est la fille du Roi de Naples. Oui, Madame, je le jure aux pieds de cet autel: consolez mes proches qui ne me reverront jamais, & laissez moi partir pour m'aller confiner, & finir mes jours dans les déserts de la Thébaïde..... — Pierre! lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière: invoque le Dieu tout-puissant, & ne désespère jamais de la grace —.

A ces mots, Maguelone laisse le Prince interdit; & levant les bras vers l'autel, court changer ses vêtemens. Elle efface

les couleurs qui la défigurent ; elle s'enveloppe de voiles brillans ; & telle qu'une créature céleſte qui deſcendroit ſur la terre, elle rentre, laiſſe tomber ſes voiles, & s'écrie : — Pierre ! Pierre ! cher & malheureux époux !.. reconnois ta Maguelone que le Ciel rend à tes vœux ! ....

Nous croyons devoir terminer ici notre Extrait. L'ame ſenſible du Lecteur lui fera, ſans peine, imaginer quels furent les tranſports de Pierre. Il reſtoit encore trois jours avant que le mois de ſon vœu fût accompli ; Pierre les paſſa bien doucement, & toujours avec la même retenue, aux genoux de ſa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il ſe rendit auprès d'un père & d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, & qui bientôt préſentèrent ſa main, jointe avec celle de Maguelone, à l'Evêque de Marſeille, qui bénit leur union. Les Ambaſſadeurs qu'ils envoyèrent à Naples, revinrent ſuivis du bon Roi Maguelon, qui vint embraſſer ſes enfans ; & la réponſe du Soudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches préſens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux Comte de Provence, qui bientôt après devint Roi de Naples.

(*Par M. le Comte de Treſſ**.*)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES AMOURS RIVAUX,

OU

L'HOMME DU MONDE

ÉCLAIRÉ PAR LES ARTS.

CET Ouvrage, composé dans des vues très utiles, par un Homme-de-Lettres & par un Artiste célèbre, avoit commencé à paroître il y a cinq ans. Des circonstances, qui ne subsistent plus, en arrêtèrent la publication. En le remettant au jour, on a jugé à propos d'en changer le titre, ou du moins de lui donner un premier titre qu'il n'avoit pas.

Feu M. Blondel, Artiſte vraiment Citoyen, animé d'un zèle toujours nouveau, conçut le projet de rendre ſes connoiſſances utiles aux gens du monde. Il emprunta la plume d'un Homme-de-Lettres qui adoroit les Arts; & le projet fut exécuté. Cet Artiſte avoit encore un objet à traiter, lorſque la mort le ſurprit (celui de la Sculpture). M. Cochin, qu'il ſuffit de nommer, voulut bien ſe charger de cet Article important.

Les Beaux Arts ſont donc l'objet eſſentiel de cet Ouvrage. Les préſens qu'ils ont faits à la Nation y ſont appréciés; les défauts, qui balancent leur gloire, y ſont jugés de même; la vérité y prononce toujours. Il ſemble que dans une Production de ce genre l'utile doit l'emporter ſur l'agréable: c'eſt ce qui n'eſt point. Des ſentimens paſſionnés, des ſcènes touchantes, des caractères nobles, du ſang, des larmes, y répandent un intérêt indépendant de l'inſtruction. Nous ne nous ſommes occupés que de la partie du ſentiment. C'eſt dans le Livre même qu'il faut chercher celle des Arts. On y trouvera des deſcriptions & des jugemens dont il n'y a pas un mot à retrancher. On croira voir pour la première fois des lieux qu'on a conſidérés tous

les jours ; on perdra souvent la prévention (favorable ou contraire) que l'on avoit nourrie longtems ; & l'on sera convaincu qu'il faut voir avec un Artiste les choses que l'Art a produites.

LE Comte de Saleran, quoique dévoué aux Arts par le goût & par l'étude, est cependant très-sensible aux impressions de la Beauté. Il est même un peu inconstant, par une suite de sa sensibilité ; mais aujourd'hui il paroît fixé par les charmes de Madame de Vaujeu, qu'il aime sans avoir avoué son amour, & à qui il plaît sans qu'elle se soit mieux expliquée. Tous deux songent à s'unir : mais leurs expressions ne peignent encore que ce goût qui conduit à l'hymen. M. de Saleran qui voit Vénus dans Madame de Vaujeu, & voudroit la loger dans un Temple, est allé faire embellir un Château, où il compte la recevoir. Le vuide de l'absence est d'abord rempli par des lettres galantes & instructives : mais bientôt la correspondance s'anime ; un mouvement de jalousie force l'amour à s'exprimer. Le reproche & la justification entraînent un

aveu mutuel. La situation alloit être fixée : un incident très-imprévu produit des mouvemens très contraires au repos de deux Amans heureux.

M. de Saleran étoit aimé secrètement d'une femme vive & tendre, à qui il avoit rendu des services qui avoient enflammé son cœur, & qui avoit espéré long-temps dans le silence, de se faire aimer, en prêtant à l'amour le langage de la reconnoissance. L'espoir ne subsistoit plus ; la passion de M. de Saleran pour Madame de Vaujeu étoit connue. Après de vaines tentatives, une tête naturellement chaude n'éprouve plus que la nécessité de se livrer à son dépit. Madame de Galéas ne prend plus conseil que de son génie. Dans cette occurrence, elle doit faire beaucoup de fautes ; une mauvaise rencontre la mène plus loin. Le Marquis de Lurçai, qui, depuis longtems, lui rend les soins les plus inutiles, & qui sait que Saleran, sans aucuns soins, en est tendrement aimé, conçoit le projet de punir à la fois, l'un de son avantage, l'autre de sa rigueur. Il anime le dépit de Madame de Galéas, fomente la jalousie dans son ame trop prompte ;

lui fait désirer la vengeance, & l'entraîne enfin à faire une horreur a Saleran, dont celui-ci est obligé de la punir. Ce châtiment indispensable éclaire enfin Madame de Galéas ; la raison revient, le désespoir la suit. Elle se répent, s'accuse, s'humilie ; elle écrit. On juge que sa lettre doit être intéressante. Nous ne craignons pas de la transcrire.

« Accablée sous vos coups, Monsieur, » je respire pour être vraie. Vous vous » êtes vengé d'une femme que vous con- » noissiez mal ; il faut que vous lisiez » dans son cœur. Tout est obscurité » dans le principe de ma conduite ; tout » devient ressource pour moi, si ma sin- » cérité vous touche.

» Je vous eus, Monsieur, les plus grandes obligations ; la reconnoissance m'engagea si loin, que je fus obligée d'imposer des loix à mon cœur. Cependant je ne pus me contraindre qu'à demi : votre ascendant l'emporta. Une indiscrétion involontaire devint bientôt une habitude agréable. L'espoir prévint la honte ; j'attendois un mot de vous ; vos yeux sembloient l'annoncer : mon attente étoit toujours trom-

» pée. Un tel état cause de la surprise.
» Je vous examinai ; Lurçai me rendoit
» des soins ; je crus voir qu'il vous étoit
» suspect : j'écartai ce nuage. Le jour
» devint plus pur, il n'éclaira que mon
» infortune. Lurçai, perdant ses espé-
» rances, prit le parti des ames com-
» munes ; il nourrit un ressentiment obs-
» cur, & le projet qu'il ma fait exécuter
» en est la suite funeste. Je vous avoue
» qu'après m'être expliquée par l'éloi-
» gnement d'un rival, je m'attendois à
» un aveu de votre part. Douce & fatale
» prétention ! Votre attachement pour
» Madame de Vaujeu commença à être
» soupçonné. Mon imagination franchit
» bientôt les bornes où celle du Public
» s'arrête. Je vis tout mon malheur. Fu-
» rieuse & sensible, je ne cherchai point
» à raisonner. L'amour devint un délire ;
» il imita la haine. Voilà, Monsieur, la
» source de mes torts avec vous, &c. ».

La réponse à cette lettre n'étoit pas embarrassante. Plus elle pouvoit aigrir la douleur qui l'avoit dictée, plus elle étoit naturelle.

« Votre lettre, Madame, me cause un
» fort grand embarras. Vous faites une

» démarche à laquelle je ne puis être sen-
» sible ; & vous me témoignez des sen-
» timens auxquels je ne puis répondre.
» Si vous m'aviez plus ménagé, l'em-
» barras cesseroit. Je m'expliquerois en
» galant homme sur les circonstances qui
» m'éloignent de vous, & vous ont rendu
» coupable envers moi. Vous vous excusez
» par le délire, je me justifie par la rai-
» son, &c. &c. ».

Madame de Galéas s'est déjà jugée. Elle est vive, elle est tendre, elle a des remords; elle souffrira tout, & sa passion augmentera de jour en jour. Elle déteste Lurçai, qui l'a jetée dans l'abyme ; elle exprime sa haine ; elle donne des regrets à celui qui l'a égarée. Il veut réparer ses torts ; il écrit à M. de Saleran, & s'accuse. M. de Saleran, par sa réponse, pique l'amour-propre, & intéresse le point d'honneur. Il faut se battre. C'est M. de Saleran qui est blessé. Que deviennent Madame de Vaujeu & Madame de Galéas ? C'est à trente lieues d'elles que les jours d'un Amant sont en danger. Ici les lettres augmentent d'intérêt; car Madame de Galéas écrit aussi. Pourroit-elle se taire? pourroit-elle contraindre au silence une

douleur si juste ? pourroit-elle ne pas se reprocher d'être le principe de ce qui vient d'arriver ? M. de Saleran, convaincu de son repentir, ne la hait plus, ne la mépriſe plus ; mais tout entier à Madame de Vaujeu, l'aimant davantage depuis que la mort a pu les ſéparer pour jamais, depuis qu'il a vu ſon ame (qu'intérieurement il accuſoit de manquer de vivacité) s'animer & ſe répandre dans des lettres paſſionnées, il ne ſonge guères qu'un être encore plus ſenſible meurt de chagrin loin de lui. L'idée de Madame de Vaujeu l'occupe, le remplit, le tranſporte. Il ne peut plus ſupporter les tourmens de l'abſence. Son ame s'égare dans des ſonges enchanteurs : ſans projet, ſans déſirs criminels, ſans ſe rendre compte de ce qu'il ſent, ſans prévoir ce qu'il peut oſer, il veut la voir ; il part, il vole ſur les aîles de l'Amour. Il arrive, il la voit, il ſoupe avec elle ; il brûle, il s'égare, il s'oublie. Quel chagrin il ſe prépare ! quelles réflexions le ſuivront, lorſqu'il ſera revenu dans ſa Terre, honteux de ſa faute, & rougiſſant de ſon cœur ! Il faut l'entendre lui-même ; c'eſt à un ami qu'il écrit.

« J'ai beſoin de confier tout ce que » j'ai

» j'ai éprouvé depuis quelques jours; &
» ce n'eſt qu'à vous que je puis m'adreſ-
» ſer. Vous reconnoîtrez l'amour à tout
» ce que vous allez lire. J'arrive de Paris.
» Guéri de ma bleſſure, j'avois ſenti
» augmenter ma paſſion; je ne raiſonnois
» plus; & j'avois écrit une lettre dont
» chaque ligne étoit un trait de flamme.
» La raiſon en avoit dicté la réponſe; la
» raiſon déſeſpère l'amour. Je forme le
» projet d'aller attendrir cette ame à qui
» mon délire explique en vain mon tour-
» ment. Je pars; en arrivant, je vole à
» ſes genoux. Vous concevez l'excès de
» mes tranſports! Les ſiens ſont modérés;
» je n'en ſuis point ſurpris: je connois les
» bienſéances, & je ſupplée à la franchiſe.
» Tout ce que je lui dis la diſpenſoit de
» me raſſurer. Combien ma ſécurité ne
» dut-elle pas la flatter! Une femme qui
» ſe reſpecte chérit autant l'intelligence
» d'un Amant que ſon amour. Son ame,
» plus tranquille & contente de moi, ſe
» livra avec moins de réſerve à ſa ſituation.
» Je voyois des charmes qui me paroiſ-
» ſoient nouveaux. Je les idolâtrois avant
» mon départ, mais la poſſeſſion du cœur
» d'une femme ajoute à ſa beauté. J'étois,

» d'ailleurs plus amoureux; je voyois, dans
» un objet charmant, mille qualités que
» l'amour avoit développées; je me con-
» noissois des droits que son silence m'a-
» voit disputés long-temps; enfin je la
» revoyois dans des circonstances toutes
» nouvelles & toutes plus favorables à
» mon ardeur. Je me sentois enflammé
» par chaque mot, entraîné par chaque
» coup-d'œil. Cependant ses principes
» étoient des liens qui me retenoient dans
» le cercle du devoir. J'étois arrivé le soir;
» je l'avois trouvée prête à sortir pour
» aller souper en Ville. Elle me sacrifia
» son souper, ou plutôt elle oublia qu'elle
» étoit invitée. A la parure la plus noble,
» succéda le déshabillé le plus galant. Mes
» sens ne purent y résister. Nous soupâmes.
» Placé vis-à-vis d'elle, & puisant la vo-
» lupté dans ses yeux, je craignois que
» mes regards n'alarmassent sa vertu. Cette
» vertu me faisoit trembler. Je sentois que
» la témérité me seroit nécessaire. Hon-
» teux de mon projet, tourmenté par mon
» amour, effrayé de l'indiscrétion de mes
» mouvemens, je baissois les yeux; j'évi-
» tois ceux de mon juge: je me cachois à
» ma victime. Madame de Vaujeu cepen-

» dant me regardoit, me fixoit quelque-
» fois, rougissoit, pâlissoit tour-à-tour. Je
» vis que j'étois soupçonné ; mais le dé-
» lire se nourrit d'illusion : je ne supposai
» qu'un combat entre l'amour & la vertu.
» Emporté par cette idée, je souhaitai que
» le souper finit ; & mon impatience se
» manifesta. Madame de Vaujeu se leva
» avec quelque promptitude ; & en me
» donnant le regard le plus tendre & le
» plus triste, me pria de l'attendre. J'osai
» encore expliquer favorablement ce re-
» gard. Je crus que, prévoyant ma vic-
» toire dans le tête-à-tête qui alloit sui-
» vre, elle étoit allé donner à sa vertu
» expirante ces larmes sincères dont la
» pudeur a fait un tribut. Jugez de mon
» état, de mes transports secrets, du feu
» qui couloit dans mes veines ! Les mou-
» vemens de mon cœur étoient si précipi-
» tés, que je ne respirois pas. Je voulois
» m'occuper des plaisirs qui alloient être
» mon partage. Je ne le pouvois point ; je
» ne liois plus mes idées . . . Les Domesti-
» ques s'étoient retirés ; je vis que j'étois
» seul, que l'amour venoit d'écarter les
» obstacles ; que Madame de Vaujeu seroit
» sans défense. Je me sens enlevé de mon

» siège, poussé hors de ma place, entraîné
» dans l'appartement où je dois triom-
» pher. J'obéis à l'amour; je marche, je
» me précipite dans la route que le désir
» me trace. Quelle est ma surprise en ap-
» prochant du terme! Une femme-de-
» chambre paroît, m'arrête, me dit que
» sa Maîtresse vient de sortir, & me remet
» un billet; billet terrible que je vais vous
» transcrire, & qui ne s'effacera jamais de
» ma mémoire.

» *L'honneur éclaire mon danger; il est*
» *moins grand que le vôtre. Je puis tromper*
» *vos desseins; peut-être ne pouvez-vous*
» *plus échapper à mon mépris! Si l'instant*
» *de votre réveil, demain, n'est pas celui*
» *de votre départ, je me croirai outragée*
» *par le vice; je veux encore penser que*
» *je ne le fus que par la foiblesse.*

» Cet arrêt me désenchanta. Je sentis le
» remords déchirant. La force me man-
» qua; je tombai dans un fauteuil. J'ou-
» bliai que je n'étois point seul. Bientôt
» mon agitation alla jusqu'au transport:
» j'eus des convulsions; je marchois, je
» me parlois; je retombois; je n'étois
» plus à moi-même. Enfin, je demandai
» une plume & du papier. Pendant que je
» traçois mon désespoir, je sentis ma bou-

» che se remplir de sang; ma plaie venoit
» de se rouvrir. Je voulus d'abord cacher
» mon état; la nature succomba; je tom-
» bai sur le parquet presque sans con-
» noissance. Un cri que j'entendis ranima
» mes sens; j'arrêtai l'objet que j'effrayois.
» *Si Madame de Vaujeu est ici*, lui dis-je,
» *gardez-vous de l'instruire : faites sur le*
» *champ appeler un Chirurgien & des Por-*
» *teurs ; je sens que je puis être transporté.*
» Cette femme connoissoit mes senti-
» mens, & beaucoup mieux ceux de sa
» maîtresse. Elle ne répond rien; elle me
» quitte : j'attends; je retombe, je me
» défends contre la mort : je crois enfin
» expirer; mes yeux se ferment; je ne
» sens plus rien.

» Ma mort n'étoit pas prononcée; je
» revois le jour. Où suis je transporté ?
» Quel spectacle m'environne ? quel ob-
» jet, sur-tout, frappe & attache mes
» regards ? vous le devinez sans peine !
» C'est Madame de Vaujeu. Je ne sens
» plus que sa présence. J'apprends que
» je suis dans sa chambre ! Sa bonté
» m'humilie; mon ame est tourmentée ;
» un regard le lui fait connoître, il est
» payé de ses larmes. Que vous dirai-

» je enfin? O mon ami, que l'amour
» peut instruire l'honnête homme! Je ne
» dis pas un mot à Madame de Vaujeu.
» Je me sens indigne d'exprimer mes re-
» mords. Je parle, en particulier, au
» Chirurgien; je le conjure de m'appren-
» dre si mon état est dangereux: il me
» rassure; j'exige qu'il ne me quitte point,
» qu'il me mette en état de partir promp-
» tement, qu'il s'engage à m'accompa-
» gner, & qu'il garde, sur ma confiden-
» ce, le secret le plus scrupuleux. Tout
» réussit au gré de mes désirs. Deux jours
» après je monte en chaise sans que Ma-
» dame de Vaujeu puisse le soupçonner.
» L'Esculape me suit; l'amour me sou-
» tient. Jamais, en s'éloignant d'un objet
» adoré, on ne songea moins à l'absence.
» En partant, je laissai le billet que vous
» allez lire.

» *Je vous ai offensée, & je m'en punis.*
» *Je pars sans répandre, à vos yeux, les*
» *larmes du repentir; jugez de l'opinion*
» *que j'ai de moi, par ce sacrifice* ».

. . . . . .

. . . . . .

Bientôt le tort de M. de Saleran est oublié; & Madame de Vaujeu, flattée

d'avoit répandu les plus pures maximes dans les nouvelles lettres qu'elle lui a écrites, jouit du plaisir de croire qu'elle a perfectionné l'ame de son Amant. Mais son bonheur est troublé par un évènement plus cruel que celui de n'avoir pas été assez respectée. Madame de Galéas, toute entière à sa passion, ne raisonne plus, & ne peut plus se soumettre aux sévères loix de la bienséance. Il faut de la force pour les respecter, aux dépens de la nature : elle est malade, elle est mourante : elle a des amis qui la pleurent, qui la soutiennent, qui veulent la ranimer, & qui conséquemment lui donnent des conseils complaisans. Sa passion est si connue, qu'elle n'a pas besoin de dire ses peines ni ses pensées. On sait ce qu'elle pense, ce qu'elle peut désirer, ce qui lui convient, le seul moyen de l'arracher au trépas. C'est en comblant son égarement qu'on peut sauver ses jours : l'amitié s'érige en oracle, & le conseil le plus hardi lui est donné du ton le plus dogmatique.

Madame de Galéas avoit une Terre voisine de celle de M. de Saleran. C'est-là que la persuasion, autant que l'amour, la conduit. Elle raisonne encore un peu;

elle sent la conséquence de sa démarche: mais elle est si foible, qu'elle ne peut résister aux mouvemens de son cœur. Elle espère d'ailleurs si peu de vivre, qu'elle peut se croire dispensée de rougir.

En arrivant dans ce lieu, envisagé comme un tombeau, elle est bien sûre que M. de Saleran, instruit de son séjour par la voix publique, ne viendra pas consoler la douleur qu'elle y porte. Il faut l'instruire, le réduire à la nécessité d'être cruel, ou d'accorder un peu de pitié à des maux qu'il a causés. Un premier billet est presque inutile. Son mauvais succès, quoique prévu, devient pour l'amitié, qui en est informée, le sujet d'une tentative singulière. On essaie d'intéresser l'ame généreuse de Madame de Vaujeu au sort de sa rivale: on réussit; & c'est par Madame de Vaujeu elle-même que M. de Saleran est, pour ainsi dire, conduit chez Madame de Galéas. Ici nous sommes obligés de faire parler l'objet que nous plaignons. Quelle plume pourroit rendre des détails, une scène, des entretiens qu'on peut à peine assez sentir lorsqu'ils sont bien exprimés! C'est donc Madame de Galéas qui va parler, écrivant à un ami.

« ..... J'avois écrit, réponse froide. » J'écris encore, même succès. Un troi- » sième billet réussit mieux. J'exige sa » visite : il se rend à mes vœux. Vous » jugez de mon trouble, de mon agi- » tation en le voyant ! M. de Saleran » étoit embarrassé, mais point froid. Je » lui dis d'un ton bien triste : *Votre* » *sensibilité*, Monsieur, *me sauve le cha-* » *grin auquel j'étois préparée. Vous ne* » *pouvez envisager sans pitié une victime* » *de votre prevention ; il m'est doux de* » *voir ma mort honorée du témoignage* » *secret que vous rendez à mon cœur*..... » Il avoit les yeux fixés sur moi ; je vis » qu'il étoit ému. *Vous ne mourrez point,* » *Madame*, répondit-il *je suis touché* » *de vos douleurs, pénétré de vos senti-* » *mens : que mon amitié répare tout &* » *m'acquite envers vous !..... Vous* » *n'avez rien à reparer*, repris-je ; *je fus* » *coupable, je suis punie : mon jugement* » *a précédé mes maux ; il est le plus* » *grand de tous ; je n'éprouve que ce que* » *j'ai voulu souffrir ; dans ce moment le* » *danger où je suis a des charmes pour* » *mon cœur : mais ne me fermez point le* » *vôtre ; ne me haïssez point*..... En

» prononçant ces derniers mots, je sentis
» que toute ma force étoit épuisée. Je
» me trouvai mal en effet. Le Comte
» fut le plus empressé à me secourir.
» Une de mes femmes crut devoir me
» l'apprendre : croiriez-vous que je sou-
» haitai de retomber dans le même état !
» On nous laissa lorsque je fus revenue
» à moi-même. Je ne sais si la douleur
» répandoit de l'intérêt dans ma physio-
» nomie : le Comte me regardoit avec
» une attention qu'on n'obtient point
» d'un cœur qui n'est que touché. J'osai
» interroger son ame par mes regards :
» ils étoient, sans doute, bien tendres !
» Je le vis s'affecter par dégrés. Nous
» ne parlions point. Il rêvoit : je sou-
» pirois. Un mouvement involontaire
» porta ma main contre la sienne : il la
» prit en me disant : *Je ne veux point*
» *que vous souffriez davantage; vos maux*
» *deviennent les miens ; ne pouvant les*
» *guérir par le retour de mon cœur, je*
» *les adoucirai par la vérité de mes soins :*
» *vous aurez un ami aussi tendre qu'un*
» *Amant.* Ces mots, quoique flatteurs,
» devenoient mon arrêt. La réflexion
» fut prompte : l'effet ne fut pas moins

» rapide. Un ruisseau de larmes coula
» de mes yeux : des sanglots en arrêtè-
» rent le cours : je ne me contraignois
» point, j'étois près d'étouffer. Je le vis
» attendri : il reprit ma main qu'il serra;
» il se plaça près de moi. *Remettez-*
» *vous, je vous en conjure : vous me pé-*
» *nétrez ; je veux raisonner avec vous ;*
» *il est tard ; cette scène seroit encore*
» *longue : promettez moi d'être plus ferme,*
» *plus tranquille ; & je m'engage solem-*
» *nellement à revenir dans quelques jours.*
» Vous jugez que bien sûre de ne pas
» tenir parole, je promis tout. Je pleu-
» rois encore : il appuya son mouchoir
» sur mes yeux. Le doux frémissement
» que j'éprouvai fut peut-être ce que
» j'ai senti de plus vif en ma vie. Il me
» quitta enfin : & je quitte moi-même
» la plume en vous laissant juger de mes
» sentimens secrets ».

Il n'est guère possible de se représen-ter un homme attendri par une femme idolâtre de lui, qui meurt d'amour, qui se punit d'une faute qu'il ne lui repro-che plus, qui a la jeunesse, la beauté, la franchise, l'œil rempli de passion, le front exalté par la douleur & par l'amour,

sans prévoir qu'insensiblement son ame amollie éprouvera cette dépendance, cette séduction qui conduisent à la foiblesse. Le Lecteur craint donc déjà pour M. de Saleran dont il connoît le devoir : mais le condamne-t-il au lieu de le plaindre ? A-t-il l'orgueil de croire, qu'à sa place, il feroit subir la terrible loi d'une résistance invincible à un objet dont les larmes couleront toujours, s'il ne s'attendrit jamais ? Ah ! gardons-nous, dans quelque situation que ce soit, & quelques sermens que nous ayons faits, d'écouter une femme charmante & sensible, qui poursuit le prix de sa passion extrême.

Madame de Galèas ne se promettoit pas un triomphe. Amoureuse & modeste, toujours coupable à ses yeux, toujours humiliée par ses réflexions, elle cédoit à un penchant invincible : & son amour n'étoit que son destin. Plus dangereuse, en cela, qu'on ne peut l'être avec des prétentions, sa modestie adorable, sa résignation touchante rendent le danger du Comte beaucoup plus grand.

Elle a un nouvel entretien avec lui ; elle écrit une nouvelle lettre. En la li-

fant, on nous pardonnera d'en avoir respecté chaque mot. Elle attendoit M. de Saleran depuis six jours ; il arrive enfin.

« Dès que nous fûmes seuls, le Comte » me dit : Beaucoup d'affaires m'ont » empêché de vous voir plutôt, je vous » prie de me croire & de m'excuser..... » J'avois espéré un bonheur moins dif- » féré, répondis-je en baissant les yeux ; » mais je vous vois, je n'ai plus à me » plaindre..... On travaille beaucoup » chez moi, reprit-il ; je bâtis, je plante, » je détruis, je perfectionne, j'ai des » ouvriers, des artistes ; mes momens » sont fort occupés..... Ces occupa- » tions ont des charmes pour vous, lui » dis-je ; vous vous en promettez une » récompense qui les change en plai- » sirs..... Je prétends peu à l'admira- » tion, poursuivit-il, en feignant de ne » me pas entendre ; le goût ou la rai- » son fut toujours mon unique motif..... » Lorsque l'amour s'y joint, l'émula- » tion augmente, continuai-je : il est » doux de penser que toutes les idées » feront regardées comme des soins ; » on trouveroit tous les efforts de l'i- » magination payés par un regard ; &

» l'on s'en promet davantage..... Le
» Comte me regarda avec attendriſſe-
» ment. Vous penſez à Madame de
» Vaujeu, me dit-il ; je ne viens pas
» pour vous parler d'elle, & j'oſerois
» preſque vous défendre de vous en oc-
» cuper. Laiſſez tout ce qui tient pour
» vous à la fatalité ; & jouiſſez de la
» vie nouvelle que vous offre mon ami-
» tié..... Votre amitié, lui dis-je en
» ſoupirant ? elle eut des charmes pour
» moi, l'amour les a détruits : vous
» n'aimiez pas alors, & je n'aimois pas
» encore ; il me faut le tombeau ou
» votre cœur..... Je viens pour m'en-
» tretenir avec vous, reprit-il ; j'ai pré-
» vu que j'aurois de la peine à me faire
» écouter : mais vous augmentez ma
» crainte, & vous riſquez de refroidir
» mon zèle. Ecoutez-moi, je vous en
» conjure. Mes engagemens ſont for-
» més : mon cœur eſt à Madame de
» Vaujeu. Lié par ſon amour autant
» que par le mien, quelle opinion au-
» riez vous de moi ſi je changeois ! Je
» veux que vous raiſonniez, que vous
» vous faſſiez des plaiſirs, que vous reſ-
» pectiez mes devoirs ? A ce prix je vous
» reverrai encore, je vous verrai ſou-

» vent ; mais je me retire, & vous n'a-
» vez plus de droit qu'à ma pitié si je
» n'obtiens rien de votre raison.....
» Il a été un tems, lui dis-je, où ces
» conseils auroient pu adoucir mes maux,
» & me rendre capable de réflexion ;
» mes fautes ont trop ajouté à mes sen-
» timens. Familiarisée avec la mort, &
» poursuivie par l'amour, je ne puis plus
» échapper à ma destinée. Je vois que
» je vous afflige, continuai-je ? S'il étoit
» des consolations pour moi, après ce
» que vous venez de me dire, le bon-
» heur de vous intéresser seroit le plus
» sensible. Plaignez-moi, & ne m'aban-
» donnez jamais. Non, me dit-il en cher-
» chant à me cacher son émotion ten-
» dre, ma menace n'étoit que de l'ami-
» tié ; je suis incapable de vous fuir ;
» vous aurez mes premiers soins ; ou-
» bliez vos fautes, ne m'en parlez de la
» vie..... Je me tus ; nous marchions ; je voulus le quitter : il me
» regarda ; mes yeux étoient remplis de
» larmes. Où allez-vous, me dit-il ten-
» drement ! je vais pleurer encore, ré-
» pondis-je, &c. &c. »

D'après ces deux lettres, peindre M. de Saleran dans l'embarras, dans l'agi-

tation, dans la douleur, ce sera répondre à l'idée que le Lecteur sensible se fait de sa situation : mais il est des ames sévères qui le condamneront sans retour. Nous sommes fâchés d'avoir à leur offrir les suites d'une séduction qui les choque d'avance, & plus encore les raisonnemens d'un objet séduit qui cherche à se justifier. Notre devoir est moins d'instruire les hommes en peignant les passions, que de les mettre à portée de ne pas les confondre toujours avec les vices. Il naîtroit un très-grand bien de la lecture si l'on pouvoit apprendre dans les livres à devenir indulgent.

M. de Saleran ne se dissimule pas que Madame de Galéas n'est plus pour lui un objet indifférent ; mais il ne prévoit pas où pourra le conduire cette disposition dangereuse. S'il pouvoit le prévoir, il fuiroit peut-être au bout du monde. Il ne veut être ni innocent jusqu'au scrupule, ni sensible jusqu'à l'infidélité. Il croit de très-bonne foi, que l'on peut, dans les circonstances où il se trouve, éprouver & nourrir deux sentimens sous des dénominations différentes. Lui même leur donne des noms différens, parce qu'il raisonne sur ses devoirs, & qu'il

conserve toute l'intégrité du cœur. Il se trompe, mais il est encore innocent; & peut être que d'erreur en erreur il le sera toujours, parce qu'il aura toujours la pureté des motifs. Suivons l'esprit & le cœur; nous pourrons juger son intention, & nous apprendrons à connoître la nature, qu'on ne peut trop étudier.

D'abord il se confie à un ami; il lui montre un cœur déjà trop touché, mais il croit pouvoir aisément se justifier.

« Vous savez, lui dit-il, que Mada-
» me de Galéas fut pour moi l'objet
» de la plus parfaite indifférence. Je
» voudrois l'avoir vue, un moment,
» d'un autre œil, lorsque je l'obligeois;
» un caprice m'eût peut-être acquitté
» envers elle, lorsqu'elle n'avoit pas en-
» core pour moi ce sentiment profond
» auquel les circonstances ont donné,
» depuis, tant d'empire. Le devoir des
» sermens ne me lioit pas encore avec
» Madame de Vaujeu; je pouvois, sans
» remords, me livrer à la fantaisie, ou
» me prêter à la complaisance. Madame
» de Galéas, résolue à mourir ou à
» triompher, est venue se placer à côté
» de moi. Je n'ai pu lui refuser des
» égards; j'ai vu couler ses larmes; ses

» discours ont excité ma pitié, les miens » n'ont eu que l'honnêteté pour princi- » pe : mais ils portoient de la conso- » lation dans son cœur ; ce cœur flétri » s'est ouvert à l'espérance ; elle a pro- » duit le desir de plaire, les soins les » plus touchans, les discours les plus » tendres. Je ne voyois aucun danger » pour moi. Il faut la crainte pour dé- » terminer la fuite. Ce parti m'eût couté. » Il est doux de consoler l'objet dont on » fait couler les pleurs, &c. &c. »

Son ami, qui voit mieux que lui, & qui craint sa sécurité, cherche à répandre la lumière dans l'obscurité de son cœur. De tels avis sont toujours accompagnés de quelques reproches. Le Comte, toujours de bonne foi, toujours innocent par les motifs, toujours rassuré par les réflexions, prend le ton positif qu'entraîne l'estime de soi-même quand on est soupçonné. Il va plus loin que dans le prémier billet, parce que l'inquiétude de son ami l'y contraint ; il faut qu'il dise tout ce qu'il pense, tout ce qui peut justifier son cœur, tout ce qui peut l'autoriser à suivre un penchant juste & généreux. Il s'explique en ces termes.

« Je ne suis point séduit par Madame

» de Galéas ; cette idée ne peut exister en
» vous, sans qu'il en résulte un senti-
» ment de mépris pour elle ; & elle est
» faite pour obtenir plus de justice. A
» mon égard, les apparences sont tout
» aussi fausses ; je n'ai pas plus de foi-
» blesse qu'elle n'a d'artifice. Je vois en
» elle une infortunée trop tendre à qui
» j'ai coûté bien des larmes. Le plaisir
» de les essuyer, lorsque j'ai vu dispa-
» roître mes préventions, est devenu un
» besoin pour mon ame honnête. Il n'y
» a là rien que de naturel ; & l'on ne
» peut appeller séduction le charme par-
» ticulier que l'on trouve à remplir un
» devoir. Cependant, me sentant inca-
» pable de vous tromper, je dois vous
» faire un aveu. J'adore toujours Ma-
» dame de Vaujeu : mais en voyant une
» femme toute dévouée à moi, toute
» remplie de mon idée, toute prête à
» prévenir mes vœux, à m'immoler les
» siens ; en la voyant, dis-je, en l'é-
» prouvant tous les jours, en la jugeant
» sur le rapport des faits les plus cer-
» tains, & des sentimens les plus pas-
» sionnés, je n'ai pu m'empêcher de
» réfléchir sur celle qui mesura toujours
» sa passion au dégré de confiance que

» je lui donnois, qui ne m'aima jamais
» qu'avec tranquillité, qui ne me par-
» donna pas un moment de délire; &
» qui enfin prouve par sa conduite,
» qu'elle seroit capable de préférer mon
» infidélité à l'oubli de ses principes.
» Telle est ma situation bien approfon-
» die. Le cœur est innocent, l'amour
» est extrême; les sermens subsistent,
» la résolution les confirme : mais Ma-
» dame de Galéas est digne d'un sen-
» timent particulier que j'aime à lui
» accorder. Sa présence me plaît, ses
» soins me touchent, son amour m'in-
» téresse, son sort me lie : voilà le plus
» terrible mot. Je puis souhaiter qu'elle
» se donne à un autre; mais tant que je
» pourrai faire son malheur, je ne dis-
» poserai point de moi. Je consens que
» l'amitié imagine des moyens pour la
» rendre légère, & pour me rendre li-
» bre; si elle les trouve, une heure
» après je serai aux pieds de Madame
» de Vaujeu : ces moyens ne viendront
» pas de moi; je ne suis point per-
» fide ».

La réponse de M. de Saleran embarrasse son ami, qui est également celui de Madame de Vaujeu. Il voit que l'amour

ici a plus d'un tort. Si le Comte a pu devenir un peu trop foible, la Comteſſe a pu, de ſon côté, être un peu trop ſérieuſe. Sans manquer à l'honnêteté, on peut prêter de la vivacité à l'amour. Suivant le caractère d'un Amant, il faut craindre que la vertu ne conſerve trop de dignité. M. de Saleran ſe plaint de cet excès, & il ne cherche pas à ſe ſervir d'un faux prétexte. Son ami veut remédier au mal en détruiſant la cauſe; il attaque la Comteſſe, non dans ſes principes, mais dans ſa conduite, dans ſon extérieur. Ses inquiétudes appuient les raiſonnemens de ſon ami. Elle convient preſque de l'excès honorable dont elle eſt accuſée; mais elle s'excuſe par ſes motifs. » Je voyois avec horreur, » dit-elle, cette foule de maux qui ſuc» cèdent aux plaiſirs, lorſqu'un Amant, » devenu époux, n'a plus que des ſoins » d'habitude. Je frémiſſois en penſant » que le jour qui couronne tant de dé» ſirs, les éteint ſouvent pour jamais; » & qu'il ne reſte que le déſeſpoir de » voir un homme, toujours adoré, ſe » haïr lui même dans les ennuis de l'in» différence, après avoir connu le char-

» me des transports. Je me traçois ce » tableau terrible ».

Enfin, l'ami insiste, & l'amour encore plus. Mais l'un & l'autre ne donnoient que des conseils modérés ; il s'agissoit seulement de déployer les graces, d'animer les désirs, & de presser le nœud qui peut les satisfaire. Madame de Vaujeu, agitée, alarmée, va plus loin ; la tête s'échauffe : M. de Saleran apprend, par un billet assez clair, quoiqu'écrit avec beaucoup de finesse, que ces glaces dont il s'est plaint peuvent se fondre au feu du sentiment. Quel sacrifice pour la vertu, pour l'amour même ! quelle contrainte, quelle humiliation ! Le retour, du moins, peut consoler ; l'empressement, la reconnoissance ont des charmes qui séduisent. Le sort prononce un arrêt contraire. Sa démarche est perdue ; elle est condamnée à rougir d'avoir assez aimé . . . Tirons le rideau sur une situation dont toute ame honnête frémira.

M. de Saleran, par sa réponse, est bien loin de vouloir l'offenser. Il ignore l'état de son cœur ; il ne sait pas que la jalousie est le principe de son billet ; il lui connoît bien quelqu'inquiétude, mais

il ne l'attribue qu'à l'amour seul : il croit qu'un peu de négligence de sa part aura causé cette fermentation ; & il s'imagine pouvoir, sans cruauté, ne pas profiter (sous un prétexte délicat) du bonheur qu'on lui laisse entrevoir.

On sent qu'un homme, partagé entre deux femmes ne se refuse aux dispositions de l'une, que pour céder bientôt à l'empire de l'autre. Sans infidélité, sans intention, le Comte arrive au bord de l'abyme. Il y tombe enfin. Il faut l'entendre lui-même ; il faut lire la lettre où il trace son crime : chaque mot en est la réparation : chaque mot nous apprend qu'on n'échappe point à sa destinée.

« Celui à qui mes confidences ont dévoilé le fond de mon cœur, doit connoître mes égaremens. Je sens que je » me suis rendu coupable par la foi- » blesse dont je vais vous instruire. Mais » je croirois m'être rendu digne de votre » mépris, si la honte retenoit aujourd'hui » ma plume. Oh ! mon cher Baron, que » l'homme est foible ! qu'il peut y avoir » de fautes involontaires ! que les juges » de l'humanité doivent être indulgens !.. » J'avois été chez Madame de Galéas : » j'avois surpris, en l'abordant, des re-

„ gards passionnés, qui m'avoient in-
„ quiété : & quoiqu'elle eût fait cesser
„ sur le champ mon embarras, en m'of-
„ frant des yeux plus tranquilles, & en
„ m'adressant des discours pleins de rai-
„ son, je l'avois quitté cependant avec
„ une sorte d'empressement, en me pro-
„ mettant de m'expliquer sérieusement,
„ à la première occasion, sur ces regards
„ dont le souvenir troubloit encore ma
„ tranquillité. Fidèle à mon principe, &
„ trop instruit de ma foiblesse, je ne vou-
„ lois pas qu'une femme, à qui j'accor-
„ dois trop, peut-être, dans la situation
„ où je me trouvois avec une autre, se
„ permît des idées faites pour animer ses
„ yeux en ma présence : & cette rigueur
„ étoit d'autant plus nécessaire, que,
„ malgré moi, je m'étois senti très-ému,
„ en la voyant si agitée. J'avois fait sur
„ tout cela, depuis plusieurs jours, les
„ réflexions les plus sérieuses ; & j'allois
„ écrire à Madame de Galéas, pour m'é-
„ pargner un entretien où je n'aurois pu
„ m'empêcher de l'humilier un peu, en
„ l'affligeant beaucoup, lorsque je la vis
„ arriver chez moi. J'allois me plaindre
„ de cette démarche; une sombre tristesse,

„ imprimée

» imprimée sur son front, fit expirer le
» reproche sur mes lèvres. Je ne vis point
» de danger à souffrir une femme qui ne
» m'apportoit que des douleurs. Je lui
» demandai, même, avec une sorte de
» vivacité, la cause des chagrins que son
» air annonçoit. — Pouvez vous m'inter-
» roger, me dit-elle? L'auteur de mes
» maux m'en demande la source! Ah!
» vous devez être bien content de votre
» absence, puisqu'en me voyant, vous ne
» devinez pas mieux —. Je ne l'avois ja-
» mais vu si pénétrée. La pitié éloigna de
» moi toute idée de plaisir, toute crainte
» de danger. Elle m'intéressoit: elle ve-
» noit se plaindre. Les démarches ont un
» charme particulier; je m'attendris. Ses
» larmes coulèrent.... J'ai voulu vous évi-
» ter, & non vous fuir, lui dis je; vos
» yeux, trop animés, m'ont fait redouter
» leur empire. Je vous accorde plus que
» vous ne me demandez: n'abusez pas
» de mon aveu. Je ne puis disposer de
» mon cœur, de mes vœux, de tout ce
» dont vous n'êtes que trop digne: j'of-
» fense Madame de Vaujeu: soyez juste
» envers elle: elle fut généreuse envers
» vous: n'oubliez pas que vous lui devez

» le plaisir d'être plus maîtresse de son » sort que moi-même . . . . . : J'atteste » l'honneur que je ne voulois que la con- » soler. Mes intentions étoient pures; ce- » pendant je dois avouer que mes dis- » cours étoient trop tendres. Quelle fem- » me n'en eût pas abusé ! Je vis trop tard » l'excès de ma simplicité, ou plutôt je » ne vis plus que des charmes auxquels » je venois de donner cet éclat qui éblouit, » qui trouble, qui entraîne. L'image de » Madame de Vaujeu disparut; Madame » de Galéas profita de tout mon délire; » & je vis dans ce moment la femme la » plus heureuse & la plus sincère qui s'of- » frira peut-être jamais à mes regards.

» L'éloge que je fais de celle qui m'a » séduit n'empêche pas le remords qui me » tourmente, &c. &c. ».

M. de Saleran, conservant toujours son caractère honnête, croyant & voulant toujours aimer Madame de Vaujeu comme il l'aimoit, est prêt à se punir de sa foiblesse par sa sincérité. Il ne prévien- dra pas la loi terrible de la nécessité par un aveu sans besoin; mais s'il est soup- çonné, s'il est interrogé, il respectera assez celle qu'il a trahie, pour la venger en

s'avouant coupable. Ce moment arrive. Madame de Vaujeu lui écrit dans ces termes :

« J'écris au plus galant homme que » je connoisse, à celui qui m'attacha à mon » indifférence, qui a le mieux connu la » trempe de mon ame, qui doit prendre le » plus d'intérêt à mon sort, qui m'a le plus » autorisée à compter sur sa bonne foi : je » lui écris dans l'excès de mon agitation, » avec autant de tristesse que de confiance; » il sera vrai, il ne voudra pas m'immoler » au système d'une fausse pitié ; & beaucoup moins à l'ambition d'une affreuse » victoire.... Mon cœur me dit que vous » ne m'aimez plus, &c. ».

Il répond : « je pourrois me défendre » sans vous tromper ; car tous mes sentimens subsistent. Ce que je sens pour » une infortunée n'est pas de l'amour ; » mais elle m'occupe, elle m'intéresse ; » mon amour-propre est flatté de l'excès » de son attachement ; je sens moins votre absence depuis que je lui ai rendu » la vie : la bizarrerie de mon sort, & la » sensibilité de mon cœur, me placent » entre l'innocence & l'infidélité. Je ne » me fais point un mérite de mes tour-

» mens : ils augmentoient chaque jour ; » ils sont aujourd'hui à leur comble. Vous » mériter, vous perdre, & mourir de dou- » leur, tel est mon destin ».

Ce n'est, jusques-là, de la part de Madame de Vaujeu, qu'une simple inquiétude sur l'état du cœur du Comte. Elle est enfin tout-à-fait instruite ; il faut écrire encore, il faut prendre un parti. On connoît des femmes incapables de distinguer le caractère de l'Amant qui les trahit, & qui, confondant la séduction avec la perfidie, éteindroient volontiers dans le sang le flambeau qui pourroit les éclairer. Madame de Vaujeu, plus calme, plus juste, plus sensible peut-être, devient sublime par sa résolution & par sa lettre.

« Je vous ai trop estimé, Monsieur, » pour vous accuser aujourd'hui. Il faut » être féroce pour ne pas croire à la fa- » talité ; il faut être barbare pour y croire » en vain. Mais, sans vous accuser, je » puis vous peindre mon état, & dois » vous instruire de ma résolution. Vous » avez rompu les nœuds qui m'unissoient » à vous. Mon ame, faite pour les senti- » mens les plus doux & les plus paisibles,

» éprouve, depuis ce moment, une agi-
» tation que vous devez concevoir, &
» qui doit vous faire pitié. Accordez-moi
» votre silence ou votre oubli. Je puis
» exiger l'un, d'un homme qui connoît
» les loix de l'honneur; l'autre convien-
» droit mieux à la trempe de mon ame.
» Quand on veut oublier soi même, il
» est plus sûr d'avoir à se dire, dans une
» réflexion profonde : *il ne pense plus à*
» *moi ; tout est effacé de son cœur* !....
» Depuis deux jours, je me suis livrée à
» des considérations qui ont décidé du
» parti que j'avois à prendre. Rendue à
» moi-même, j'ai le droit de disposer de
» moi ; & je vais m'éloigner de vous,
» pour conserver la dignité que vous n'avez
» pu me ravir, &c. &c. ».

Que devient l'honnête Saleran, en apprenant son départ! « Ah! mon ami,
» mon ami, écrit-il, elle est partie! Elle
» emporte dans la solitude des trésors
» que je ravis au monde ; & je ne m'y
» vois plus que des ennemis. Courez après
» elle ; sauvez moi de mon désespoir ;
» dites-lui que je fuirai moi-même : son
» rôle est de plaire, son devoir est de
» rester, &c. &c. ».

Ces deux Amans sont, sans doute, très-à-plaindre; Madame de Galéas l'est peut être encore davantage. Il est assez naturel de vouloir la punir, par le reproche, des douleurs qu'elle cause; & nous-mêmes nous allions lui demander compte du bonheur qu'elle a détruit. Mais ses regrets, ses chagrins, ses expressions .... Ah! laissons-la parler encore une fois.

« J'ai souffert votre silence, votre » absence, tous les traits dont l'amour » a voulu m'accabler depuis dix jours; » mais vous êtes malheureux! Vous » cherchez à augmenter vos maux par » la tristesse d'une méditation conti- » nuelle! Dois-je y consentir? Ai-je » acquis quelque droit à vos sentimens, » pour vous permettre de me les ren- » dre funestes? Vous ai-je aimé pour » me laisser haïr? Non, Saleran; je » suis capable de tous les sacrifices; » mais votre cœur, votre amitié, votre » présence, sont des biens dont je veux » jouir toujours. Je les ai mérités. C'est » le droit que je peux y avoir qui m'y » attache; c'est le prix dont je les paie » en secret qui me les rend nécessaires. » Disposez de moi; ordonnez-moi d'ou-

» blier le nœud qui nous a unis ; dé-
» fendez-moi de vous rappeller l'excès
» de mon amour ! J'obéis, je souscris ;
» je me tais ; je m'immole. Mais une
» ame désintéressée, un cœur généreux
» méritent ce mot, ce regard, ces at-
» tentions qui les récompensent. La
» fuite annonce la crainte ; la crainte
» équivaut au reproche. Me préparez-
» vous ce traitement affreux ? Je vous
» pardonne encore d'être à Madame
» de Vaujeu ; je consens qu'elle vous
» occupe toujours : venez la regretter
» avec moi ; estimez-moi assez pour dé-
» poser dans mon sein & vos douleurs
» & vos pensées. Eh ! qui pourroit exi-
» ger de vous que déjà elle fût oubliée,
» qu'elle pût même l'être jamais ! Mais
» songez que je vous adore, que vous
» avez prolongé ma vie par vos soins ;
» que je vous ai sacrifié une mort pré-
» vue & désirée ; que la femme qui
» m'efface de votre esprit a pu se ré-
» soudre à vivre sans vous ; & que sans
» vous, la vie la plus brillante seroit un
» supplice pour moi : je n'ai rien à vous
» dire de plus ».

Ce caractère, déjà si avantageusement

établi, va se faire encore mieux connoître. Madame de Vaujeu, toujours ferme dans sa résolution, est vouée à la solitude. M. de Saleran a tout fait pour la ramener; sa dernière réponse est aussi positive que la première. Madame de Galéas a souffert toutes ces tentatives; elle a respecté le devoir, l'amour, le scrupule même. Enfin, Madame de Vaujeu a renoncé à tous ses droits; & la main du Comte appartient à Madame de Galéas: c'est par elle qu'il est consolé de ce qu'il souffre encore; sa raison, sa délicatesse, son ami l'engagent à former un nœud dont elle est si digne. Il cède à ces autorités; il s'offre malgré lui. Quelle femme n'eût pas accepté? Madame de Galéas lit sa lettre avec transport, la couvre de ses larmes, & y répond en ces termes:

« J'avois osé me croire plus désintéressée que je ne l'étois: je viens d'éprouver qu'intérieurement je me flattois de l'offre que vous daignez me faire. Le plaisir de la lire me rend supérieure au bonheur de l'accepter. Je respecte Madame de Vaujeu, dont j'ai fait le malheur. Vous m'apprenez qu'elle ap-

» prouve votre propoſition ; qu'elle ap-
» prenne auſſi mon ſacrifice. Je ne cher-
» che qu'à m'acquitter ; les charmes du
» devoir ſuffiſent à ma ſenſibilité ; la va-
» nité des procédés aviliroit mon cœur.
» Nous ſerons amis ; les nœuds les plus
» tendres ſeront reſſerrés par l'eſtime de
» nos motifs. Le plaiſir n'eſt pas néceſ-
» ſaire à ceux dont l'ame eſt bien rem-
» plie ».

M. de Saleran eſt diſpenſé d'inſiſter. Ses vœux ſecrets ſont remplis ; ſa ſituation eſt fixée ; il peut jouir du plaiſir d'être libre. Dans cet état, il s'épanche encore une fois dans le ſein de ſon ami : & ſon billet eſt un dernier trait de caractère.

« Je ne vous diſſimulerai pas qu'en
» arrivant chez moi, mon premier ſoin
» fut d'écrire à Madame de Vaujeu. Sa
» réponſe m'apprit qu'il y avoit encore
» des plaiſirs pour elle. Et il n'eſt pas
» néceſſaire de vous dire combien cette
» idée a de charmes pour moi. Mon eſpoir
» eſt de réunir un jour ces deux femmes
» ſi dignes l'une de l'autre. Je vivrai leur
» ami avec la certitude d'augmenter tous
» les jours leur bonheur par mes ſoins,
» & de ne connoître jamais d'emploi plus

» honorable, ni plus doux à remplir. Le » charme des Beaux-Arts deviendra un » nouveau lien. Elles aimeront à m'avoir » des obligations ; & ce goût vertueux les » unira encore. Je jouirai de la sensibilité » de deux femmes, dont l'ame, le mérite » & le bonheur seront mon ouvrage & » ma récompense. Je serai fidèle sans » contrainte, partagé sans inconstance, & » sensible sans égarement ».

Cet Ouvrage, de plus de six cens pages, in-8o. composé en partie, & totalement écrit par un des Coopérateurs de la Bibliothèque des Romans, se trouve au Bureau dudit Ouvrage, & se vend broché 4 liv. 4 sols.

Fin du Volume du mois d'Août.

TABLE

DU VOLUME D'AOUST.

Les Nouvelles d'Antoine-François Grazzini, dit le Lasca, *Page* 3

Premiere Soirée, 6

Deuxiéme Soirée, 17

Histoire du Noble & Vaillant Chevalier Pierre de Provence, & de la belle Maguelone, fille du Roi de Naples, 91

Discours Préliminaire, comme qui diroit une Préface, 92

Les Amours Rivaux, ou l'Homme du Monde éclairé par les Arts, 161

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois d'Août de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 13 Juillet 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages, ainſi que les mœurs, les uſages du temps, les circonſtances particulieres & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1779.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue St. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

SEPTEMBRE, 1779.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

SUITE DES NOUVELLES
D'ANTOINE-FRANÇOIS
GRAZZINI, DIT LE LASCA.

TROISIEME SOIRÉE.
CINQUIEME NOUVELLE.

MANFREDE étoit beau, aimable, jeune, né Gentilhomme, mais il étoit

malheureux. Le Ciel, en lui accordant tous les dons à la fois, l'avoit soumis à une belle-mere qui empoisonnoit tous ses présens. Les persécutions allerent si loin, qu'il fut forcé de fuir la maison paternelle. Il quitta la ville d'Ancône, sa Patrie, pour se refugier auprès d'un riche payſan de la Toscane, qui lui donna la conduite de ſes troupeaux. Ainſi vivoit Manfrede, qui auroit pu prétendre aux plus hautes dignités. Il aima mieux vivre ſous l'autorité d'un maître, que ſous la tyrannie d'une marâtre. Dans ſon nouvel état, il pouvoit au moins acheter la tranquillité par ſon travail, & l'eſtime & l'amitié de ſes maîtres étoient le prix de ſes vertus.

Trois ans après, menant paître ſes troupeaux, il fut rencontré par une riche Dame des environs de Piſe, qui ſe promenoit autour de ſon Château. Manfrede, quand la Dame fut près de lui, étoit occupé à tracer ſur le ſable, avec ſa houlette, des lignes ſymmétriques. Son air attentif excita la curioſité de la Dame, qui l'aborda pour l'interroger. Elle fut très-contente de ſes réponſes; & avant de le quitter, elle lui donna quelques pieces d'argent,

Manfrede revint plusieurs fois au même lieu avec son troupeau. La Dame, qui ne l'avoit pas oublié, & qui avoit cru voir en lui quelque chose au-dessus de sa profession, l'ayant apperçu de sa fenêtre, descendit avec une de ses femmes, & alla se promener exprès du côté de Manfrede. La conversation, poussée plus loin, devint plus intéressante. Manfrede, par la politesse de ses manieres, par l'honnêteté de ses sentimens, par le choix de ses expressions, l'étonnoit & la charmoit de plus en plus. Enfin, un Berger qui savoit montrer de la politesse sans bassesse, & de l'aisance sans liberté, lui parut un être bien extraordinaire: elle l'interrogea sur sa naissance. Manfrede, toujours sage dans ses réponses, lui dit que pour être content de ce qu'il étoit alors, il oublioit ce qu'il avoit été, & ce qu'il auroit pu devenir.

Manfrede prononça ces mots avec tant de grace & d'intérêt, que la Dame ne put s'empêcher de lui dire qu'elle lui vouloit du bien, & de l'inviter à la venir voir. Elle n'osa plus lui donner de l'argent; & en le quittant, elle lui dit qu'elle l'attendoit chez elle un des jours

ſuivans. Manfrede pouvoit paſſer pour un des beaux hommes d'Italie. L'état qu'il avoit embraſſé, lui avoit bruni la peau : mais en perdant un peu de ſon teint, il avoit acquis un air plus mâle. La baſſeſſe de ſon état n'avoit point altéré la délicateſſe de ſon ame, & l'entretien des Payſans n'avoit rien fait perdre aux agrémens de ſon eſprit.

En arrivant chez cette Dame, qui ſe nommoit Falene, il lui dit qu'il ſaiſiroit avec avidité toutes les occaſions de mériter ſa bienveillance ; mais qu'il la prioit inſtamment de ne pas l'expoſer à de nouvelles infortunes. — Je ſuis content de mon état, continua-t-il, parce que j'ai ſu impoſer ſilence à mon ambition ; & je n'ai pas à en rougir, parce que j'y vis inconnu. — Falene alors lui ayant propoſé ſa maiſon, en le laiſſant maître des conditions, il lui répondit qu'il ne ſe ſentoit pas le courage de quitter ſi bruſquement & ſans motif l'honnête maître qu'il avoit choiſi. Mais comme elle avoit réſolu de ſe l'attacher, à quelque prix que ce fût, elle ſe chargea d'en parler, s'il le falloit, elle-même au Payſan. — Non, lui dit-elle avec cha-

leur, vous ne resterez pas plus longtemps dans un état qui convient si peu à vos sentimens. Manfrede, ayant fait encore d'autres objections qui lui étoient suggérées par son honnêteté, Falene les réfuta si vivement, qu'il se crut forcé d'obéir.

De retour chez le Payſan, il lui déclara, les larmes aux yeux, qu'il se voyoit contraint de le quitter. Ce bon Payſan courut chez Falene, pour lui représenter que le départ d'un si bon serviteur portoit coup à sa fortune. Falene lui dit qu'elle avoit absolument besoin de ce jeune homme; & le Payſan vit bien que s'il perdoit beaucoup en lui cédant Manfrede, il risquoit beaucoup aussi en le lui refusant. Il s'en alla fort affligé, & Manfrede vint chez Falene.

A peine eut-il vécu huit jours dans sa maison, qu'il s'apperçut que ce n'étoit, ni à la pitié, ni à l'humanité, qu'il devoit les soins & les bienfaits de cette Dame, mais à un sentiment plus tendre & plus intéressé. En effet, l'amour avoit précédé ou suivi de près les offres bienfaisantes de Falene; & les nouvelles vertus qu'elle

découvroit tous les jours dans Manfrede, donnerent de nouvelles forces à sa passion. Bientôt elle ne fut plus maîtresse de ses mouvemens, & elle finit par déclarer son amour, en le priant de permettre qu'au défaut d'un mari absent, & sans doute volage, elle pût trouver en lui un consolateur adoré.

Cette proposition étoit séduisante ; & peu d'hommes, à la place de Manfrede, auroient balancé à l'accepter. Mais en consultant sa délicatesse, il trouva plusieurs raisons pour s'en défendre. Son cœur, indifférent pour Falene, ne pouvoit payer son amour. Il lui sembloit que se rendre à sa tendresse sans la partager, c'étoit acheter ses bienfaits. Cependant, comme il falloit répondre, il demanda deux jours pour réfléchir. Il demandoit à délibérer, & son parti étoit pris déja. Falene étoit d'une humeur altiere & vindicative, & il le savoit. Il s'esquiva le second jour, & se retira aux environs de Ravenne : là, s'étant bâti lui-même une cabane au bas d'une colline, il s'occupa à prendre des oiseaux. C'est ainsi que, vivant de son nouveau métier d'Oi-

seleur, il oublia des espérances qu'il auroit pu réaliser ; & il regarda son séjour auprès de Falene, comme un songe agréable que le réveil avoit dissipé.

Un jour d'été, le fils d'un des premiers de Ravenne, nommé Guibaldi, se promenant vers sa cabane, y entra pour se reposer. Sa conversation l'étonna. Manfrede parloit bien & sans effort ; car, décidé à passer sa vie dans l'obscurité, il songeoit plutôt à cacher son éducation, qu'à l'étaler ; & cette simplicité, qu'il mettoit dans ses discours, n'attestoit que mieux un homme accoutumé à vivre dans le monde. Guibaldi, en le quittant, lui promit de le revoir bientôt, & de lui prouver, par des effets, les sentimens que son entretien venoit de lui inspirer.

Plein de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, le jeune Guibaldi parla de Manfrede à son pere avec enthousiasme : il l'intéressa au sort de celui qu'il nommoit presque déja son ami. Le pere demanda à le voir, avec promesse de l'employer, s'il le trouvoit digne. Guibaldi enchanté, retourne vers Manfrede, & lui annonce les dispositions de son pere. Manfrede,

accoutumé déja aux caprices de la fortune, s'étoit presque promis de ne plus la tenter. Il tâcha de s'excuser; mais en se défendant, ses discours prouvoient de plus en plus sa sagesse & l'éducation qu'il avoit reçue; & Guibaldi, toujours plus jaloux de l'acquérir, redoubloit ses sollicitations. Enfin, il pressa tant, que Manfrede se laissa vaincre, & le suivit chez son pere.

Guibaldi, pere, étoit un honnête vieillard, qui méritoit, par les qualités de son cœur & de son esprit, les considérations qu'on n'accordoit peut-être qu'à son rang & à ses richesses. Il avoit un esprit sage & un cœur sensible : il étoit humain, bienfaisant, bon pere & bon ami. Quand Manfrede s'offrit à ses yeux, il le reçut avec humanité; & quand il eut observé sa physionomie, il jugea qu'elle confirmoit le témoignage de son fils. Il mit dès-lors dans ses discours cette politesse, dont la supériorité du rang sembloit le dispenser envers un homme d'un état si abject; & il sentit le plus violent désir de faire son bonheur. Comme, par sa place, il avoit beaucoup d'affaires à diriger, il le mit au fait du

département qu'il lui avoit déja destiné ; & bientôt il fut si satisfait de son zele & de son intelligence, qu'il lui accorda toute sa confiance, & lui laissa toutes ses affaires à gouverner. La probité & la douceur de Manfrede, lui valurent l'estime des étrangers, & l'amitié de toute la maison. Il sembloit avoir augmenté le bonheur de cette famille. En effet, le pere étoit encore plus attaché à son fils, en reconnoissance du présent qu'il en avoit reçu.

Guibaldi avoit aussi une jeune fille, (on la nommoit Laurette,) qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Laurette avoit toute la candeur & toutes les graces de son âge. On alloit l'engager dans les nœuds de l'hyménée, & elle n'avoit pas encore senti les douceurs de l'amour. On lui avoit destiné Marculfe, jeune homme qui n'avoit de titre pour lui plaire, qu'une naissance & une richesse égale à la sienne ; aussi, malgré tous ses efforts, il n'avoit pu parvenir à se faire aimer. La présence de Manfrede ne contribua point à rendre Marculfe aimable. Les graces & les vertus du premier, ne servoient qu'à faire ressortir les

défauts & les vices du second. Laurette, en les comparant tous deux, s'éloignoit de jour en jour de Marculfe; &, sans s'en appercevoir; elle prenoit du gout pour Manfrede. Marsilie, sa mere, lui reprocha plusieurs fois son indifférence pour l'époux qu'on lui avoit choisi. Laurette étoit sensible; les reproches de sa mere l'affligeoient : mais il n'étoit pas en son pouvoir de cesser de les mériter. Elle étoit cependant forcée de recevoir les soins de Marculfe, & ne s'en voyoit délivrée, que pour essuyer les reproches de sa mere : en revoyant Manfrede, les reproches de l'une, & les importunités de l'autre, étoient oubliés.

Marsilie avoit décidé que Laurette n'auroit d'autre époux que Marculfe. Marsilie, fiere & hautaine, après le plaisir de se faire obéir, ne connoissoit que celui de se venger. Ses passions étoient ardentes. Peut-être savoit-elle aimer; mais elle savoit encore mieux haïr. Elle s'offensoit aisément, & ne pardonnoit jamais. Irritée de voir rebuté par sa fille l'amant qu'elle protégeoit, des reproches elle passa à l'emportement; Laurette eut le courage de lui dire qu'elle ne

prendroit jamais un époux dont le caractere avoit si peu d'analogie avec le sien.

Marsilie se plaignit à son mari, qui, par amitié pour Laurette, mit tout en usage pour la réconcilier avec sa mere. Il employa tout ce que la prudence & la tendresse purent lui suggérer. Comme Laurette n'avoit point déclaré son gout pour Manfrede, on espéra toujours pour Marculfe, & on lui permit d'espérer. Mais à la fin, Laurette voyant qu'on prolongeoit son malheur en prolongeant les espérances du jeune homme, crut devoir déclarer très-affirmativement à son pere, que jamais le temps ne vaincroit sa répugnance, & qu'aucun pouvoir ne seroit capable de lui faire agréer l'époux qu'on lui destinoit.

Guibaldi, pere, ayant épié les démarches & tous les mouvemens de sa fille, ne tarda pas à découvrir les motifs de son refus. Il crut voir qu'elle avoit du gout pour Manfrede; & dans le fond de son cœur, il n'osa lui en faire un crime. Il ne la blâmoit point d'aimer un jeune homme, à qui il accordoit lui-même son estime & son amitié. Quoi-

qu'il s'imaginât que Manfrede étoit son inférieur par la naissance, il le jugeoit son égal par la vertu. Mais il n'osoit rompre si brusquement & sans motif avec une honnête famille qui avoit reçu sa parole. Il jugea à propos de laisser agir la prudence & le temps. Comme il savoit que la jeunesse & l'amour sont bien près de la foiblesse, il se promit de veiller, en attendant, sur sa fille & sur Manfrede, qui ne soupçonnoit pas encore l'amour qu'il avoit inspiré à Laurette.

Guibaldi, pere, ne voyoit qu'un malheur dans la foiblesse de sa fille; Marsilie y voyoit un crime. Elle se croyoit offensée, parce que le penchant de sa fille étoit contraire à ses volontés; & Manfrede devint tout-à-coup l'objet de sa haine. Ses services dès-lors furent oubliés; & Marsilie ne s'expliqua avec lui que par le reproche & par la menace. Manfrede, pour prouver son innocence, lui jura qu'il n'avoit été instruit de cet amour, que par les plaintes qu'on lui en faisoit. Mais il lui étoit bien plus facile de se justifier, que d'appaiser Marsilie. Elle se repentit néanmoins de lui en avoir parlé, non par la crainte de l'avoir

chagriné par ſes injuſtes reproches, mais par le regret de lui avoir appris ce qu'il ignoroit. Cette confidence étoit en effet un danger de plus, ſi Manfrede eût été capable d'en abuſer.

Laurette, qui avoit tout entendu, courut ſe jetter aux pieds de ſon pere, qui l'aimoit tendrement. Guibaldi lui dit qu'il ſeroit toujours ſon pere, & jamais ſon tyran : mais que peut-être en ſongeant bien aux dangers de ſa conduite, elle auroit pu s'en garantir ; & qu'elle devoit ſavoir qu'on ne manquoit pas de parole impunément à des gens en place. — Pour Manfrede, ajouta-t-il, je compte aſſez ſur ſa prudence, pour me flatter qu'il ne ſe prêtera point à la déſobéiſſance d'une jeune perſonne, qui n'eſt pas maîtreſſe de ſon ſort —. Laurette ne répondit rien à ſon pere : mais elle ſentit bien, en le quittant, qu'elle n'auroit jamais la force de lui obéir.

Marſilie, prévoyant qu'elle ne réuſſiroit point par la violence, réſolut d'employer la ruſe. Ne pouvant ſe faire obéir, elle réſolut au moins de ſe venger. Elle feignit de ſe calmer peu à peu ; & quand elle jugea qu'il étoit temps d'agir, elle

prit sa fille à l'écart, & lui dit : —— Laurette, j'ai satisfait à mon devoir de mere en combattant ton inclination : mais n'ayant pu la vaincre, je dois satisfaire à ma tendresse pour toi, en t'empêchant d'être malheureuse ——. Là-dessus, elle lui promit de servir son amour, lui conseilla de chercher au moins à se faire aimer de Manfrede, puisqu'elle ne pouvoit réussir à s'en détacher, & lui permit de se promener quelquefois avec lui, tête-à-tête, dans le jardin.

Laurette connoissoit trop peu la ruse pour la soupçonner dans sa mere. Elle crut aveuglément tout ce que Marsilie lui avoit dit ; & dès ce même instant, guidée par son amour & par sa naïveté, elle alla le redire à Manfrede lui-même.

Cette confidence étoit d'autant plus capable de corrompre le cœur de Manfrede, qu'il n'étoit pas insensible, à beaucoup près, aux charmes de Laurette. Il étoit difficile que, déja séduit par sa beauté, il pût résister à son amour. Cependant, il appella l'honnêteté à son secours. La réflexion lui rendit suspect le retour de Marsilie. Il eut le courage de parler contre son amour. Il représenta

à Laurette, lui exagéra même tout ce qu'elle vouloit sacrifier pour lui ; il lui fit craindre l'indignation de ses parens, lui exposa les dangers qu'il couroit lui-même, & lui dit enfin que dans son juste ressentiment, Guibaldi pouvoit le renvoyer, en le chargeant du reproche d'ingratitude.

Après avoir répété en vain ces représentations, & d'autres encore, il crut devoir se confier au frere de Laurette. Mais cette confidence ne fit que réjouir le jeune Guibaldi, qui connoissoit les talens & l'honnêteté de Manfrede, & qui jugeoit sa naissance bien au-dessus de son état : loin de blâmer sa sœur, & de décourager son ami, il lès félicita l'un & l'autre, & promit de protéger leur amour.

Il étoit difficile à Manfrede de rejetter des offres aussi flatteuses. Il voyoit souvent Laurette au jardin ; il s'y promenoit avec elle. Il la trouvoit tous les jours plus belle ; il l'aimoit tous les jours davantage. Son cœur, qu'il vouloit quelquefois armer contre l'amour, se trouvoit sans défense, dès qu'il parloit à Laurette. Quoique bien décidés l'un &

l'autre à soumettre l'amour à la décence, ils se voyoient trop souvent, pour ne pas s'oublier quelquefois. Ils prirent, même sans y songer, de ces douces libertés que la bienséance condamne. Matsilie, qui, toute entiere à ses projets de vengeance, ne cessoit de les épier, surprit un jour quelques baisers donnés, peut-être ravis. Aussi-tôt s'abandonnant à tout son courroux, elle courut vers Guibaldi, en s'écriant que Manfrede étoit un lâche suborneur; qu'elle venoit de surprendre les deux coupables; qu'elle avoit été témoin de sa honte & de leur forfait. Le pere de Laurette, plus sage & plus modéré, crut que l'éclat étoit un nouveau malheur à éviter. Il ne vit plus dans Manfrede qu'un ingrat; mais il crut devoir dissimuler son ressentiment. Il le fit appeller aussi-tôt; il s'efforça de lui témoigner toujours la même amitié, & lui dit qu'une affaire indispensable l'obligeoit de l'envoyer à Mantoue sur le champ. Il écrivit aussi-tôt une lettre, & Manfrede partit. Un homme inconnu le suit; & à peine arrivé à Mantoue, Manfrede reçoit des mains de l'inconnu une lettre conçue ainsi : » Manfrede, vous pouvez

» toujours compter sur moi, si vous êtes
» innocent du crime dont on vous ac-
» cuse. Mais en attendant votre justifica-
» tion, votre honneur & ma tranquillité
» exigent que vous restiez six mois à
» Mantoue, sans vous ouvrir à personne.
» Je vous avois destiné, & presque pro-
» posé ma fille; vous êtes bien coupable,
» si, après cela, vous avez osé me trom-
» per. J'ai résolu d'attendre que le temps
» vous accuse ou vous justifie. Je ne veux
» pas que vous me forciez à vous donner
» ma fille. Si elle est criminelle, il faut
» qu'elle soit punie avant d'être à vous;
» si elle est innocente, je vous la donne,
» & vous recouvrez mon estime. Ne cher-
» chez point à vous évader; j'ai pourvu à
» tout. «

Cette lettre fut un coup de foudre pour Manfrede. Après cette premiere surprise, qui semble anéantir la raison, il répondit à Guibaldi avec toute la sécurité de l'innocence, & lui promit de ne pas faire un pas pour s'éloigner, ni une seule démarche pour empêcher la vérité de paroître. Laurette, en même-temps, avoit été envoyée à la campagne chez une amie intime de la maison; & l'on avoit eu

ordre de veiller sur tous ses mouvemens, sans lui laisser voir cependant la moindre méfiance ; car Guibaldi savoit qu'on risque de dégrader l'ame d'un enfant, en lui faisant sentir qu'il a perdu l'estime de son pere.

Six mois après, Guibaldi, tranquille sur l'état de Laurette, se rendit à la campagne où elle étoit, & sans lui parler des alarmes qu'il avoit eues, il la ramena chez lui. En partant, il avoit écrit à Manfrede, pour le prier de revenir un mois après. Manfrede, de retour chez Guibaldi, le pria, le pressa de lui nommer son accusateur. — Vous êtes innocent, répond le pere de Laurette, nous n'avons plus qu'à oublier le passé ; & je vous prie instamment d'en perdre la mémoire. Pardonnez à un pere les chagrins qu'il vous a causés malgré lui. Mais gardez-vous bien de dire à Laurette le motif qui m'a forcé de vous éloigner l'un & l'autre.

Pour appuyer ce discours, l'Auteur de ces Nouvelles met dans la bouche de ce bon pere un raisonnement, dont le bon sens & la philosophie ont lieu d'étonner dans un Conteur si souvent frivole, tel

que le Lasca. — Je veux, continua Guibaldi, épargner à ma fille le chagrin d'avoir été soupçonnée par moi. Quand elle eût été coupable, comme en des cas pareils on ne sauroit proportionner la peine au crime, ma fille n'auroit jamais su qu'on m'avoit tout dit. Il vaut mieux ignorer ce qu'on peut assez punir. D'ailleurs, un enfant qui se croit méprisé par son pere ou par la société, se mépriſe bientôt lui-même. Le désordre est bientôt l'effet de cette conviction humiliante, & elle renonce à l'estime d'autrui par le désespoir de la recouvrer —.

Manfrede, en revenant, avoit résolu de quitter pour jamais Guibaldi, pour éviter tous les soupçons. Mais il fut touché jusqu'aux larmes du discours de ce tendre pere. Il lui confessa qu'il avoit résolu de s'éloigner; & que tant de générosité ne lui laissoit pas la force d'exécuter son projet. Guibaldi se jetta dans ses bras; & l'ayant embrassé comme son fils: — Vous m'avez sans doute accusé d'injustice, lui dit-il; mais vous avez dû au moins admirer ma prudence. Je n'ai point fait d'éclat, parce que les reproches que j'aurois pu vous faire, auroient

deshonoré ma fille. Manfrede, si vous êtes toujours le même, mon cœur ne changera pas pour vous. Ma fille est à vous; je crois faire son bonheur en vous rendant heureux. Mais laissez-moi le temps de retirer la parole que j'avois donnée, & de ramener peu à peu l'esprit de Marsilie —.

Au retour de Laurette, Marculfe avoit reparu auprès d'elle. Marsilie ne vouloit pas d'autre gendre; & elle ne cessoit d'en parler à Guibaldi, qui trouvoit toujours quelques prétextes pour éluder une explication. Le rôle qu'il avoit choisi étoit difficile à jouer long-temps. Il rappella son fils, qui étoit pour lors à l'armée, & qui apprit avec joie, en arrivant, que son pere s'étoit décidé pour Manfrede. Les visites de Marculfe commencerent à l'importuner lui-même presque autant qu'elles importunoient sa sœur. Il ne le voyoit plus que par bienséance; & Marculfe, fier de la protection de Marsilie, s'étant un jour oublié jusqu'à lui parler avec beaucoup d'humeur, leur explication fut si vive, que Marculfe crut devoir quitter la place.

Il courut, furieux, chez une des amies de Marſilie, qui demeuroit près de Ravenne; & par le récit pathétique de ſon aventure, il ſut l'intéreſſer à ſon ſort. Il lui dit, du ton du déſeſpoir, qu'il lui falloit Laurette ou la mort; & il lui fit promettre d'employer tout pour gagner ou pour tromper Guibaldi.

C'étoit une femme adroite & hardie, qui deſiroit ardemment ce qu'elle avoit projetté; qui ne marchoit pas, qui voloit à ſon but; qui ne préféroit pas, pour réuſſir, le plus honnête, mais le plus court moyen; & qui employoit le menſonge & la calomnie, quand la vérité la ſervoit mal. Elle promit à Marculfe de l'appuyer; c'étoit lui promettre de mentir en ſa faveur, de lui créer des vertus, & de forger des crimes à ſon rival.

Comme elle alloit fréquemment chez Guibaldi, elle n'eut pas beſoin de prétexte pour motiver ſa viſite; mais elle tâcha de la mettre bien vîte à profit. Sans faire aucune mention de Marculfe, elle vint lui confier un ſecret qu'elle diſoit tenir d'une perſonne digne de foi. Manfrede, lui avoit-on dit, étoit un

fugitif de Tarente, qui ne s'étoit sauvé des mains de la Justice qu'en prenant l'habit d'une femme. On l'accusoit aussi d'avoir égorgé une jeune fille, pour en abuser. Elle articuloit ces griefs avec un air de conviction & de bonne foi, qu'on eût pris pour la vérité. Enfin, elle rendit sa narration si vraisemblable, que Guibaldi se laissa persuader. Il étoit décidé que l'infortuné Manfrede seroit encore la victime d'une nouvelle injustice; ou d'une nouvelle disgrace. En effet, Guibaldi, dupe de la calomnie, résolut de se séparer de lui pour jamais; & aussitôt, après avoir payé assez généreusement ses services, (si l'argent pouvoit payer les services de l'amitié,) il le congédia. Manfrede, qui se voyoit enlever Laurette, au moment où il alloit devenir son époux, résolut de ne plus lutter contre sa destinée. Il ne demanda aucun éclaircissement; il ne laissa échapper aucune plainte; & il partit, après avoir fait part à sa maîtresse du lieu qu'il avoit choisi pour sa retraite.

Laurette avoit donné sa confiance à une fille de Village qui la servoit, & dont le frere habitoit les environs de Ravenne.

Elle

Elle résolut de se servir de cette fille, qui engagea son frere à se charger de la correspondance des deux amans. Les véritables amans ne perdent jamais le courage, lors même qu'ils ont perdu l'espoir. Manfrede & Laurette se consoloient des ennuis de l'absence par les lettres les plus tendres. Mais cette consolation fut insuffisante, sans doute, pour le cœur de Laurette. Le chagrin s'empara de son ame, & répandit la pâleur sur son visage. Elle eût supporté le présent avec plus de fermeté, sans la crainte de l'avenir. Mais elle appréhendoit que Manfrede, las de tant de persécutions, n'écoutât son juste ressentiment, & que le malheur ne triomphât de l'amour.

La mélancolie jetta Laurette dans une langueur qui fit trembler pour ses jours. La douleur de ce tendre pere suivoit les progrès de la maladie; & l'on prévoyoit bien que si Laurette mouroit, il ne tarderoit pas à la suivre. Il ne voyoit que trop la cause de cette langueur; & quoiqu'il n'eût rendu sa fille malheureuse que dans l'intention de l'empêcher de l'être, il l'aimoit avec trop de tendresse, pour

ne pas sentir des remords. Il résolut au moins de communiquer à Laurette les motifs de sa conduite, & de justifier sa cruauté. Mais à peine eut-il énoncé les prétendus crimes de Manfrede, que Laurette, criant à l'imposture, lui dit avec chaleur que Manfrede n'étoit pas de Tarente; qu'elle connoissoit sa patrie, & le séjour de la plupart de ses parens; qu'au reste, elle ne révéleroit le secret de Manfrede que lorsque son innocence seroit reconnue, & son retour arrêté: mais qu'on n'avoit qu'à écrire à Tarente pour confondre la calomnie. — Je connois, continua-t-elle, l'auteur de cette imposture. Mon pere, se peut-il qu'après lui avoir accordé une confiance si entiere, & si bien méritée par lui, vous ayez pu prêter l'oreille à des bruits si calomnieux——?

Guibaldi ne chercha point à réfuter les réflexions de Laurette. D'ailleurs, c'étoit toujours un supplice affreux pour son cœur, que de croire Manfrede criminel. Il écrivit à Tarente; & tous ces bruits injurieux furent bientôt démentis. Il n'avoit plus qu'à réparer son injustice.

Mais il ignoroit la retraite de Manfrede. Comment lui faire part de ſes remords? comment lui offrir un bonheur qu'il avoit ſi bien mérité? Laurette, touchée du repentir de Guibaldi, charmée de l'eſpoir de retrouver ſon amant, oſa déclarer à ſon pere qu'elle étoit dans la confidence de Manfrede; elle fit plus, en lui confeſſant qu'elle ſavoit où il s'étoit retiré, elle lui montra toutes les lettres qu'elle en avoit reçues. Le ſenſible Guibaldi, charmé de la candeur de ſa fille, n'oſa blâmer ſa conduite; & il promit d'écrire à Manfrede dès le jour même. Sa lettre portoit que Manfrede, ſe trouvant innocent, devoit, à la réparation de ſon honneur, venir épouſer Laurette, dont le cœur lui étoit toujours fidélement attaché: enfin, après l'aveu de ſon injuſtice, expiée déja par ſes remords, il lui promettoit d'engager ou de forcer Marſilie à être juſte envers lui.

La réponſe de Manfrede fut un refus; & voici comment il le motiva: » Je » n'ai donné, lui diſoit-il, mon eſtime » qu'à vous ſeul, & je n'ai jamais mé» rité de perdre la vôtre. La premiere

» fois que je fus calomnié auprès de vous, » je me soumis à un exil de six mois. Je » voulois d'abord vous prouver que je » ne serois point ingrat, pour vous avoir » trouvé injuste. Mon second motif étoit » pour vous; je voulois vous fournir le » moyen de confondre la calomnie, & » de montrer le courage d'un homme » juste. De nouveaux temps m'imposent » de nouveaux devoirs. Je me vois obligé » de fuir mon bienfaiteur, parce que mon » retour feroit sa honte. Ceux qui m'ont » jugé d'après vous, ne vous pardonne- » roient pas d'avoir été deux fois injuste » envers moi. Vous m'avez permis d'ai- » mer Laurette; & je n'ai jamais oublié » le respect qui lui étoit dû : mais vos pro- » cédés envers moi m'ont rendu indigne » de la posséder.

» Comment avez-vous pu juger & » condamner si légérement un homme que » vous aviez si long-temps estimé? La con- » viction & l'évidence pouvoient seules » constater des forfaits, que votre estime » rendoit invraisemblables. Je n'oublie- » rai jamais, quel que soit mon sort, » ce que je dois à ma naissance, qui ne

» vous eſt pas connue. Le cœur d'un ga-
» lant homme eſt indépendant des ca-
» prices de la fortune. Par mes chagrins,
» je juge de ceux de Laurette. J'ai cru,
» juſqu'ici, devoir la conſoler par mes
» lettres. C'eſt à vous maintenant à rem-
» plir ce devoir que je m'étois impoſé.
» Que l'amitié paternelle ſe charge des
» ſoins de mon amour; je dois m'efforcer
» d'en triompher. Je n'écrirai plus à Lau-
» rette ».

Guibaldi, plus affligé que ſurpris de cette réponſe, vola lui-même auprès de Manfrede. Le deſir de réparer ſon injuſtice rendit ſes invitations, ſes prieres même ſi éloquentes, & il lui fit un tableau ſi touchant des chagrins de Laurette, que Manfrede ne put réſiſter à la fois, à l'amour & à l'amitié. Il ſe jetta dans le ſein de ſon ami, & il partit avec lui pour aller rejoindre Laurette.

Marſilie, que l'abſence de Manfrede avoit rendu plus tranquille, reprit toutes ſes fureurs à ſon retour. La nature ſortit de ſon cœur, que la rage ſeule maîtriſoit. Dès lors, elle jura de perdre Manfrede, dût-elle immoler ſa fille avec lui. Tandis que Laurette, à la vue de ſon

amant, recouvroit tout à la fois le bonheur & la santé, tandis que son pere, charmé d'avoir retrouvé un ami, s'en réjouissoit dans les bras de son fils & de sa fille, la haine de Marsilie appelloit sur eux la vengeance.

Ce fut parmi les fêtes du mariage, que la barbare exécuta ses projets horribles. Ici le dénouement devient du plus noir tragique, & les atrocités s'entassent rapidement. Cette mere barbare, en l'absence de son époux, fait assassiner, par Marculfe, son propre fils, le jeune Guibaldi, tandis qu'elle se charge elle-même d'empoisonner les deux époux. Guibaldi, en arrivant chez lui, trouve Manfrede & Laurette qui rendoient le dernier soupir; il expire lui-même de douleur. Marculfe, en exécutant son assassinat, est apperçu, dénoncé, arrêté, & la torture lui arrache l'aveu de tout cet horrible complot. Les deux coupables expirent sur un échafaud, & emportent, en mourant, les malédictions de tout le peuple indigné.

C'est ainsi que Manfrede fut la victime de deux belles-meres, & qu'il trouva la fin de sa vie au moment où il croyoit voir la fin de tous ses malheurs.

X^e ET DERNIERE NOUVELLE.

LAURENT DE MÉDICIS, l'ancien, surnommé *le Magnifique*, va paroître sur la scene. Il eut la double gloire de posséder les talens, & de les récompenser. Protecteur juste & éclairé, toujours inaccessible à l'intrigue, & jamais dupe des faux talens, ses bienfaits n'étoient jamais perdus; & il étoit aussi rare de voir dans sa maison l'homme de mérite éconduit, que de voir un sot récompensé. Comme il accueilloit avec distinction le talent modeste, il se plaisoit à humilier, à punir même la fatuité & la présomption. On va voir cette espece de justice exercée contre Manente, Docteur Florentin. On trouvera sans doute la plaisanterie un peu renforcée. Peut-être étoit-il aussi sévere dans ses punitions, que libéral dans ses récompenses.

Le Docteur Manente avoit accès chez lui. C'étoit un Médecin assez recherché. Peut-être guérissoit-il peu de malades;

mais il en voyoit beaucoup. Il n'étoit pas savant Médecin. Il avoit moins étudié Aristote, qu'il n'avoit appris à faire sa cour aux malades, persuadé que le monde prise moins dans un Médecin un savoir profond, que des manieres aimables. Il étoit plaisant & jovial; & la réputation de ses bons mots en donnoit à ses ordonnances. La vogue qu'il avoit eue, l'avoit rendu fier & insolent. Il couronna ce défaut par d'autres encore plus honteux, & dangereux dans sa profession. Il avoit une passion dont il tiroit vanité, celle du vin; il se faisoit une double gloire de s'y connoître, & d'en boire beaucoup.

Comme il mangeoit fréquemment chez le Magnifique, souvent sans être prié, celui-ci, las de son insolence & de ses importunités, résolut de s'en débarrasser pour jamais. Ayant appris, un soir, que le Docteur avoit bu si largement au cabaret, que le maître, voulant se coucher, avoit été forcé de le faire porter dans la rue auprès d'une boutique, où il dormoit encore très-profondément; Laurent, croyant cette occasion favorable à ses projets, voulut, sur l'heure,

en profiter. Il dépêcha bien vîte secrétement deux Estafiers, qui emporterent Manente, sans le réveiller, dans une chambre du Palais du Magnifique. On le déshabilla, & on le coucha nud sur un lit, où on le laissa dormir.

La femme & les enfans de Manente étoient alors à la campagne. Monaco, s'étant revêtu de ses habits, par ordre du Magnifique, se rendit chez lui, à la faveur de ses clefs. Il se fait seconder par un Frere du Couvent de Sainte-Marie-la-Nouvelle, joue le personnage de Manente; & par des détails dont nous ferons grace aux Lecteurs, il se fait passer pour malade, & enfin pour mort. Cependant, comme il ne vouloit pas pousser la plaisanterie jusqu'à se faire enterrer, on fit déterrer secrétement un mort de la veille, qu'on introduisit dans la maison de Manente, & qui delà fut transporté à l'Eglise pour être enterré une seconde fois, mais sous le nom du Docteur.

Cependant le véritable Manente, ayant dormi plus de vingt-quatre heures, se réveilla. Bien étonné de ne pas voir le jour (car on avoit tout fermé pour le

laiſſer dans les ténebres), il ne ſavoit plus ce qu'il étoit devenu. Il deſcend de ſon lit, cherche à tâtons quelque fenêtre pour l'ouvrir; mais ne trouvant rien ſous ſa main, il retourne à ſon lit, encore plus effrayé. La faim ſe joignit bientôt à la peur; & il auroit crié vingt fois, s'il en avoit eu le courage.

Tandis qu'il ſe déſeſpéroit, dans la crainte qu'on ne l'eût jetté dans cette priſon ténébreuſe pour l'y laiſſer mourir, les deux Eſtafiers du Magnifique endoſſoient une robe blanche qui traînoit juſqu'à terre, & ſe couvroient d'un maſque qui rioit. L'un portoit dans ſa main droite une épée nue, & de la gauche il tenoit une grande torche allumée: l'autre s'arma de deux flacons de bon vin, avec du pain, deux gros chapons, du veau rôti & du deſſért; le tout enveloppé d'une ſerviette.

C'eſt dans cet équipage qu'ils s'acheminerent vers la chambre où étoit le Docteur. Ils firent grand bruit en ouvrant; celui des deux qui tenoit l'épée nue avec la torche allumée, ſe tint debout contre la porte. Au premier bruit, Manente s'étoit relevé ſur ſon lit; mais

à la vue de ces personnages si effrayans, malgré leur masque qui rioit, il retomba mourant de peur. Il voulut jetter de hauts cris : sa langue demeura glacée. Il trembloit de tous ses membres, quand celui qui étoit chargé du dîner, mit aussi-tôt son couvert, & lui ayant montré une robe-de-chambre avec des pantoufles, lui fit signe de venir se placer à table. Le Docteur, ayant mis les pantoufles & la robe-de-chambre, alloit porter la main sur son dîner, quand les deux personnages, ouvrant & refermant brusquement la porte, le laisserent dans les ténebres. Le Docteur en fut surpris sans être déconcerté. Il ne trouva pas moins, à tâtons, le boire & le manger ; & il dîna avec autant d'appétit, que s'il avoit dîné en plein jour.

Ce repas fit quelque diversion à son désespoir. Sa situation lui parut un peu moins triste qu'il ne l'avoit d'abord trouvée. Il réfléchissoit à son aventure avec moins d'effroi ; il en vint même un moment à se familiariser avec l'idée de sa captivité ; & en songeant à ces masques qui rioient, il se mit à rire aussi. Enfin, la chere qu'on venoit de lui apporter, &

ſur-tout la bonté du vin qu'il venoit de boire, lui firent eſpérer un prompt retour à la lumiere. Il ne douta bientôt plus que ce ne fût là quelque plaiſanterie d'un ami; & cette douce penſée ayant appaiſé ſes ſens, il s'endormit.

Les deux Eſtafiers allerent rendre compte de leur conduite au Magnifique, & l'amuſerent beaucoup par le récit de ce qui s'étoit paſſé. Ils recommencerent le lendemain leur viſite avec la même cérémonie; & le Docteur les revit avec moins de frayeur. Six jours ſe paſſerent ainſi. Manente s'ennuyoit de ne point ſortir, & de ne pas voir le jour. Mais il abrégeoit ſon ennui, en alongeant ſes repas. Les deux compagnons étoient toujours auſſi polis & auſſi ſilencieux, & ils n'oublioient jamais leurs maſques riants.

Un jour étant entrés chez lui, ils changerent quelque choſe à la cérémonie, & le replongerent dans ſa premiere frayeur. Ils lui préſenterent une camiſole de drap rouge, avec un pantalon de même étoffe, & de même couleur; on couvrit ſa tête d'un chapeau à la grecque; & (ce qui lui plut encore moins que tout le reſte)

on lui mit des menottes. Enſuite l'ayant enveloppé d'un long manteau, de la tête aux pieds, afin qu'il ne pût voir le chemin qu'on lui faiſoit faire, on le tranſféra dans une Abbaye, où ſes deux guides ayant remis tout leur attirail à deux jeunes Freres, chargés de continuer le même rôle auprès de lui, allerent retrouver encore le Magnifique, pour lui raconter leur expédition.

Tandis que, dans ſon nouvel appartement, arrangé à l'inſtar du premier, c'eſt-à-dire, bien hermétiquement fermé, le Docteur ſe conſole, en voyant qu'on lui ôte ſes menottes, & à l'aſpect d'un bon dîner qu'on lui apporte; tandis qu'il tâche de s'accoutumer à ſa nouvelle priſon, où il ne doit voir d'autre ſoleil que la torche de ſes pourvoyeurs, le Magnifique eſt obligé de ſortir de Florence pour quelques jours, & il oublie ſon pauvre Docteur. De ſon côté, la veuve de Manente, ayant pleuré ſon mari, prit d'abord le deuil, & enſuite un nouveau mari. Le conſeil de ſon frere Nico avoit achevé de la décider; elle avoit épouſé un Orfevre, qu'on nommoit

Michel Agnolo ; & elle étoit déja enceinte.

Cependant le Magnifique, se rappellant son martyr, résolut enfin de le délivrer. Il écrivit au Gardien du Couvent, qui lui ayant fait bander les yeux, le fit conduire dans une forêt. Pour le coup, il crut que sa derniere heure étoit arrivée. On le lia à un arbre ; mais après le départ de ses guides, avec quelques efforts, il parvint à se détacher.

Passons légérement sur le plaisir & l'étonnement de Manente, quand ses yeux en s'ouvrant furent frappés de la lumiere, qu'ils n'avoient pas vue depuis si longtemps. On lui avoit laissé quelqu'argent ; il s'informe, se met en route, & arrive à une maison de campagne qu'il avoit à Mugello. En arrivant, il appella par son nom un payſan qu'il y avoit placé : mais un autre, qui lui répondit, lui apprit que celui qu'il demandoit demeuroit dans une Ferme du voisinage. Le Docteur, fâché que sa femme eût congédié ce domestique sans son aveu, lui dit d'appeller son pere. Il étoit vêtu si bizarrement, qu'il eut bien de la peine

à décider le vieux payſan à le recevoir & à le loger. Il fit un maigre ſouper; & réſolu de ne pas ſe découvrir, il pria le jeune payſan de ſe charger d'une lettre pour ſa femme, moyennant un carolus, qu'il lui promit à ſon retour. Le payſan, ſatisfait de cette promeſſe, l'enferma dans une cabane, & lui offrit très-cavaliérement de la paille pour coucher. Manente ſe conſoloit de tout, en diſant tout bas : Demain tu ſeras plus poli, & ton bonnet ne reſtera pas ſur ta tête en me parlant. Il s'ajuſta de ſon mieux dans ſon lit de paille, & il tâcha de s'endormir en attendant le jour.

Le payſan, arrivé à Florence, remit la lettre à Brigitte. La vue de cette écriture la ſurprit, & la teneur de la lettre la rendit muette d'effroi. Tremblante, & ne reſpirant qu'à peine, elle appella Michel Agnolo, à qui elle fit part de l'aventure; ou, pour mieux dire, n'ayant pas la force de lui parler, elle lui fit lire la lettre, qui étoit conçue en ces termes: » Ma chere moitié, les accidens les plus » étranges, qui m'ont fait craindre pour » ma vie, pendant une année entiere, » m'ont éloigné de toi. Je ne ſais quel

» prodige me rend le jour avec la liberté. » Je te raconterai, de point en point, » toutes mes aventures, qui te surpren- » dront. Il te suffira d'apprendre, pour » le moment, que je suis arrivé dans » notre métairie, bien en vie & bien en » santé. Annonce par-tout mon retour; » envoie-moi une mule avec des habits, » pour t'aller trouver; & ne manque » pas de me faire connoître au paysan » qui te rendra ma lettre, afin que je » puisse entrer dans l'appartement, & y » trouver un lit dont j'ai grand besoin ». Manente finissoit par lui dire : » Con- » sole-toi, ma petite femme, tu auras » bientôt ton mari auprès de toi ».

Cette lettre rendit furieux Agnolo. Il convint que c'étoit bien là l'écriture de Manente; mais il dit à sa femme qu'il ne pouvoit pas l'avoir écrite, puisqu'il étoit mort; & que l'homme de la métairie étoit un fourbe & un coquin. Dans cette persuasion, il se chargea de répondre au nom de sa femme; & il manda à Manente qu'il iroit le rouer de coups, s'il ne se retiroit pas bien vîte, ou qu'il le mettroit dans les mains du Bargello. Et verbalement, il chargea le jeune paysan

de le faire chaſſer par ſon pere à coups de bâton.

Le matin, Manente, qui n'avoit pas dormi, s'étant levé de bonne heure, ſe promenoit autour de ſa métairie. Il ſe conſoloit de ſa mauvaiſe nuit, en ſongeant à un bon lit dont il alloit ſe mettre en poſſeſſion; & il s'étoit bien promis de ſe refaire de ſon mauvais dîner de la veille, avec une paire de bons chapons, qu'il avoit déja vonés à la broche, en traverſant la baſſe-cour. Sa ſurpriſe fut ſans égale, à la lecture de la lettre que le payſan lui rapporta; & il ne fut pas conſolé par le pere, qui, d'après les ordres reçus, vint le chaſſer fort brutalement.

Le pauvre Manente, navré de douleur, ne ſavoit s'il veilloit ou s'il dormoit. Il leur dit fort humblement qu'il alloit ſe retirer; mais ne ſachant que penſer de cette aventure, il pria le payſan de vouloir bien lui dire comment s'appelloit ſon maître. Le payſan lui dit que c'étoit un Orfevre, appellé Michel Agnolo. Manente lui ayant demandé qui étoit ſa maîtreſſe, le payſan lui répondit qu'on la nommoit Brigitte, &

qu'elle avoit été mariée, en premieres noces, au Docteur Manente, mort de la peste.

En parlant du premier mari de Brigitte, le payſan annonçoit qu'elle en avoit pris un ſecond; & cette nouvelle faillit renverſer le pauvre Docteur. Cependant comme il ne vouloit pas ſe découvrir, il fit effort ſur lui-même, & il s'en alla. Il ne perdit pas un moment; & malgré ſes habits, peu faits pour ſa fortune & moins encore pour la gravité de ſon état, il partit pour Florence. Il traverſa preſque toute la Ville, ſans être reconnu de perſonne; & arrivé dans la rue des Foſſés, il rencontra juſtement ſa femme, qui rentroit chez elle avec ſon fils. Comme il avoit cru s'appercevoir qu'elle l'avoit vu ſans le reconnoître, il ſe mit à ſe promener à grands pas, d'un air déſolé. Il couroit toute la Ville; il reconnoiſſoit tout le monde, & perſonne ne le reconnoiſſoit. Enfin, l'heure du dîner étant arrivée, il ſe rendit chez un ancien Cabaretier de ſes amis, qui s'appelloit Amadore. Il lui demanda à dîner; & à la fin du repas, Amadore lui dit qu'il lui ſembloit l'avoir vu quelque part.

— Cela peut être, répondit Manente—. Et il sortit sans se faire connoître; mais bien désolé de n'avoir pas été reconnu. Enfin, à quelque prix que ce fût, il résolut de parler à sa femme.

Il se promena quelque temps devant sa porte; voyant qu'elle ne paroissoit point, il osa frapper deux fois. La femme ayant crié : — Qui frappe? — C'est moi, ma chere Brigitte, lui répondit Manente—. Brigitte lui demanda pour lors son nom; & Manente, qui ne vouloit pas se nommer tout haut, la pria de descendre. Sa voix & sa figure, qui rappellerent sur le champ la lettre à Brigitte, la glacerent d'effroi.— Qui êtes-vous, lui cria-t-elle, d'une voix tremblante —? Le Docteur, ne pouvant plus reculer, fut forcé de lui répondre ainsi : — Eh! ne me reconnois-tu pas? Je suis Manente, ton mari; & je viens redemander ma chere Brigitte —. Manente, reprit Brigitte, il est mort & enterré. — Ni l'un, ni l'autre, s'écria le Docteur. Jamais je ne mourus. Suis-je donc si changé que tu ne me reconnoisses pas? Ouvre, ma chere enfant; & tu verras que je suis encore en vie. — Vous êtes donc l'homme à la lettre, lui

dit Brigitte? Je vous conseille, en ce cas, de vous retirer promptement; car je ne réponds pas de votre vie, si mon mari vous rencontre ——.

Cette conversation avoit déja attiré beaucoup de monde; & chacun interprétoit à sa guise cette aventure. Une voisine, qu'on appelloit Monna Dorothée, dit à Brigitte: — Prenez bien garde, mon enfant, que ce ne soit l'ame de votre mari, qui demande des prieres; je crois reconnoître sa voix & ses traits. Demandez-lui ce qu'elle vient chercher—. Alors Brigitte, prenant un ton de pitié: —— Ame sainte, lui cria-t-elle, parlez; avez-vous quelque chose à vous reprocher? Voulez-vous des prieres? Etes-vous tourmentée pour quelque vœu que vous n'ayez pas accompli? Chere ame, parlez, & retirez-vous ——.

Manente, tout fâché qu'il étoit, avoit presque envie d'éclater de rire. Il lui jura qu'il étoit tout-à-fait vivant; & Brigitte lui offrit encore des prieres. Tout en lui parlant, elle n'épargnoit pas les signes de croix. Dorothée crioit aussi de son côté: —— Sainte ame, êtes-vous en Purgatoire? Brigitte vous en tirera par un

Jubilé ——. Les signes de croix qu'on multiplioit sur Manente, le désoloient; mais plus il témoignoit son impatience, plus on les renouvelloit; & les spectateurs s'en mêloient comme la femme & la voisine. La foule devint innombrable autour de lui : à la fin, Manente craignant qu'à force de le prendre pour un Revenant, on ne le prît pour le Diable, & qu'on n'eût envie de l'exorciser un peu brutalement, prit le parti de s'enfuir. Il n'eut pas de peine à percer la foule; elle s'ouvroit devant ses pas. Par-tout où il se présentoit, il étoit sûr de se faire bien vîte un passage, & de marcher à travers de grands signes de croix.

Quand il eut bien fait du chemin, & qu'il se vit tout-à-fait seul, il résolut d'aller faire sa plainte à l'Evêché; mais avant d'en venir là, il voulut voir s'il ne seroit pas reconnu par son bon ami Burchiello & par Leblond. Il retourna à l'auberge d'Amadore; & lui donnant de l'argent, il le pria d'inviter à dîner Leblond & Burchiello.

L'Hôte les ayant amenés, Manente fit beaucoup d'accueil à Burchiello, &

lui dit que d'après sa réputation, il l'avoit fait inviter à souper, afin de jouir de sa conversation. Comme ils passoient dans la salle à manger, Burchiello dit à Leblond : —— En vérité, je croirois que c'est là le Docteur Manente, si je ne l'avois pas vu enterrer ——. Leblond, l'ayant alors examiné, convint qu'en effet il n'avoit rien vu de si ressemblant.

On ne tarda pas à servir; & il y eut à ce souper tout ce qu'on peut desirer à table; bonne chere & bon appétit. Burchiello, qui ne cessoit d'examiner le prétendu Etranger, (car Manente s'étoit donné pour tel,) s'apperçut qu'il buvoit de suite deux verres de vin peu après la salade, comme Manente; & qu'ensuite il coupoit son vin avec un peu d'eau, comme Manente faisoit encore. La surprise de Burchiello alloit en croissant, lorsque s'adressant à des pigeons, il le vit s'emparer des têtes, qu'il aimoit beaucoup.

Manente vouloit alors se faire connoître; mais il résolut d'attendre le dessert, pour augmenter les soupçons de Burchiello. Parmi beaucoup de fruits

qu'on mit sur table, on servit d'excellent fromage de chevre, auquel Manente ne voulut point toucher, tandis qu'il mangeoit de tout le reste. Burchiello, ne doutant plus alors que ce ne fût Manente lui-même, se jetta sur lui en l'appellant par son nom, & l'embrassa de tout son cœur.

Cette scene épouvanta l'Hôte & Leblond, qui se retirerent à l'écart, pour attendre la réponse de Manente. —— Enfin, s'écria-t-il, de tous mes parens & amis, c'est toi seul qui m'as reconnu, mon cher Burchiello. Oui, je suis Manente, qui n'est, ni mort, ni enterré, & qui mange & boit assez bien encore, comme tu vois ——. Amadore & Leblond étoient muets d'effroi : mais Burchiello, par ses discours, & en leur faisant toucher Manente, qui n'avoit nullement l'air d'un Esprit, parvint à calmer un peu leur frayeur.

Alors Manente leur raconta toute son histoire, qui les surprit étrangement, & qui les fit rire aux éclats, plus d'une fois. Quand il eut fini, Burchiello, qui étoit rusé, crut voir dans cette histoire

une malice du Magnifique : mais les autres, plus crédules, n'y virent que de la magie. —— C'eſt le Magnifique, diſoit toujours Burchiello. Ne t'avois-je pas dit, Manente, que tu lui paierois, tôt ou tard, ton indiſcrétion de Careggi —? Le Docteur, à force d'y rêver auſſi, adoptoit l'opinion de Burchiello. Après une aſſez longue délibération, on lui conſeilla d'aller ſe plaindre à l'Evêché, & l'on ſe ſépara.

Cependant Brigitte, au retour de Michel Agnolo, lui raconta ſa converſation avec Manente. Elle lui proteſtoit que c'étoit l'ame de ſon mari; & Agnolo juroit toujours que c'étoit un coquin qu'il falloit livrer à la juſtice. Mais il penſoit qu'après cette tentative inutile, il avoit diſparu, ſans doute, pour ne plus ſe montrer.

Le lendemain, Burchiello ayant donné des habits à Manente, le promena par toute la Ville, en le faiſant connoître à tous ceux qu'ils rencontroient. La nouvelle de ſon retour s'étant répandue partout, arriva aux oreilles d'Agnolo, qui, ſachant que Manente alloit ſe plaindre à l'Evêché,

l'Evêché, fit lever sur le champ son extrait mortuaire; & tout le voisinage ayant attesté que le Docteur Manente étoit mort de la peste, Agnolo crut pouvoir détruire aisément ses prétentions, quoiqu'il ne pût disconvenir lui-même de cette extrême ressemblance.

Le Vicaire, sur la plainte du Docteur, manda sa Partie; & après avoir écouté les griefs de l'un & les réponses de l'autre, il se trouva fort embarrassé, pour juger cet étrange procès. D'après la déposition des témoins, il crut voir qu'il y avoit au moins un meurtre dans cette affaire, puisqu'il y avoit eu un homme d'enterré. Et d'après cela, il fit avertir les *Huit*, & l'on empriſonna les deux Adversaires, pour être ouis.

Le lendemain, on interrogea juridiquement le Docteur, & il raconta fidélement son histoire, qui déconcerta plus d'une fois la gravité de ses Juges. Michel Agnolo, interrogé après lui, produisit l'extrait mortuaire, & fit entendre les témoins, qui attestoient le trépas & l'enterrement de Manente. Les Huit, voyant qu'il étoit fait mention d'un *Frere*,

qui avoit assisté le prétendu malade, envoyerent à son Couvent ; mais on apprit qu'il s'étoit évadé pour une affaire étrangere à celle-là. L'embarras des Juges augmentoit avec leur étonnement.

Burchiello, sur ces entrefaites, ayant eu un entretien particulier avec l'un d'eux, lui confia qu'il soupçonnoit le Magnifique d'être l'auteur de cette aventure ; & le Juge, étant entré dans son opinion, ouvrit un avis qui fut adopté : ce fut de renvoyer au Magnifique lui-même la décision de ce procès. On lui écrivit donc pour le prier de vouloir bien juger cette affaire ; & le Magnifique, enchanté du succès de sa plaisanterie, revint sur l'heure à Florence.

Manente s'étant présenté chez lui, le Magnifique lui dit, avec l'air du plus grand étonnement : —— Comment ! est-ce bien toi, Manente ? Je n'aurois jamais cru te revoir après ton enterrement. Mais n'es-tu pas l'ombre de toi-même? — Non, Monseigneur, répondit Manente —. Et il alloit lui raconter son histoire, quand le Magnifique lui répondit qu'il l'entendroit le soir même en pré-

sence de sa Partie. On ne doute point que ce procès ne fût fort amusant pour le Magnifique, & l'on sent combien il devoit être content de lui-même.

Le soir, ayant assemblé tout exprès les premiers de la Ville, qui avoient connu Manente, il manda d'abord Agnolo, pour l'entendre avec ses témoins. A chaque détail, qu'il savoit encore mieux que ceux qui l'en instruisoient, il montroit un visage étonné, & rioit au fond du cœur.

Il fit appeller ensuite en particulier Manente, qui raconta fort naïvement tout ce qui lui étoit arrivé. Le Magnifique fit mille interrogations, parce qu'à chaque question il étoit sûr d'une réponse amusante. Il le ramenoit sans cesse sur le passé, pour prolonger son récit; & chaque circonstance fut répétée jusqu'à trois fois. La scene devint encore plus intéressante, lorsqu'on rappella Agnolo pour le confronter avec Manente. Enfin, quand le Magnifique s'en fut amusé assez long-temps, il fit venir le Vicaire, & lui parla en ces termes : — Après tout ce qui s'est passé, Monsieur le Vicaire,

il n'eſt queſtion que de vérifier ſi ce corps qui ſe préſente ici ſous le nom de Manente, eſt quelque fantôme apoſté par un Magicien, ou un Eſprit venu de l'autre monde, ou bien ſi c'eſt réellement Manente. Il s'agit donc de le mettre à la grande épreuve, & de le faire exorciſer au plutôt —. Le Vicaire embraſſa cette opinion; & Manente ayant voulu faire quelque objection, le Magnifique lui impoſa ſilence; & l'on ſe ſépara pour aller faire les apprêts de cette importante cérémonie.

Le Vicaire étoit un bon Chrétien, un bon homme, mais un très-petit génie; incapable d'injuſtice, mais très-ſuſceptible d'erreur & de crédulité. Tandis qu'il préparoit tout pour faire exorciſer le pauvre Manente, le Magnifique fit venir à Florence Népo de Galatrona, l'un des plus fameux Magiciens de toute l'Italie; & après lui avoir fait ſa leçon, il le tint caché chez lui pour le faire agir en temps & lieu.

Le jour deſtiné pour la cérémonie, le Vicaire vint ſe placer ſur un ſiege élevé dans l'Egliſe de Sainte-Marie-

Majeure, au milieu de trente Moines des plus considérés de la Ville ; & l'on fit appeller Manente, qui, en arrivant, se mit à genoux fort poliment & même fort pieusement. Il voit tranquillement commencer les conjurations ; les Evangiles, les Pseaumes, les Hymnes, les Oraisons, même les Reliques, rien n'altere le front du Conjuré, qui salue tout avec beaucoup de politesse, remercie Dieu en enrageant, & prie le Vicaire de vouloir bien abréger la cérémonie.

Tout alloit bien jusqu'à ce qu'il se présenta un grand Moine étranger, jeune, vigoureux, & qui passoit pour un très-grand Chasseur d'Esprits. —— Laissez, laissez-moi faire, s'écria-t-il en entrant, & nous ne tarderons pas à savoir si cet homme est possédé. Quelque Diable que ce puisse être, il ne me résistera pas, sur ma parole ——.

A ces mots, s'approchant de Manente avec un air bien capable de l'intimider, il lui jetta sur les épaules le manteau de saint Philippe, & commença à l'interroger avec beaucoup de chaleur. Manente répondoit toujours très-à-propos : mais

comme le Moine, emporté par son zele, laissoit échapper quelquefois les expressions les plus ridicules, le Docteur eut le malheur d'en rire une fois malgré lui, & le Moine lui asséna les deux plus rudes soufflets qu'on eût jamais donnés, en criant : —— Bon, je le tiens. Oh! fussés-tu plus que Diable, tu sortiras —. Manente, que les gestes du Moine avoient guéri de l'envie de rire, lui crioit assez douloureusement : — Conjure tant qu'il te plaira ——. Et le Moine, frappant sur lui de toutes ses forces, ne cessoit de crier : —— Encore? Ah! tu sortiras, je t'en réponds, Esprit infernal. —— Ah! traître de Moine, s'écrioit Manente qu'il assommoit. Peut-on traiter ainsi un honnête homme, un bon Chrétien? N'es-tu pas honteux, méchant ivrogne, de battre de la sorte un homme qui ne peut se défendre ——? Le Moine prenant toutes ces plaintes pour les injures du Démon qui se voyoit obligé de quitter la place, le prit à brasse-corps, il le renversa par terre, & lui mettant le genou sur l'estomac & les deux mains à la gorge, il lui auroit fait rendre, non pas

le Démon, mais l'ame elle-même, si Manente n'eût crié : Miséricorde !

Le Moine alors lâcha prise, s'imaginant que le Diable vouloit sortir de bon gré ; & il lui demandoit par quel signe il manifesteroit sa sortie, quand Monaco, arrivé par ordre du Magnifique, apparut brusquement, & s'écria : — Place, place, j'ai la clef de ce mystere-là. Je veux parler au Vicaire —. A sa voix & à son aspect, tout le monde se rangea pour le laisser passer. Sa taille étoit haute, son teint brun, mais animé, la tête presque chauve, le visage un peu maigre, & le menton chargé d'une barbe brune, épaisse & extrêmement longue. Il avoit un œil étincelant, quoiqu'enfoncé, & sa longue robe rouge avoit quelque chose d'extraordinaire.

Arrivé jusqu'au Vicaire, il fit éloigner le Moine, ce qui laissa respirer Manente. — Monseigneur, dit-il au Vicaire, je vais vous dévoiler ce secret, qui n'est connu que de moi. Manente n'est jamais mort ; & c'est moi seul, qui, par mon art magique, ai produit ces aventures

merveilleuſes, moi qui ſuis le fameux Népo de Galatrona, & qui commande à tous les Démons, comme vous au moindre Sacriſtain de votre Egliſe. Je l'ai fait enlever pendant ſon ſommeil; j'ai chargé un de mes Diables de le porter dans un Palais enchanté, d'où il n'eſt ſorti que pour être tranſporté dans les bois de la Verniça. J'ai ordonné à un Eſprit aérien de prendre un corps ſemblable à celui de Manente, de faire le malade, le mort, & de ſe laiſſer enterrer. Voilà le principe de toutes ſes aventures & de ſon procès. Je n'ai employé mon art contre lui, que pour me venger d'un affront que m'avoit fait ſon pere. Mais je ne veux pas en être cru ſur ma parole. Pour vous convaincre de la vérité de mon diſcours, vous n'avez qu'à faire ouvrir ſur le champ la tombe où l'on a enterré le corps aérien, & je donne ma tête ſi vous m'accuſez d'impoſture ——.

Le Vicaire & tous les Moines l'écoutoient avec une attention égale à leur étonnement. Manente, quoique piqué

de tout ce qu'il avoit souffert par lui, craignoit encore de lui laisser lire son ressentiment ; & tout le monde avoit l'œil sur lui, mais sans oser le regarder en face. Sur le champ le Vicaire dépêcha deux Moines pour aller faire l'ouverture de la fosse. Tout le monde s'empressa de les suivre ; & l'ouverture s'étant faite publiquement, on vit aussi-tôt s'élancer de la tombe un pigeon tout noir, qui partit comme un trait, & se perdit aux yeux des spectateurs. A cette vue, tout le monde jetta un cri, & chacun s'enfuit. Le Sacristain, qui soutenoit la pierre, tomba de frayeur ; & la pierre étant tombée sur lui, il en eut une jambe cassée. Les Moines coururent au Vicaire, en criant : Miracle ! L'un disoit qu'il étoit sorti de la fosse un Esprit dans le corps d'un écureuil, qui avoit des ailes ; l'autre, un serpent qui vomissoit des flammes ; celui-ci, un Démon en chauve-souris : la plupart avoient vu très-distinctement un petit Diablotin ; & quelques-uns ajoutoient qu'il avoit des cornes & des pattes d'oie. Ce que per-

ſonne ne ſoupçonna, & que le Lecteur devine aſſurément, c'eſt que le Magnifique avoit fait cacher tout ſimplement dans la tombe un pigeon noir.

Le Vicaire, inſtruit de ce miracle, ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât Népo, pour le faire brûler comme Sorcier. Mais celui-ci avoit eu l'adreſſe de s'écouler parmi la foule, & il avoit diſparu. Le Magnifique s'étoit fait raconter, à meſure, tous les détails de cette ſcène, qui l'amuſoit infiniment; & cependant, afin d'avoir occaſion d'en rire encore, il ſe la fit raconter particuliérement par le Vicaire, qui arriva chez lui, pour lui dire que Manente étoit réellement Manente, & qu'il n'avoit jamais été enterré. Il manda auſſi-tôt les Parties en préſence du Vicaire; & après leur avoir ordonné de s'embraſſer, il prononça ainſi: — Michel Agnolo reſtituera, dès demain, tout ce qu'il tient de Brigitte. Brigitte ira demeurer chez ſon frere, en attendant ſes couches, dont Agnolo fera les frais, avec la liberté de mettre l'enfant aux Innocens, s'il ne veut pas le

garder ; & si Manente n'en veut pas, & après ses couches, Brigitte retournera chez son premier mari —. Tout le monde applaudit à ce jugement, qu'on trouva digne de la sagesse de Salomon. Les deux maris, la femme & toute la famille souperent ensemble le même soir chez Manente, qui fit les honneurs de la fête, & qui devoit naturellement en faire les frais, puisqu'il retrouvoit sa fortune. Il est vrai qu'il étoit obligé de reprendre sa femme avec ses biens.

Dès le lendemain, on commença à exécuter la sentence que le Magnifique avoit rendue. Brigitte accoucha d'un fils qu'Agnolo prit avec lui. Elle retourna chez Manente, qui lui pardonna son second mariage, mais qui n'oublia pas ses malheureuses aventures. Le pouvoir des Magiciens étoit si fort imprimé dans son esprit, que, malgré l'aveu du Magnifique, qui confessa, depuis, la plaisanterie qu'il lui avoit faite, il s'obstina toujours à mettre ses aventures sur le compte du Sorcier Népo. Il détestoit,

dans le fond de son cœur, les Magiciéns; mais il conserva toute sa vie, pour eux, le plus profond respect.

(*Par M. Imbert.*)

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

AMOURS DE CHATELARD ET DE MARIE STUART,

Reine de France et d'Écosse.

LA galanterie introduite à la Cour de France vers la fin du regne de Louis XII, accréditée par François Premier, ne pouvoit aller qu'en augmentant sous François II. Deux femmes, toutes deux belles,

toutes deux aimables, devoient entretenir *cette tant gracieuſe courtoiſie du bon François Premier.* Nous nous diſpenſerons de donner des détails ſur Catherine de Médicis & ſur Marie Stuart. Le ſouvenir de l'une n'inſpire que de la haine, celui de l'autre que de la pitié. Jugées ſur des raiſons de convenance, plutôt que d'après leur caractere, on a ceſſé de voir dans l'une une femme aimable (1), & dans l'autre on n'a vu que ſes malheurs. Il eſt très-vrai cependant, que Catherine fut long-temps l'ornement de ſa Cour, & que Marie eut des foibleſſes. L'une, pouſſée par une ambition démeſurée, voulut toujours conſerver un double empire, & ſe rendit criminelle, quand, ceſſant d'être jeune & belle (2), elle dut à ſes intrigues ſon

(1) On ſait que Catherine fut très-coquette; mais, s'il faut en croire quelques Hiſtoriens, ſon début dans la galanterie fut l'ouvrage de la politique.

(2) On ne ſera peut-être pas fâché de lire

crédit & la Régence ; l'autre, qui parut en France avant que le moment de ces terribles commotions fût venu, s'embarrassa peu des affaires. Les fêtes, les bals, la poésie & l'amour, l'amour qui paroît toujours si doux, même sur le Trône, l'occuperent entiérement. Ses oncles se servoient de son nom pour s'élever dans une Cour qui leur étoit étrangere. On sait combien les Guises ont influé sur les regnes des trois enfans de Henri II.

Marie Stuart cultiva la Poésie, aima les Poëtes, & protégea les Savans. On voyoit, à son lever, cette classe d'hommes si respectables, confondue avec les Courtisans. Le soir elle donnoit deux heures aux Savans, pour rétablir dans

---

les vers suivans du Cardinal du Perron, qui fut un flatteur du premier ordre.

Tout l'honneur de notre âge & tout ce que
l'histoire
De vieux siecles passés consacre à la mémoire
De grand, de généreux, de louable, de beau,

La postérité a adopté l'inverse de cet éloge; mais la postérité a outré la satyre.

son ame cette sérénité qu'il étoit si facile d'altérer dans le tourbillon qui entraînoit Catherine de Médicis.

On sait de combien d'honneurs les Savans furent comblés dans cette époque de la renaissance des Lettres. Il subsistoit un préjugé, bien contraire au préjugé régnant, qui ne veut pas que les Gens-de-Lettres soient propres à l'administration & aux affaires. Les Sciences étoient un acheminement aux premieres dignités de l'Etat. L'*Hôpital* n'eût point été Chancelier, s'il n'eût point fait des vers latins. *Pibrac* ne dut sa fortune qu'à ses Quatrains. *Budée*, *Longueuil*, *de Thou*, *Pitou*, parvinrent par les Lettres, aux premieres places de la Magistrature. Ceux dont les noms très-obscurs sembloient être condamnés à une existence vulgaire, retirés de la poussiere, appellés à la Cour, y trouvoient, même avec les Princesses & la Reine, des rapports, une intimité qu'on n'y trouve plus. Plus d'une fois on vit Charles IX sortir du Conseil avec précipitation, pour assister à des Conférences académiques. Catherine se délassoit de ses travaux avec les Poëtes, les Dessinateurs

& les Maîtres de Ballets. Marie, que rien ne fatiguoit, doucement agitée par des passions aimables, faisoit des vers, pinçoit du luth, ne tenoit point Cour chez elle : mais bannissant l'étiquette gênante, sans descendre jusqu'à la familiarité, recevoit les Poëtes, les jeunes Seigneurs de la Cour, les écoutoit avec bonté, ne répondoit jamais à tout ce qu'ils disoient de galant, mais ne paroissoit jamais offensée de tout ce qu'ils disoient d'un peu hardi. Ce plan de conduite étoit très-propre à procurer à Marie des momens agréables : mais sa bonté, ou plutôt sa foiblesse pouvoit échauffer des cerveaux présomptueux. Marie avoit une Concurrente, Marguerite de Valois, plus jeune qu'elle, moins intéressante, plus aimable, moins circonspecte. Elles étoient rivales, sans qu'il existât le moindre rapport entr'elles. Marie étoit foible, sensible; Marguerite, hardie & coquette : l'une vouloit être aimée, l'autre vouloit plaire; de-là vint que Marguerite fut à la tête de toutes les intrigues, troubla la Cour, occasionna une guerre *connue sous le nom de la guerre des Amoureux*, se déshonora ouverte-

ment ; & que Marie, timide, presque ignorée, fut heureuse autant qu'on peut l'être, quand on ne peut pas concilier ses plaisirs avec ses devoirs. On blâmoit Marguerite : on n'osa pas même soupçonner Marie.

Les Poëtes & les Savans ne ressembloient point aux Gens-de-Lettres du dix-huitieme siecle. Aujourd'hui, jaloux de soigner leur réputation, ils se répandent dans les cercles, font aux petits-soins avec les femmes, font leur cour aux Grands : on les voit dans les soupers fins ; aimables & polis, rien ne distingue leur ton & leurs manieres du ton général. Sans doute cette existence est agréable. Ils gagnent en réalité ce qu'ils perdent en fumée. Les Anciens se répandoient moins ; ils venoient à la Cour, & n'étoient point Courtisans ; ils étoient Poëtes par-tout, par-tout ils portoient une tête exaltée, un caractere original : fiers du commerce qu'ils entretenoient avec les Muses, ils prenoient, pour l'élévation de l'ame, tous ces écarts poétiques qui touchent de si près à la folie. Le temps n'étoit pas encore venu où le ridicule & la satyre devoient appesantir sur eux

une dent envenimée; on respectoit leurs personnes, avec tous leurs défauts. Les amours de Chatelard portent le caractere poétique de ce temps-là.

Il étoit Gentilhomme & Poëte, titres bien suffisans pour lui donner accès auprès de Marie. « Il parloit bien (dit Brantôme), mettoit par écrit des mieux, » & même en rimes, aussi-bien qu'aucun » Gentilhomme de France, usant d'une » Poésie fort douce, & étoit gentil Ca» valier ». Il aima la Reine; & il paroît qu'il ne fit point usage de sa raison pour étouffer dans sa naissance une passion si folle. Marie n'étoit à ses yeux que la plus belle des femmes. S'il se souvenoit qu'elle étoit Reine, c'étoit pour l'en aimer davantage, & se taire. Que ne fit-il pas pour paroître le plus aimable des Courtisans & le plus tendre des Poëtes! Un titre honorable l'attacha bientôt à la personne de Marie. Il la vit tous les jours; il la vit seule. Pour elle, il traduisoit Tibule & Ovide. Marie faisoit des vers avec lui. Il étoit si complaisant à les corriger, si ingénieux à faire saillir les pen-

sées de cette Princesse ! Jamais dégouté, jamais fatigué de cette refonte, il parvint à mériter, par son empressement & sa docilité, la confiance de la Reine. « Ils m'oublient, ces Messieurs, disoit-» elle un jour en parlant des Courtisans, » si-tôt qu'ils ont tiré leur révérence. Je » ne suis que leur Reine ; mais vous, » Chatelard, vous êtes mon ami —. Il sent trop & ne peut rien exprimer ; son silence & ses yeux disent combien il est pénétré de tant de bontés. La Reine ne comprend rien à son agitation ; & dans la crainte de se voir forcée à comprendre quelque chose, elle passe dans la salle de jeu de Catherine. Chatelard sort du Château, & s'égare dans le Parc. Il est trop enivré d'un bonheur inattendu, pour être heureux. Ce qu'il éprouve n'est pas de l'amour, c'en est le délire, une fievre, une folie. — L'amour, disoit-il, touche de si près à l'amitié ! la Reine mon amie ! il n'y a plus qu'un pas —.

Un mois se passe ; il n'est pas plus avancé. Marie le voit avec le même plaisir : mais nul progrès ; jamais sa plume n'avoit été si brûlante ; jamais Marie

n'avoit témoigné autant de plaisir en le lisant. Malheureux! ses vers la disposent à la sensibilité : il n'en sera pas l'objet.

François de Montmorency parut, & intéressa (1) : né d'un sang illustre, autant par les services de ses aïeux, que par ses alliances & l'ancienneté de sa noblesse, il lui manquoit bien peu de chose pour traiter d'égal à égal avec les Têtes couronnées. Malgré la protection décidée que François Premier avoit accordée aux Lettres, les grands Seigneurs étoient peu instruits. Marie, qui faisoit des vers passoit pour un prodige (2). Des billets, en style du jour, auroient été trop insipides. Montmorency emprunta la plume

(1) C'est sans doute le Comte de Bouteville, quoiqu'il ne fût pas le Maréchal. Le Romancier s'est trompé.

(2) A l'âge de treize à quatorze ans, Marie Stuart prononça, devant la Cour de France, une harangue latine de sa composition, où elle soutint, contre l'opinion commune, qu'il étoit bienséant aux femmes de savoir les Lettres & les Arts libéraux.

de Chatelard. Le Poëte, sans le soupçonner, prépara le bonheur de son rival, en lui prêtant son esprit. La correspondance s'établit insensiblement; & Marie perdit sa tranquillité. Montmorency ne suit plus le troupeau de Catherine (1); il ne s'éloigne plus des appartemens de Marie. Chatelard ne peut plus l'entretenir sans témoin : elle n'a plus que des momens à lui donner, elle qui passoit avec lui des heures entieres. Elle n'écoute plus la lecture de ses vers avec le même intérêt : elle n'applaudit plus si souvent. Depuis qu'elle aime, elle trouve ses vers froids. « Vos gentils vers sont comparables à ces tant gracieux tableaux qui » représentent parfaitement les corps, & » ne peuvent leur donner l'ame ». C'étoit une premiere passion; *& faut*, dit l'Auteur, *que flamme transpire d'où feu est allumé.* Marie avoit besoin d'un Confi-

(1) Catherine de Médicis appelloit son troupeau, les femmes jeunes & belles dont elle avoit composé sa Cour, & qui ne la quittoient jamais.

dent. Il eût été indiscret d'en chercher un parmi ses femmes. Chatelard étoit homme : il devoit savoir garder un secret.

Le Cardinal de Lorraine faisoit bâtir, avec une magnificence royale, le Château de Meudon (1). La beauté de l'édifice & du parc attiroient les curieux. Ce Ministre avoit déja deviné le génie de *le Notre*, par le gout symmétrique avec lequel il avoit distribué les terrasses & percé les avenues. Marie y venoit souvent entretenir ses tendres rêveries. Chatelard, qui n'osoit se déclarer ouvertement, avoit recours aux allégories pour se faire deviner. Il fit tirer un jour un feu d'artifice, à la fin duquel parut un soleil perçant un nuage, dont les rayons tomboient sur un portrait illuminé : c'étoit le portrait de Marie ; un Amour tenoit dans ses mains un drapeau sur lequel on lisoit : *Quand viendra le temps où je dissiperai le nuage ?*

Marie, flattée de cet hommage ga-

(1) C'est aujourd'hui le vieux Château.

lant, sans en pénétrer le motif, assura Chatelard de son amitié. Plus sage, cette assurance lui auroit suffi; elle lui fit verser des larmes. Marie voulut en connoître la cause; elle vouloit consoler l'homme dont elle alloit faire son Confident. « Je suis votre amie, je suis Reine; » je peux réparer bien des maux. — Ah! » sans doute, Madame: mais les miens » sont sans remede. — Quand j'ai formé » le projet de vous tout dire, vous avez » un secret pour moi? Vous n'êtes point » mon ami. — Moi! ne pas vous ai- » mer! Parlez, Madame, honorez-moi » de votre confiance. — » La Reine se tait, & entre dans une allée obscure. Chatelard la suit en soupirant. La Reine ne savoit comment commencer la confidence qu'elle avoit à faire: Chatelard n'étoit pas moins interdit qu'elle. Avant d'en venir à l'objet principal, elle se rejetta sur des lieux communs, *sur la belle soirée, sur Meudon, sur Monseigneur le Cardinal de Lorraine, sur la Cour, sur les Dames, puis sur les Cavaliers, sur la famille de Montmorency, sur la grande sévérité de Monseigneur le Connétable; enfin*

on

on parla de Monſieur François de Montmorency (1). » C'eſt un des mieux diſant & » des mieux accort ; il n'eſt bruit que de » ſa gentilleſſe. Il met le plus gentiment » ſes penſées par écrit. » Chatelard renchériſſoit ſur l'éloge, &, ſans le ſavoir, aiguiſoit le trait qui devoit le déchirer. » Comme vous êtes franc, je ne vous » cacherai mie ; il m'a écrit, Monſieur » de Montmorency ; car faut que ſachiez » que nous nous aimons lui & moi : de » tout ceci, gardez moult le ſecret, je » vous prie ; tenez, liſez cette lettre ». Chatelard, que cet aveu a déja troublé, prend la lettre ; & ſon déſordre eſt au comble, quand il reconnoît la lettre qu'il a dictée lui-même. » Il a de l'eſprit » Monſieur de Montmorency, Madame ; » pour ſon bonheur & pour le vôtre, » je ſouhaite que ſon eſprit le ſerve tou- » jours auſſi bien. (J'en doute : malheu- » reux, ajoute-t-il à voix baſſe ; j'ai fait

(1) Nous obſervons que le ſtyle du Romancier devoit être vieilli, parce que Marie Stuart s'exprimoit plus correctement.

» moi-même le bonheur de mon rival). » Car, dit-il en élevant la voix, j'ima- » gine, Madame, que c'eſt à cette lettre » pleine de paſſion, & ſi délicate, qu'il » a dû le bien de vous toucher! — Oui, » car il écrit mieux qu'il ne parle. » Cet entretien peſoit à Chatelard; & pour la premiere fois, il déſira d'abréger un tête-à-tête avec Marie.

Il eſt inutile de dire qu'il ſe promit bien de ne plus prêter ſa plume à M. de Montmorency. Comme il ſe paſſe peu de momens quand on aime où on n'ait quelque choſe à ſe dire ou à s'écrire, Montmorency ne tarda pas à ſentir le beſoin qu'il avoit de Chatelard. Celui-ci refuſa avec dureté. Montmorency, auſſi fier qu'il lui étoit permis de l'être, voulut traiter ſon rival avec hauteur; Chatelard, profitant de l'avantage que l'eſprit lui donnoit ſur Montmorency, en uſa ſans réſerve. Montmorency, humilié de cette ſupériorité, ſe permit des injures. Chatelard, Gentilhomme, mit la main ſur la garde de ſon épée. Son rival comprit le geſte; & le Poëte, (il ſera le dernier ſans doute,) conduiſit un Maréchal

de France sur le pré. Montmorency, avant de se battre, demanda la raison du refus. Chatelard exigea le secret; Montmorency jura de le garder. Chatelard lui apprit ce que nos Lecteurs savent, c'est-à-dire, qu'il aimoit la Reine. — *A donc, Monsieur le Maréchal fut merveilleusement étonné, voires courroucé de tant d'audace. Chatelard, lui fit-il, vous courez à votre perte; qu'il souvienne à vous que possible est qu'éprouviez le sort d'Icarion* —. Il exigea à son tour un serment de ne point déclarer qu'il n'étoit pas l'auteur des lettres. Chatelard jura de se taire. On se battit; Chatelard fut blessé dangereusement, & tomba à la renverse. Montmorency, suivant l'usage, lui demanda pardon : Chatelard lui pardonna. Marie lui envoya son Médecin; il se rétablit, & adressa à la Reine le Quatrain suivant.

Avec regret j'abandonnois la vie,
Non que j'en doive être bien désireux,
Las! j'éprouvois qu'il est par trop affreux
De quitter à la fois, & le jour, & Marie.

M. de Montmorency n'ayant point

trouvé de Poëte qui voulût lui servir de Secrétaire, ne s'exprimoit plus avec un ſtyle ſi fleuri & ſi tendre. L'oreille de Marie en fut bleſſée; elle l'accuſa de froideur. » L'amour, dit-elle à Chate- » lard, n'inſpire plus Monſieur de Mont- » morency; voyez, liſez, ce n'eſt plus » le même homme. » C'étoit un triomphe pour Chatelard. Il avoit enfin pris un parti. Tous les matins la Reine trouvoit ſur ſa table un billet. » Eſt-ce » vous, lui dit-elle un jour, qui m'avez » écrit ſi tendrement? — Ah! ſi c'étoit » moi, certes vous m'en puniriez. — Je » vous plaindrois; je ſerois fâchée de » perdre un ami: car je veux de vous » volontiers pour ami. — Et pour votre » Amant? — Finiſſez: *ce langage, le de-* » *vez ſavoir, doit m'être à grande in-* » *jure. Je vous pardonne cependant.* Cha- » telard, continua-t-elle en lui frappant » légérement ſur la joue, vous n'êtes » pas raiſonnable. A qui vais-je me con- » fier? A moi, toujours à moi, Ma- » dame. » Il prit la main de la Reine, & la Reine lui permit de la baiſer. Funeſte complaiſance qui égara Chatelard! Il conçut de l'eſpoir; l'eſpoir a des ailes;

bientôt il se crut né pour la plus heureuse destinée.

Des intrigues de Cour, dont nous allons bientôt parler, éloignoient M. de Montmorency. Rien n'écartoit Chatelard; il suivoit par-tout la Reine. Un jour d'été, elle s'étoit enfoncée dans des bosquets. Il la suivoit derriere les charmilles, & il prêtoit l'oreille à ce qu'elle pourroit dire. Marie tenoit dans ses mains deux lettres, l'une de son amant, l'autre de Chatelard. » Ah! Chatelard, que » n'êtes-vous Montmorency; ou plutôt, » Montmorency, que n'avez-vous l'esprit » de Chatelard? » Chatelard, qui vouloit se faire entendre, déclama à haute voix ces vers, en tenant dans ses mains le portrait de la Reine.

Quand ces beaux yeux jugeront que je meure
Avant mes jours, me banniſſant là-bas,
Et que la Parque aura porté mes pas
A l'autre bord de la rive meilleure.

Antres & prés, & vous forêts, à l'heure,
Pleurant mon mal, ne me dédaignez pas;
Ains donnez-moi, sous l'ombre de vos bras,
Une éternelle & paisible demeure.

Puisse advenir qu'un Poëte amoureux,
Ayant pitié de mon sort malheureux,
Sur un cyprès note cette épigramme :

Cy-dessous gît un Poëte, un Amant,
Qui de Marie épris trop tendrement,
Onc ne reçut le guerdon de sa flamme.

Marie reconnut la voix de Chatelard, & s'avança vers le lieu d'où la voix partoit. Il étoit à genou, & de ses larmes arrosoit le portrait de la Reine. » Que » faites-vous là? — Vous le voyez, Ma» dame. Je vous adore jusques dans vo» tre image. — Vous pleurez? — C'est » que j'aime, & que je suis malheureux. » — Vous, de l'amour pour moi! & » vous osez me le dire! — Si c'est un » crime de vous aimer, ce crime est » bien grand; je ne cesserai jamais d'être » coupable. Je ne suis point né Prince; » mais j'en ai l'ame & le cœur..... » Ce cœur.....Ah! Madame! vous » ne savez pas...,. vous n'avez jamais » senti..... Si vous m'aimiez, bientôt » vous verriez disparoître cette inégalité » qui nous sépare. — Que n'êtes-vous » Monsieur de Montmorency! — Vous

» l'aimez! — Oui ..... je crois qu'il » ne m'aime plus .... vous êtes vengé. » — Lui! ne pas vous aimer! S'il étoit » vrai .... mon épée à l'instant. — Etes- » vous fou? — Non, Madame; Mon- » sieur de Montmorency, infidele, vous » rendroit malheureuse. Je devrois l'en » punir..... Oui, j'irois lui reprocher » sa déloyauté; je l'amenerois à vos pieds. » Le moment où je vous verrois réunis, » malgré la jalousie qui me possede, » seroit encore un beau moment pour » moi. — Monsieur de Montmorency » voit Madame de Sauve, la Maîtresse » de Monseigneur de Guise. — Cal- » mez-vous, Madame; Monsieur de » Montmorency, comme vous le savez, » n'aime point Monseigneur de Guise (1). » La retraite du Connétable son pere & » de Madame la Duchesse de Valenti- » nois, est le prix des intrigues de Mes- » sieurs de Guise. Monsieur de Montmo- » rency n'est pas trop flatté de la Charge

(1) Les plus grands Seigneurs, le Connétable même, donnoient du Monseigneur au Duc de Guise.

» de Maréchal de France surnuméraire » qu'on lui a donnée. Il est éloigné des affaires; Madame de Sauve vient de quitter Monseigneur de Guise, & de se » réunir au Prince de Condé. L'on dit... » Achevez. — Il se trame, selon toute apparence, quelque chose de violent contre Messieurs de Guise. Croyez que la » politique entre plus que l'amour dans » les soins que Monsieur de Montmorency » rend à Madame de Sauve. » C'est ainsi que parloient les rivaux de ce temps-là. Ils se haïssoient, sans jamais se refuser le tribut d'estime qu'ils se devoient. L'art de calomnier étoit le talent affreux des lâches & des ames basses; ce talent n'est plus si rare.

On ne nous saura point mauvais gré de suivre l'Auteur du manuscrit dans le tableau qu'il fait de l'état du Royaume, & des causes qui amenerent cette conspiration, connue sous le nom de *conspiration d'Amboise*, dont Chatelard vouloit parler.

Sous François Premier, deux Maisons puissantes, les Guises & les Montmorency gouvernoient l'Etat. Ce Monarque, qui avoit senti tout le danger

qu'il y a de mettre à la tête du Gouvernement des hommes puissans & ambitieux, avoit recommandé, en mourant, à François II, d'éloigner ces deux Maisons du Ministere. Cette recommandation fut infructueuse; car, dans ce temps-là, on ne faisoit jamais ce qu'on devoit faire. Montmorency conserva la faveur jusqu'au mariage de Marie Stuart. Les Guises, oncles de cette Reine, chasserent, à cette époque, le Connétable. Le Duc de Guise eut le commandement des armées; le Cardinal, la direction des finances. Une faveur si haute, & peut-être les manieres superbes des Guises, qui, fiers avec les Grands, savoient être populaires, réunirent contre ces favoris presque tous les grands Seigneurs de la Cour, & sur-tout les Princes du Sang, qui alors, peu satisfaits d'être Princes, vouloient être quelque chose dans le Ministere ou dans le Conseil. Antoine, Roi de Navarre, d'une humeur pacifique, & qui tiroit de ses revenus, en Béarn, assez pour le soutenir honorablement, se bornoit à demander des secours pour reconquérir la Navarre. Le Prince de Condé, plus fier, plus remuant, si

pauvre que, sans de grandes Charges, il ne pouvoit pas subsister, étoit le plus ardent à aigrir les esprits contre les Guises. L'Amiral de Coligny, plus habile & plus ambitieux qu'on ne l'a cru, & qui cherchoit, suivant un Historien impartial, *les occasions de pêcher en eau trouble*, d'Andelot, son frere, *fougueux & turbulent*, conseilloient le Prince de Condé. Ces trois personnes épioient l'occasion de se faire un parti, & de détruire celui qui dominoit. Les assemblées secretes se multiplierent; on délibéroit des moyens de se délivrer de ce qu'on nommoit *oppression* (1). Le Prince de Condé, trop foible par lui-même, entraîné par Coligny, se rangea du parti des Huguenots, qui, alors entiérement abattu,

(1) Expression très-impropre. Les Guises ont troublé l'Etat; mais ils n'ont certainement point opprimé le Peuple. Ils étoient trop grands, trop généreux. On pouvoit les accuser d'en vouloir au Trône; on ne les accusa point de concussion. Ce n'étoit pas au Prince de Condé à se servir du mot *oppression*, lui qui se faisoit Chef de parti.

n'attendoit qu'un Chef. Le jour de l'exécution étoit pris; c'étoit à Amboise où la Cour s'étoit transportée. On devoit tuer les Guise, & forcer ensuite le Roi à nommer le Prince de Condé Régent du Royaume. L'entreprise fut découverte; les conjurés, au nombre de douze cents, furent surpris & mis à mort. Le Duc de Guise est déclaré Lieutenant-Général du Royaume; le Prince de Condé est mis en prison. Par l'avis du Cardinal de Lorraine, il est jugé & condamné à perdre la tête (1).

François de Montmorency étoit un des conjurés. Il avoit été arrêté pendant la nuit. Marie Stuart en fut aussi-tôt informée. Rien n'est plus ingénieux qu'une

(1) On sait que si ce jugement ne fut pas exécuté, on doit en savoir gré à l'Hôpital, au Président Gaillard du Mortier, à Louis de Bueil, Comte de Sancerre, qui refuserent de signer l'Arrêt. François II étoit malade; l'Hôpital, en gagnant du temps, se flatta d'amener une révolution, ou bien que la mort de François II, qui ne pouvoit pas être éloignée, changeroit la face des affaires.

femme qui aime. Elle fait appeller l'Exempt. » Connoissez-vous Monsieur » de Montmorency? — Non, Madame. » — Comment savez-vous donc que » c'est le même prisonnier que vous » avez arrêté? — On me l'a dit; il a » lui-même décliné son nom. — On » pourroit vous avoir trompé. Quoi qu'il » en soit, éloignez-vous, & ne paroissez » à la Cour que par un ordre exprès de » moi. — « Il étoit minuit. Elle écrit à Chatelard. Il sort de son lit, & accourt. A peine la Reine se croit seule avec lui, que lui tendant la main, elle l'emmene dans un cabinet retiré..... Chatelard se livre à l'espérance, & croit..... Que ne croit-on pas quand on veut être aimé! Marie hésite, balance & rougit. Il croit que ce sont les derniers efforts de la pudeur. Il brule..... Son cœur bat..... Marie, saisie d'un frisson, se laisse tomber sur un fauteuil. Il avance un pied timide; il ne sait plus concilier tant d'amour avec le respect qu'il doit à la Reine. » Ah! Chatelard, vous » m'aimez, n'est-ce pas! — Si je vous » aime! — Répondez à ma confiance; ju- » rez-moi de garder le secret sur tout ce

» qui va se passer entre vous & moi — «. Il jura avec cet enthousiasme d'un Amant qui touche au moment d'être heureux. » Jurez-moi encore d'obéir aveuglément — «. Il jura. » Monsieur de Montmorency est en prison. Vous savez la » haine qu'on lui porte. C'en est fait de » lui, s'il subit un jugement. Vous savez » combien il m'est cher! — Hélas! oui, » Madame, répond en soupirant Chatelard, trop cruellement détrompé, (on » ne m'appelloit, dit-il à voix basse, » que pour m'entretenir de mon rival?) » — Je veux le sauver; vous seul m'avez » paru digne de ma confiance: vous serez mon ami. — Parlez, Madame, » que faut-il faire? — Vous rendre dans » la prison; j'ai donné des ordres pour » qu'elle vous soit ouverte. Vous prendrez la place de Monsieur de Montmorency, & il se sauvera sous vos habits. — Il se sauvera, il sera à vos » pieds, & moi..... N'importe, Madame, vous serez obéie, dût-il m'en » couter la tête. Je ne dirai jamais que » j'ai pris la place de Monsieur de Montmorency: il me seroit, en quelque » sorte, doux de mourir pour vous; mais

» mon sang vous accuseroit un jour, si » vous n'honorez pas mon trépas de quel- » ques regrets! — Vous ne mourrez » point : on vous aime à la Cour. Mon- » sieur de Guise, fussiez-vous coupable, » ne vous refusera pas votre grace. Il » n'en seroit pas de même de Monsieur » de Montmorency. — Je pars, Mada- » me — «. De ses deux mains il presse Marie, & fait couler quelques larmes sur son sein. Ils étoient trop préoccupés, l'un pour croire qu'il osoit trop, l'autre pour se souvenir qu'elle étoit Reine.

Les portes de la prison furent ouvertes. » Monsieur le Maréchal, lui dit Chate- » lard, prenez mes habits; donnez-moi » les vôtres, & sauvez-vous. Allez re- » mercier la Reine. Il n'appartenoit qu'à » elle d'obliger votre rival à venir pren- » dre votre place. Il est écrit, sans doute, » dans le Livre des destinées que ce sera » toujours moi qui contribuerai à votre » bonheur. — Croyez, Monsieur, que » je n'oublierai point l'importance de ce » service. Je suis prêt à vous prouver » ma reconnoissance par les plus grands » sacrifices. — Il en est un que vous ne » feriez pas. — Peut-être. — Peut-être!

» Vous me sacrifieriez donc votre pas-
» sion? — Que sais-je? — Vous êtes bien
» peu touché de la tendresse de Marie?
» — Pas autant, je l'avoue, que de la
» noblesse de votre procédé. — Vous
» n'aimez pas, Monsieur. J'ai pu venir
» me sacrifier pour la Reine; voilà de
» l'amour: vous devez tout me sacrifier,
» hors elle; voilà de la reconnoissance.
» Mais elle! Non, Monsieur, vous n'ai-
» mez pas. Je me repentirois presque de
» mon action, si je pouvois m'en re-
» pentir. Partez, Monsieur; sauvez-vous;
» indigne ou non de cette grace. — Mon-
» sieur! s'écrie le Maréchal. — Monsieur!
» répond Chatelard. — Votre façon d'o-
» bliger est dure. Je ne veux rien tenir
» de vous; je reste en prison; & si j'avois
» mon épée, ici même, à l'instant, je
» me ferois raison de vos propos hardis.
» — Ici même, à l'instant, si vous le
» voulez. Voilà mon épée; je vais pren-
» dre celle d'un des Gentilshommes qui
» m'attendent —«. Ils se battent; le bruit de leurs épées force le Concierge d'appeller des Gardes: les portes de la prison se ferment aussi-tôt.

La nouvelle de ce combat singulier se répandit à la Cour. La cause en fut une énigme. De nos jours, ce n'en eût pas été une. Alors la discrétion étoit la compagne inséparable de l'amour, malgré les haines & les rivalités. Chatelard n'étoit pas sur la liste des conjurés; il fut mis en liberté, & vint raconter son aventure à la Reine. » Monsieur de Mont-» morency ne vous aime pas, Madame. » — Je le crois..... Le hasard a fait » tomber dans mes mains une lettre..... » Ce n'est plus Madame de Sauve; c'est » Madame de la Roche-sur-Yon. Mais, » quels que soient ses torts, faut-il le laiſ-» ser périr — « ?

La mort de François II changea entiérement la face des affaires. Le Prince de Condé & les Conspirateurs qui n'avoient point été exécutés, obtinrent leur grace. Les Guises & le Maréchal de Saint-André se réunirent avec le Connétable de Montmorency. Cette réunion fut nommée le *Triumvirat.*

Ici le Romancier change le lieu de la scene. Marie, Reine Douairiere, n'a plus de crédit. Malgré l'extrême pâleur dont

son teint vient de se couvrir (1), la beauté lui reste; c'en est encore trop pour ne pas devenir à Catherine un objet de jalousie. Elle n'aimoit point Catherine. En butte à mille persécutions cachées, elle avoit désormais besoin du crédit des Guise. Ceux-ci, quoique puissans, avoient besoin eux-mêmes du crédit de Cathe-

(1) Brantome assure que Marie, aussi-tôt après la mort de François II, eut le teint d'une extrême pâleur; ce qui ne l'empêcha pas d'être belle. Voici les vers qui lui furent adressés.

L'on voit sous blanc atour
Un grand deuil & tristesse
Se pourmener maint tour
De Beauté la Déesse,
Tenant le trait en main
De son fils inhumain.

Et Amour, sans fronteau,
Voleter autour d'elle,
Déguisant son bandeau
En un funebre voile,
Où sont ces mots écrits:
Mourir, ou être pis.

rine, qui faiſoit la paix & la guerre avec l'un ou l'autre parti, ſuivant ſes intérêts; & ſes intérêts s'accordoient quelquefois avec ceux des Guiſe. Montmorency étoit devenu infidele; Marie avoit été forcée d'uſer de toute ſon autorité pour empêcher Chatelard d'appeller encore en duel M. de Montmorency. Elle cede enfin à regret aux conſeils du Cardinal de Lorraine, quitte les armes, le titre de Reine d'Angleterre, & retourne en Ecoſſe (1).

(1) Elle penſa être arrêtée par des vaiſſeaux d'Eliſabeth, qui n'avoit pas voulu lui donner des paſſe-ports, ſur le refus que fit Marie de renoncer authentiquement à ſes droits ſur la Couronne d'Angleterre. Marie Stuart ne quitta qu'avec peine la France; ſes regrets ſont éterniſés dans ces vers qu'elle écrivit en pleine mer, quand elle eut perdu de vue nos côtes:

Adieu, plaiſant Pays de France,
O ma Patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance.
Adieu, France, adieu, mes beaux jours;
La nef qui déjoint nos amours

Chatelard s'expatrie, renonce au commerce des Savans & des Muſes. L'amour l'appelle en Ecoſſe; il ſuit Marie. Nous la ſuivrons avec le Romancier dans les différentes époques de ſa vie ſi orageuſe. Cet Hiſtorique, quoiqu'il s'éloigne un peu de notre plan, qui eſt de ne pas nous écarter de l'Hiſtoire de France, vaut bien, après tout, un lambeau de Roman.

Eliſabeth haïſſoit Marie par des raiſons politiques; non-ſeulement elle voyoit en elle une concurrente, mais une ennemie. Les intrigues des Guiſe, qui avoient ſollicité le Pape de la déclarer illégitime, furent la cauſe principale de ſa ruine (1). Eliſabeth avoit déja préparé ſes vengeances.

N'a cy de moi que la moitié :
Une part te reſte, elle eſt tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te ſouvienne.

(1) Le mariage de Marie Stuart avec François II, alors Dauphin de France, fut une cauſe de la ruine de Marie. La Politique a auſſi

Le Comte de Murray, frere batard de Marie, avoit été envoyé en Ecoſſe. Les François en avoient été chaſſés : la Religion Réformée y étoit rétablie. Marie rentra dans un Pays diviſé par les

ſes décrets, & agit par des reſſorts lents & cachés. Marie, ſœur aînée d'Eliſabeth, & Reine d'Angleterre, épouſe de Philippe II, Roi d'Eſpagne, avoit condamné à mort Eliſabeth, qui étoit complice de la conſpiration tramée par le Duc de Suffolck, pere de Jeanne Gray, qui fut exécuté avec ſa fille & ſon gendre. Eliſabeth devoit périr; mais Marie Stuart devenoit, par cette mort, la plus proche héritiere de la Couronne d'Angleterre. Philippe II, effrayé de la puiſſance que Marie, Reine de France, pourroit avoir un jour, ſi elle réuniſſoit à cette Couronne, déja puiſſante, l'Ecoſſe & l'Angleterre, conſerva la vie à Eliſabeth, pour éloigner Marie du Trône. Ce coup de politique n'auroit pas été exécuté, ſi l'infortunée Marie n'avoit été que Reine d'Ecoſſe; Eliſabeth n'auroit point regné, l'Angleterre y auroit ſans doute beaucoup perdu : mais Marie n'auroit point porté ſa tête ſur un échafaud.

factions, déchiré par les guerres civiles, & menacé par les armes d'Elisabeth. Haïe, mépriſée, ſans l'avoir mérité, & foiblement ſecourue par la France, qui, ſous Charles IX, ne pouvoit rien entreprendre au-dehors, Marie fut forcée d'épouſer ſon parent, Henri d'Arley. Il étoit le plus bel homme de toute l'Angleterre. On ne vouloit voir dans ce mariage qu'une preuve de la foibleſſe de Marie : on étoit d'autant plus fondé à le croire, que Henri n'eut pas une des qualités qu'on demande à un Roi. Marie n'avoit pas celle qu'il faut avoir dans une Cour orageuſe. Elle étoit née pour gouverner un Royaume paiſible. Ses mains étoient trop inhabiles à tenir les rênes embarraſſées de l'Ecoſſe. Elle eut de ce mariage Jacques VI. Henri ceſſa bientôt de lui paroître digne de toute ſa tendreſſe. Chargée ſeule de la conduite des affaires, elle étoit obligée d'employer, pour concilier les eſprits des Seigneurs Ecoſſois, tous les moyens de ſéduction. Cette maniére de négocier accoutume une femme à un genre de coquetterie qui a toujours des ſuites. Catherine de

Médicis avoit fourni à Marie des exemples de ces singulieres négociations. Marie devint donc tout ce qu'étoit Catherine, avec cette différence que la nécessité plia Marie, & que Catherine ne fit que ce qu'elle voulut faire.

Elle eut des Amans; elle en eut de toutes les especes, & tirés de toutes les classes. Un Italien, nommé David Riccio, qui étoit venu à sa Cour en qualité de Musicien, fut associé aux Amans les plus illustres. Henri, averti de cette intrigue qui le deshonoroit, entra, suivi de quelques Gentilshommes, dans le cabinet de la Reine : Riccio s'y trouvoit; Henri lui ordonna de sortir : il fut poignardé (1) dans l'antichambre. Marie ne laissa pas jouir Henri long-temps du plai-

(1) Quelques Historiens attribuent à l'effroi que cet assassinat causa à Marie, qui étoit enceinte de Jacques VI, le foible que ce Prince avoit de ne pouvoir soutenir la vue d'une épée nue.

sir de la vengeance. Il fut assassiné par George Bothuel, qu'elle épousa (1).

Ce second mariage offensa Chatelard : Puisque Marie s'abaisse jusques à épouser un simple Gentilhomme, dit-il, je lui avois donné assez de preuves de mon attachement, pour mériter la préférence. L'aventure de Riccio, la mort de Henri, les bruits qui couroient sur la Reine, le refroidirent. Il ne trouvoit plus dans Marie ce qui l'avoit autant charmé que sa beauté, de la pudeur, de la vertu, une ame douce. Il ne pouvoit associer le mépris que cette conduite lui inspiroit, avec l'amour qu'il avoit pour elle. Il étoit

(1) Nous ne croyons point, & quelques Historiens sont de notre avis, que Marie se soit rendue coupable de ce crime. Elle peut n'être pas criminelle d'avoir épousé Bothuel ; on va plus loin, on prétend que l'intrigue de David Riccio étoit supposée, & que Henri ne le fit assassiner que parce qu'il fut poussé par les artifices du Comte de Murray, & des ennemis de la Reine, qui tâchoient de la rendre odieuse & de la chasser du Trône.

homme de bien, l'amour céda. Moins timide depuis qu'il croyoit ne devoir plus être respectueux, il traita Marie avec moins de circonspection. La Reine enfin étoit mieux disposée en sa faveur. Elle cherchoit un prétexte pour couronner ses vœux. Il étoit bien éloigné d'en vouloir faire naître l'occasion. Il passoit les heures entieres auprès de Marie, sans que sa bouche, ni ses yeux laissassent rien échapper de flatteur ou de tendre. Il parloit un langage qui n'étoit pas celui qu'elle avoit entendu jusqu'alors. Il avoit des prétentions, il faisoit valoir ses services; il dédaignoit de mettre en usage ce formulaire de convention qui ménage la pudeur d'une femme sensible. Il mépriſoit Marie, & il ne vouloit point dissimuler avec elle. Il gagna une de ses Femmes-de-chambre, & s'introduisit le soir dans son appartement. Des chevaux étoient prêts; il vouloit forcer la Reine, l'assurer de son mépris, se *botter* ensuite, & quitter l'Ecosse.

Caché dans la ruelle, Chatelard attendit que les femmes se fussent retirées. Sa déclaration leste & cavaliere étonna la Reine autant que son apparition inattendue. Marie tenoit dans ses mains la vie

&

& la mort de ce sujet téméraire ; Marie, dont le caractere étoit foible, en eut pitié. « Chatelard, lui dit-elle avec bonté, puis- » que vous l'avez oublié, je veux bien ou- » blier que je suis Reine : ne me forcez » point à m'en souvenir. Quand je serois » votre égale, qu'osez-vous me demander ? » Ce prix n'est dû qu'à l'amour.... Rien » ne me dit que vous m'aimez. Vous ne » prenez pas la peine de me tromper. Je » suis donc bien méprisable ! Dispensez- » moi d'entendre votre justification : dis- » pensez-vous de l'appuyer sur ma con- » duite. Ce n'est point à vous à me juger ; » maîtresse de ma main, maîtresse de mon » cœur, j'ai pu donner ma main à l'un & » mon cœur à l'autre. J'ai pu placer sur le » Trône, avec moi, le sujet qui a eu le » bonheur de me plaire, sans que tout ce » que j'ai fait puisse vous enhardir ou vous » justifier. Ah ! Chatelard, cette Marie » que vous avez tant aimée en France, » que vous respectiez tant, pour être mal- » heureuse, en est-elle moins intéressante ? » Vous, qui m'avez vu de si près ; vous, » le confident de mes pensées, c'est vous » qui m'outragez...! Tant de circonstances

» étrangeres ont fait violence à mon ca-
» ractere ! C'eſt à vous de réparer cette
» injure ; croyez que vos ſervices paſſés
» ſont gravés dans mon ſouvenir ; en un
» mot, ce Chatelard ſi reſpectueux, &
» qui m'aimoit en France, me ſera tou-
» jours cher.... J'en dis trop peut-être....
» Laiſſez-moi, j'ai beſoin de repos ; étoit-
» ce à mon ami de venir le troubler » ?
Chatelard confus, mais non pas touché, ſe promit bien d'être plus téméraire une ſeconde fois. La bonté de la Reine l'enhardiſſoit. « Si j'avois déplu, diſoit-il,
» ce n'eſt pas ainſi qu'on auroit parlé. J'ai
» oſé trop peu ».

Cependant Marie, à qui les Ecoſſois donnoient des inquiétudes continuelles, étoit menacée de tomber entre les mains d'Elizabeth. Ce n'étoit pas un parti qu'elle avoit contr'elle, c'étoit toute la Nation. Bothuel, plus féroce que Henri, n'étoit pas plus capable que lui d'aſſervir une Nation rebelle, & de réſiſter au Comte de Murray (1) ; chargé lui-même du ſoupçon

(1) On ne peut s'empêcher de trouver étrange

d'assassinat, méprisable par ses vices, il ruina entiérement le crédit de Marie. Elle rassembla le peu de troupes qui lui restoient fideles. Chatelard se dévoue à son service, monte à cheval, & repousse, en plusieurs rencontres, les Ecossois jusques dans les montagnes. On fait de part & d'autre des propositions de paix. Une armistice générale est publiée pour un mois :

---

la conduite d'Elizabeth & du Comte de Murray. Elizabeth, redoutée par toutes les Puissances voisines, affermie sur le Trône d'Angleterre, sans postérité, craignant peu, dans le fond, les intrigues de Marie, poursuit une femme sans caractere, qui, par sa propre foiblesse, met des obstacles à toutes ses entreprises, & dont le fils est, après tout, l'héritier présomptif de la Couronne ; le Comte de Murray, frere de Marie, persécute lui-même sa sœur, la traîne, pour ainsi dire, sur l'échafaud. Eh ! quels motifs avoient-ils l'un & l'autre ? La raison d'Etat ne fut qu'un prétexte pour cacher des haines personnelles. Elizabeth haïr Marie ! quels rapports y avoit-il entr'elles ?

Chatelard met bas les armes, & revient à son projet ; il vient demander un salaire qui n'est presque jamais le prix d'un service rendu. Il s'introduit dans l'appartement de la Reine. Il ne s'y trouve pas plutôt seul, qu'il se dépouille de ses habits, & entre dans le lit de Marie. C'est là, c'est dans cette situation qu'il attend la Reine. Il s'aveugle sur tous les dangers, ou plutôt il n'en voit que pour elle. Il croit lui avoir ravi tous les moyens de défense. Marie arrive. A peine avoit-elle eu le temps d'exprimer sa surprise & son courroux, que le Roi se présente. Un crime sauvoit Chatelard ; il en eut le dessein ; mais il étoit sans armes, & il étoit trop foible pour étouffer le Roi. Bothuel tient déja le fer levé ; il balance.... Il ne lui eût donné que la mort, il veut lui faire souffrir un long supplice ; & couvrir la Reine d'opprobre. Marie, que les apparences condamnent, n'a pour se justifier que les dépositions de Chatelard..... Elles sont suspectes. Elle entrevoit déja l'échafaud sur lequel l'indiscret va périr ; ce supplice trouble sa pensée, elle n'ose demander sa grace ; il mourra.... Elle n'aura que des larmes stériles à lui donner.

Un billet pénetre dans le cachot où Chatelard eſt détenu ; il étoit conçu en ces termes : *Criminel intéreſſant, il n'y a qu'un moyen pour vous ſauver. Votre crime eſt une ſuite du déſordre de vos paſſions. Affectez d'annoncer à vos Juges que ce même déſordre égare vos eſprits. On pardonne à la folie* (1).

Chatelard, dont la tête étoit exaltée, bien loin de craindre la mort, avoit pris le parti de la braver. Il étoit pleinement perſuadé que

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

« Lâche & timide, ſe dit-il à lui-» même, je ne me ſauverai point par une » baſſeſſe ou un déſaveu. Qu'ai-je beſoin

(1) Cette ſituation rappelle le ſouvenir du Taſſe, qui, amoureux de la Princeſſe de Ferrare, qui l'aimoit, fut enfermé, par l'ordre du Duc, dans une maiſon de force, où il fut traité comme fou ; ſorte de ſupplice nouveau, & bien cruel. Le Taſſe auroit préféré la mort, ſi, comme Chatelard, il avoit eu le choix.

» de la vie? Le cercle que j'ai décrit eſt » aſſez brillant. La renommée a porté mon » nom dans les deux extrémités du monde; » l'amour a pris ſoin lui-même de m'inſcri- » re dans ſes faſtes immortels, au-deſſous » d'Ovide, à côté de Ronſard. Il ne me » reſte plus, pour terminer glorieuſement » ma carriere, que d'apprendre à la poſ- » térité comment un favori des Muſes fait » & doit mourir ». Une ſeule choſe l'inquiétoit, le croira-t-on? c'étoit de mourir ſans avoir été ce que les Amans appellent communément *heureux*. Il écrivit à la Reine: «— Puiſque vous daignez vous in- » téreſſer, Madame, à mon ſort, daignez » du moins ne pas combler la meſure de » mes maux. Je vous aime, Madame; cet » aveu, que je fais ſi près du tombeau, » n'eſt pas ſuſpect. Il me reſte peu de mo- » mens à vivre; mais ces momens je ne les » échangerois pas pour un ſiecle d'exiſten- » ce, ſi vous veniez me viſiter... L'appareil » du ſupplice ne m'a point abattu; que » l'aſpect d'un cachot ne vous effraie point. » Venez, Madame, ne me faites point » appercevoir que mes bras ſont chargés » de fers — ».

La Reine refuſa de le voir, & n'eut que

des larmes à lui donner. Les Juges l'interrogerent, gagnés par les Agens d'Elizabeth; ils vouloient impliquer Marie dans cette procédure. Il nia toujours avec fermeté que la Reine lui eût donné un rendez-vous. Appliqué à la question, il se fit lire un passage de Séneque. Enfin, condamné à avoir la tête tranchée, il entendit son arrêt sans pâlir. Amené sur l'échafaud, il refusa de prêter l'oreille aux exhortations d'un Prêtre. Environné d'une nombreuse populace qui assistoit à son supplice, il déclama à haute voix l'*Hymne* de la mort, par Ronsard (1); se tourna ensuite vers le lieu où on lui

(1) Nous avons cru ne devoir conserver que quelques vers de l'Hymne de Ronsard; ceux de nos Lecteurs, qui n'ont jamais lu ce Poëte, connoîtront du moins sa maniere. Il y a de la Philosophie, peu de Poésie, beaucoup de force.

Où est l'homme çà-bas, s'il n'est bien misérable
Et lourd d'entendement, qui ne veuille être hors
De l'humaine prison de ce terrestre corps ?
Ainsi qu'un prisonnier qui nuit & jour endure
Les manicles aux mains, aux pieds la chaîne dure,
Se doit bien réjouir à l'heure qu'il se voit

avoit dit que la Reine se tenoit, & s'écria : *Adieu, la plus belle & la plus cruelle*

Delivré de prison ! Ainsi l'homme se doit
Réjouir grandement quand la mort lui délie
Le lien qui serroit sa misérable vie.
. . . . . .
. . . . . .
Est-ce pas le meilleur de bientôt mettre fin
(Pour regagner l'hôtel) aux labeurs du chemin,
De ce chemin mondain qui est dur & pénible,
Epineux, raboteux & fâcheux au possible,
Maintenant large & long, & maintenant étroit,
Où celui de la mort est un chemin tout droit,
Si certain à tenir que ceux qui ne voient goutte,
Sans fourvoyer d'un pas n'en faillent point la route?
Si les hommes pensoient à part eux quelquefois
Qu'il nous faut tous mourir, & que même les Rois
Ne peuvent éviter de la mort la puissance,
Ils prendroient en leurs cœurs un peu de patience.
. . . . . .
. . . . . .
S'il y avoit au monde un état de durée,
Si quelque chose étoit en la terre assurée,
Ce seroit un plaisir de vivre longuement ;
Mais puisqu'on n'y voit rien qui ordinairement
Ne se change & rechange & d'inconstance abonde,

Princesse de l'Univers. Le Bourreau fit tomber sa tête après le troisieme coup, & la montra au peuple (1).

Ce n'est pas grand plaisir que de vivre en ce monde.
. . . . . .
. . . . . .
Je te salue, heureuse & profitable Mort,
Des extrêmes douleurs médecin & confort.
. . . . . .

(1) Les dernieres paroles de Chatelard laverent la Reine du soupçon d'adultere; mais les Ecossois ne continuerent pas moins à la haïr. Peu de temps après, Bothuel fut contraint de se retirer en Danemarck, où il périt misérablement. Marie fut mise en prison, & se sauva en 1558. Ses troupes ayant été défaites, elle se retira en Angleterre, où elle fut arrêtée. Elle tenta de se faire épouser par le Duc de Norfolck, & conspira contre Elizabeth. (Brantome prétend que Marie ne conspira point contre Elizabeth; elle déclara, en mourant, que tout ce qu'elle avoit fait n'étoit que pour se procurer la liberté.) On sait quelle fut sa triste destinée; mais ce que tout le monde ne sait pas, & ce que nous ne croyons point, c'est que d'Aubes-

pine, Ambassadeur de France, voulut faire assassiner Elizabeth pour sauver Marie. « Quoi qu'il » en soit, dit Brantome, si M. de Guise avoit » vécu, Marie n'eût point perdu la tête, ou elle » auroit été vengée ». Le peu de sensation que fit cette exécution dans les Cours d'Espagne & de France étonne encore. Elizabeth, pour nous braver, osa envoyer de l'argent & des secours aux Protestans.

(*Par M. Mayer.*)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'AME
TOUJOURS IMPASSIBLE
DANS TOUTES LES POSITIONS DE LA VIE, FORS EN UNE SEULE QUI EST LA GRANDE.

Paris, chez Jean Morel, 1558.

JEAN MOREL est non-seulement l'Imprimeur, mais encore l'Auteur de ce Roman. Le Chancelier Olivier l'avoit admis dans sa société intime; & souvent ce grand Magistrat, fatigué d'avoir tenu la balance égale dans des temps si orageux, & débarrassé enfin de la gravité gê-

nante de la Simarre, venoit converser avec lui, & sourire avec les Muses. Jean Morel étoit encore ami de Michel de l'Hôpital, dont il recueilloit les vers, qu'il donnoit au public, ainsi qu'on peut le voir dans les *Epîtres* de cet immortel Chancelier, traduites depuis peu en François, & imprimées chez *Moutard*. Le fanatisme religieux, qui caractérise le seizieme siecle, fut fatal à Morel : convaincu d'avoir adopté les nouvelles opinions, il fut brûlé vif.

Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Morel, Gentilhomme d'Anjou, son contemporain, également éclairé, qui fut Gouverneur du Batard d'Angoulême, fils de Henri II, & qui mourut aveugle à l'âge de quatre-vingts ans, en laissant trois filles aussi savantes que pauvres. Le sort de ces Demoiselles occupa les derniers momens de Michel de l'Hôpital. Il leur écrivit quelques jours avant sa mort : « Vous, les enfans de mes amis les plus chers, filles » généreuses, vous me restez fideles autant » qu'à la pudeur, votre unique trésor. Tout » ce que la France possede encore de jeunes » gens honnêtes auroient dû former des vœux » pour vous, & l'Etat auroit gagné à vous doter. » Mais nous ne savons plus combien l'honneur

» eſt préférable à l'or. Si la corruption de l'Ita-
» lie ne dominoit pas nos cœurs, c'eſt la vertu
» & non les tréſors que nous épouſerions. Une
» femme impure anéantit les grandes Maiſons,
» & finit les races des braves : une femme hon-
» nête en perpétue le ſang glorieux ; tous ſes
» enfans ſont légitimes ; c'eſt la vivante image
» de leur pere, comme c'eſt ſa véritable ſubſ-
» tance ».

Nous ne préviendrons point le jugement de nos Lecteurs ſur ce Roman, & nous commençons notre Extrait.

UN Gentilhomme de Cognac (1), à qui les perpétuels & minutieux mouvemens de l'intrigue étoient indiſpenſables & doux, s'attacha à Madame d'Alençon, ſœur de François Premier. Dès ce moment, il n'eut plus d'affaires à lui ;

(1) François Premier étoit né dans cette Ville, & y demeura quelque temps avec Marguerite de Valois, ſa ſœur, Ducheſſe d'Alençon, & depuis Reine de Navarre.

celles de la Princeſſe devinrent les ſiennes; *tout ſon être, par maniere de dire, ſe trouva verſé en elle.* Un ſentiment naiſſant ſe remarquoit-il dans le maintien de Madame, dans ſes yeux, dans ſon *parler*, dans ſon ſilence? *Gandiac* (c'étoit le nom de l'Intrigant) s'approprioit ſoudain cette affection étrangere. Il ſe *démenoit* comme s'il eût été amoureux lui-même.

Les Grands ſont fort ſujets à l'ennui; c'eſt leur ennemi le plus redoutable. Ne pouvant point toujours ſe parler à eux-mêmes, il leur faut ſouvent quelqu'un tout prêt pour leur dire ces riens frivoles & pourtant ſi néceſſaires dont ils ſe repaiſſent dans leurs brillantes ſociétés, & qui ſont *la vie de leur vie.* Gandiac étoit préciſément ce qu'il falloit à Madame d'Alençon. Née curieuſe, inquiete, portée à l'amour, à la galanterie même, elle avoit un déſir impérieux *d'apprendre les occupations des autres, afin de s'en ménager à elle-même.* Son Agent la mit bientôt au courant des aventures les plus ſecretes. Le Connétable de Bourbon boudoit Louiſe de Savoie; Bonnivet étoit devenu ſon rival; le Roi, toujours vo-

lage & toujours heureux, formoit sans ceſſe des inclinations nouvelles; Guiſe étoit retenu à Dijon par une intrigue qui déſeſpéroit une grande Princeſſe à Fontainebleau (1); le ſérieux Montmorency ſoupiroit lui-même, & l'on connoiſſoit déjà l'objet de ſa flamme.

Madame d'Alençon, enchantée de tous ces détails, voulut fixer irrévocable-

(1) Cette anecdote eſt vraie. Claude de Guiſe eut un fils naturel d'une Demoiſelle de Dijon. Cet enfant fut depuis Abbé de Clugny. Les Huguenots ont compoſé un Libelle ſous ſon nom, intitulé : *La Légende de Claude de Guiſe.* Antoinette de Bourbon, épouſe de ce mari volage, imagina, pour le guérir, une ruſe qui lui réuſſit. M. de Guiſe avoit donné à cette Princeſſe un ſuperbe ameublement. Elle le fait porter dans la chambre de ſa rivale. M. de Guiſe arrive, reconnoît le don qu'il avoit fait à ſa femme, admire la maniere ingénieuſe avec laquelle elle lui reprochoit ſon infidélité, fait un ſort à la Demoiſelle qu'il ne vit plus depuis, & reſte juſqu'à la mort fidele à ſa femme, qui ne lui parla jamais de ſon inconſtance.

ment auprès d'elle l'homme précieux qui les lui faisoit. Il avoit un fils : elle se chargea de sa fortune. Mais si Gandiac eût pu penser à ses affaires domestiques, ce fils, appellé *Philippin*, auroit fait son désespoir ; c'étoit bien l'être le plus insouciant, le plus apathique de l'univers. Tout, dans la vie, lui étoit égal. Cette indifférence n'étoit cependant pas en lui le produit ordinaire de l'imbécillité. Philippin, déja âgé de dix-huit ans, avoit des connoissances acquises & naturelles ; &, soit par instinct, par réflexion, ou par l'inutilité des peines qu'il voyoit prendre à son pere, un plan diamétralement opposé s'arrangeoit dans sa tête. Il voyoit avec une tranquillité toujours égale tous les mouvemens des passions humaines.

Madame d'Alençon se fit amener cet homme rare. *Philippin*, lui dit son pere avant de le présenter, *vois, mon ami, si je n'ai pas bien cheminé : me voilà pourtant de la Cour d'une grande Princesse. Je n'avois qu'à rester à Cognac, dis-moi ce que je serois devenu? = Cognac est une Ville fort paisible, mon pere ; on peut y être heureux comme à Paris. = Nous y avions à peine le nécessaire. — On se*

paſſe de ce qu'on n'a pas. — Il eſt plus doux de l'avoir. — Cela peut être. — Tu me parois bien froid aux bontés de la ſœur du Roi? — Je ne la connois pas. — Tu deviendras riche. — Si vous le voulez, j'y conſens —.

Après ce beau dialogue, ils arrivent. La Princeſſe eſt contente de la figure & du maintien de Philippin. *Il n'eſt pas trop embarraſſé*, dit-elle. — *Madame*, dit Gandiac, *il n'a encore rien vu.* — *Tant mieux, il aura plus de plaiſir; on n'en a plus quand on connoît tout.* — *Philippin*, dit-elle au jeune homme, *vous êtes à moi; je veux vous marier: le voulez-vous?* — *Comme il vous plaira.* — *Et s'il ne me plaiſoit pas?* — *J'en ſerois conſolé.* — *Gandiac, votre fils ne me paroît pas avoir les paſſions fort vives* —.

On le mena le ſoir même à *une Farce de Bateleurs*; il ne rit point. Le lendemain, on lui fit voir une Tragédie *pitueuſement larmoyante*; il ne pleura point. Le Roi, précédé de ſes Gardes, accompagné de ſes Princes, des grands Officiers de la Couronne, & allant s'aſſeoir ſur ſon Trône brillant, avec cet air de

grandeur imposante, & ce maintien belliqueux, galant, aimable, qui étonnoit, enlevoit, attiroit tous les regards; ce grand Roi ne fut pas plus remarqué de Philippin que le moindre particulier.

Dame Opinion, Reine du Monde, ne fut jamais la sienne. Jamais il ne reconnut l'empire de la mode, qui entraîne les plus fortes têtes, ni même celui de l'usage, qui soumet jusqu'à la sagesse. Rien ne l'étonnoit : il ne comprenoit pas ce que signifioient ces mots si communs d'amour, de haine, de gouts, d'affections. Philippin s'occupoit, mais ne s'intéressoit jamais.

Le contraste du pere & du fils frappoit tous les yeux, excepté ceux de Gandiac. Madame d'Alençon lui en parla. —*L'amour seul*, dit-elle, *peut le faire sortir de cette indifférence extrême. Marot assure que le flambeau de Prométhée, qui donna la vie au monde, n'étoit que le flambeau de l'amour.*

La jeune *Florine*, vive, spirituelle & charmante, étoit aimée de la Princesse, dont elle étoit Fille-d'Honneur. La condition de Philippin étoit égale à la sienne; Madame d'Alençon résolut de les unir.

L'indifférence, jointe dans un jeune homme à une figure intéreſſante, eſt un attrait bien puiſſant pour charmer une Belle. Florine avoit déja diſtingué Philippin. Elle ſe déſeſpéroit de ne pas voir dans ſes regards ce caractere qu'amour inſpire, & qu'une Belle ſait ſi bien connoître. Moins le fils de Gandiac marquoit d'empreſſement auprès des compagnes de Florine & d'elle-même, plus elle ſe crut permis, ſans craindre de ſe compromettre, de le rechercher, de lui parler, de le connoître. Il n'étoit pas trop fier pour elle, & ſe laiſſoit aborder, lui répondoit même, mais ne lui parloit jamais le premier.

Un jour elle lui dit : *Aimez-vous la Cour ? — Je n'ai pour elle, ni amour, ni haine. — Vous ſavez donc ce que c'eſt qu'amour & que haine ? — C'eſt ce qui attire ou repouſſe. — Eh ! vous n'êtes attiré par rien ? — Non, juſqu'à préſent —.*

« Ce cœur-là n'aimera jamais, dit Flo» rine ; c'eſt dommage : il eſt aimable. Il » n'eſt, ni trop grave, ni trop ſérieux ; il » parle peu, mais il dit bien. L'inſenſible ! » il me regarde ſans émotion. Cependant, » cette robe gris de lin, ces perles, ces

» cheveux *ſi galamment nattés*, & cette » figure, s'il faut le dire, auroient bien » mérité un petit compliment. Mais il » n'aime peut-être point la parure ».

Le lendemain, elle reçoit l'homme inſenſible dans un négligé élégant. Il ne fit pas plus d'attention à cette négligence, qu'à la toilette de la veille.

Il fallut donc encore changer de moyens. Madame d'Alençon donnoit un bal domeſtique. Elle l'ouvrit avec M. de Vendôme. On permit aux Filles-d'Honneur de danſer enſuite. Elle prend la main de Florine, & la préſente à Philippin. Les graces animoient les pas & tous les mouvemens de la jeune Beauté. Mais, hélas! Philippin ne danſa qu'avec nobleſſe : ſes yeux ne diſoient rien ; & Florine, qui ne ceſſa de les fixer timidement, & d'une maniere d'autant plus enchantereſſe, les voyant ſi froids, eut un tel embarras, une confuſion ſi marquée, qu'elle en pleura.

» Maudit homme! ſe dit-elle, pour» quoi l'ai-je vu?... pourquoi la Prin» ceſſe?... Oublions-le, ma gloire le veut». Elle paſſe deux jours entiers ſans daigner le regarder; mais quelle agitation pénible,

insupportable, elle éprouvoit en détournant les yeux de lui ! Le troisieme jour, elle fut si violemment tentée de le voir, que, pour résister à cette envie, elle fut contrainte de feindre une indisposition, & de garder le lit.

En toute autre circonstance les procédés étranges de Philippin auroient fort amusé Madame d'Alençon ; mais ils portoient la mort dans le cœur de la sensible Florine. Elle résolut donc de mettre tout en œuvre pour attendrir cet homme de marbre, ou pour guérir sa Fille-d'honneur.

Philippin aimoit beaucoup les Auteurs de Rome, & sur-tout Ovide. (Qu'on me dise pourquoi un pareil mortel alla s'aviser de faire choix de ce Poëte ; mais enfin il l'aimoit). Ovide n'étoit pas encore traduit. La Princesse engagea le fils de Gandiac à faire passer les beautés de l'Amant de Julie dans notre Langue. Il le fit, parce qu'on l'en pria, & *transfata* toutes les galanteries de l'*Art d'aimer*, sans autre plaisir. Aux endroits les plus délicats, Florine le regardoit avec le sourire de Galatée ; mais Philippin n'étoit pas Acis.

On passa aux Héroïdes : même indifférence de la part de l'un ; même désespoir de la part de l'autre. Nous supplions le Lecteur de croire que Florine, née très-réservée & très-décente, n'auroit jamais cessé de l'être, si le hasard ne l'avoit attachée à un homme propre à la faire *damner*. Nous le prions encore de se rappeller que les Belles avoient bien moins de délicatesse sous le regne de François Premier que de nos jours : il en sait la raison, qui ne nous fait peut-être pas autant d'honneur qu'on le croiroit d'abord. Qu'il ne soit donc pas étonné d'apprendre que Florine se faisoit traduire de préférence les Héroïdes des Amantes. Elle les trouvoit délicieuses, pleines de feu & d'amour, lui en faisoit sentir les beautés, les lui récitoit avec une passion extrême, s'approprioit toute la tendresse qui y regne : ce n'étoit plus Phedre ni Œnone ; c'étoit Florine elle-même ; c'étoit la passion qui parloit. Peines inutiles encore ! Philippin en concluoit seulement que la prononciation étoit plus forte à la Cour qu'à Cognac. Madame d'Alençon voulut lui faire honte du peu d'ame qu'il mettoit dans ses lec-

tures : *Peut-on être si insensible avec de l'esprit*, dit-elle ? *Vous avez traduit les Amours de Pyrame & Thisbé, récitez-les, qu'on vous apprenne au moins à les lire.*

On sait que Pyrame & Thisbé habitoient deux maisons contiguës, & qu'une heureuse ouverture, que le temps avoit faite au mur qui les séparoit, leur facilitoit au moins la douceur de s'y venir conter leurs tendres peines. Par cette heureuse breche, leurs voix trouvoient un passage ; par-là encore, en se parlant, leurs bouches se rencontroient, & un baiser devenoit quelquefois le prix de l'amour malheureux. Tel est le point essentiel que Madame d'Alençon, vive & étourdie, voulut ménager pendant la lecture.

Florine ne paroissoit point, la Princesse feignoit de l'attendre ; & comme impatientée de son retard : *Commencez toujours*, dit-elle à Philippin ; *& pour rendre la chose avec plus de vérité, passez dans le cabinet obscur dont la porte restera entr'ouverte ; vous en imiterez mieux Pyrame, & serez moins timide dans l'obs-*

curité, sur-tout avec cette barriere entre moi.

L'apathique Philippin obéit; il commence. *Animez-vous donc*, lui crioit la Princesse, *vous êtes trop monotone.* Il continue de l'être. Il arrive à l'endroit délicat. *Vous faites un contre-sens*, dit Madame d'Alençon : *vous êtes à une lieue du mur; approchez la bouche de l'ouverture, comme celui que vous faites parler.* Il obéit encore; il sent des levres délicates & fraîches, il s'interrompt, & ne sait que penser. Il entend rire, il se doute que c'est de lui qu'on rit; mais il ne se dérange point & continue sa lecture.

Il est inutile d'avertir, pour l'honneur de Madame d'Alençon, que la bouche que Philippin rencontra, n'étoit pas la sienne; c'étoit celle de Florine, qui s'étoit prêtée malgré elle à cette folie. La pauvre fille fut au désespoir de la froideur nouvelle de l'insensible : elle se déconcertoit, tandis que la Princesse faisoit les plus grands efforts pour s'empêcher d'éclater. Ce qui ajoutoit encore à l'embarras de l'une & à la saillie de l'autre, c'est que Philippin poursuivit toujours sa lecture. Quand il eut

eut fini, il continua de rester dans le cabinet obscur, jusqu'à ce qu'on l'avertît d'en sortir. On ne tint pas à ce nouveau trait; Florine furieuse alla se cacher, & la Princesse, en se tenant les côtés, se fit conduire chez le Roi, son frere, pour lui conter cette aventure.

François I en rioit autant que sa sœur, lorsque Louise de Savoie entra avec des yeux moult *courroucés*. *Vraiment*, dit-elle, *mon fils, votre sœur qui voilà mene charmante vie: jaçoit que depuis long-temps épiois ses intrigues, si est-ce que je n'avois pu en découvrir nulle: la meche est découverte, & un Jouvencel trouvé à cette heure dans le réduit de sa ruelle, met gentiment son honneur en compromis.*

A ce discours de leur mere, le Roi & Madame d'Alençon rirent sur *nouveaux frais, comme si de quinze jours ils n'avoient goûté ce passe-temps.*

La colere de Louise de Savoie, qui alloit toujours en augmentant, les calma pourtant. Ils lui firent enfin connoître la mépriſe. Tout fut appaisé, & Madame d'Alençon justifiée sans peine. *Je parie*, dit cette Princesse, *qu'il est encore dans mon cabinet noir.*

Hélas! répondit Madame d'Angoulême, *il est vrai, & c'est moi qui l'y ai fait détenir, pour vous convaincre, fille très-sage, d'une faute que n'avez pas commise.*

Allons le délivrer, s'écria le Roi. On va chez Madame d'Alençon; on trouve Philippin dormant tranquillement dans sa garde-robe. Un Page approche un flambeau; il s'éveille, apperçoit le Monarque & bâille. Il se leve en se frottant les yeux, & sans être ému des nouveaux éclats de rire qu'il occasionne: à peine arrivé chez lui, il poursuit le sommeil, *encommencé* dans le réduit obscur.

Il faut avouer, dit François I, que voilà un homme fort étrange pour être à ma Cour, & qu'il ne prendra pas aisément cette galanterie que je voudrois rendre générale, pour adoucir un peu les mœurs de *ce peuple ci*. Le ciel tomberoit en éclats sur lui, dit Madame d'Alençon, il seroit écrasé sans sourciller. Mon fils, continua Madame d'Angoulême, il me paroît que Votre Majesté ne lui impose pas trop.

Comme dans les Cours il faut de petites choses pour occuper, il ne fut question pendant plusieurs jours, que de Phi-

lippin, & l'on trouva qu'il étoit auſſi original en indifférence, que M. Bayard en bravoure.

Ne ſemble-t-il pas que Florine auroit dû s'en tenir aux tentatives qu'elle avoit faites? Mais c'eſt une terrible choſe que l'amour, ſur-tout quand l'amour-propre s'y joint. Sa gloire étoit attachée à cette conquête. *Je ne veux plus prendre conſeil que de moi*, ſe diſoit-elle; *l'indiſcrétion de la Princeſſe me feroit toujours échouer: avoit-elle beſoin de parler de mes affaires au Roi, à ſa mere? Toute la Cour va être inſtruite de ma honte. Feignons d'avoir changé; & pour obtenir Philippin, diſons que nous avons renoncé à lui. Avec un caractere comme le ſien, Madame d'Alençon, en voulant me ſervir, me nuit; jamais il n'avoueroit ſa défaite devant elle.*

Philippin alloit tous les ſoirs ſe promener au Pré-aux-Clercs. Un jour Florine, remplie de ſon grand projet, prend ſur elle de le chercher à cette promenade: elle le voit ſeul, & l'aborde. *Vous aimez bien la ſolitude*, lui dit-elle. — *La ſolitude, le monde, tout m'accommode, je me trouve bien par-tout. — Quoi, même dans le cabinet noir? Ecoutez-moi, Philippin; je*

prends intérêt à vous ; & ne sais pas pourquoi. Je suis fâchée, bien fâchée que la Princesse vous ait tourné en ridicule devant le Roi & sa mere. — Faut-il pas que les Princes s'amusent, & les Princesses surtout? — Faudroit choisir d'autres sujets. — Ne suis-je pas aussi bon qu'un autre à cet usage? — Ils ont leurs foux (1), qu'ils

(1) François premier avoit un Fou bien extraordinaire ; c'est *Briandas*. Un jour ayant assisté au dîner du Dauphin (depuis Henri II), & lui ayant entendu partager à ses Favoris les grandes charges de la Couronne, Briandas courut chez le Roi, & lui dit : *Dieu te garde, François de Valois ! — Briandas*, lui répond le Monarque, *d'où vous vient cette liberté ? — Par le sang Dieu*, reprit le Fou, *tu n'es plus Roi ; c'est ton fils. Et toi, de Taix, tu n'es plus Grand-Maître de l'Artillerie.* Puis revenant au Roi : *Tu verras bientôt*, ajouta-t-il, *Monsieur le Connétable te commander, la baguette à la main.*

Le Roi, au lieu de rire de cette folie, ou de punir l'insolent, gronda son fils, & exila le Connétable à Chantilli en 1541.

s'en amuſent : vous ne l'êtes pas : vous êtes inſtruit : que je vous ſerois obligée, ſi vous vouliez me faire part de vos lumieres ! — Ah ! volontiers, quand vous voudrez. — Mais, demain, tous les jours, pourvu que je ſois ſeulette avec vous. — Ordonnez. — Tous les matins à neuf heures, & tous les ſoirs à huit.

Cet arrangement pris, le bon Philippin alloit régulièrement deux fois chaque jour chez Florine. Et cet homme ſi peu fait au myſtere, s'y prêta ſi bien, à la priere de la Demoiſelle, que la Princeſſe, ni perſonne au monde ne ſe doutoit de ſes viſites ſecretes. Il alloit de temps en temps chez Madame d'Alençon, qui s'en amuſoit ; & Florine paroiſſoit l'avoir abſolument oublié.

Cependant dans le particulier elle tiroit de lui beaucoup de connoiſſances & de lumieres qui l'intéreſſoient peu ; elle le trouvoit éternellement de glace dans le point eſſentiel. En pareille circonſtance tout ce qu'elle pouvoit faire, c'étoit de rapprocher ſa ſcience de ce point-là. Il lui avoit parlé de Sapho & de Phaon. *Ah !* lui dit-elle,

que je hais cet insensible Phaon ! mais vous, ne le haïssez-vous pas aussi? Concevez-vous dans le monde rien de si doux que de s'aimer? Tout nous y convie dans la nature; & derniérement M. le Cardinal du Belley nous assuroit que les plantes elles-mêmes se recherchoient par force sympathique, & que l'aimant (notez bien ceci, Philippin) *attiroit jusqu'à l'acier* (1). *Mais peut-être que Sapho, qui faisoit de si beaux vers, ne donnoit pas de ton assez tendre à sa voix en les récitant. Oh! sûrement, c'est là l'unique raison qui l'empêcha d'attendrir son amant: je veux m'en assurer; daignez me traduire une Ode de cette belle Grecque.*

L'Ode traduite, Florine s'en empare. Dieux! comme ses traits s'animent! quel feu dans ses yeux! mais quelle douceur! quels charmes! *Puisque je suis Sapho,*

(1) Nous ne savons si le Cardinal du Belley, l'un des grands Politiques du regne de François premier, s'est occupé de cette recherche. Mais nous connoissons un Ouvrage curieux de *la Mothe le Vayer*, sur la même matiere.

dit-elle, *vous ſerez Phaon : voyons comme il a pu lui réſiſter.*

A l'aide du rôle étranger qui maſquoit ſa véritable flamme, elle approche ſa main égarée de Philippin, & ſaiſit la ſienne; elle le ſerre dans ſes bras. O Pygmalion, tu animas le marbre, ouvrage de ton ciſeau : animer Philippin étoit bien *autre beſogne.* Plus froid que le bloc de Paros, le feu qui l'entouroit n'arrivoit pas juſqu'à ſon ame. *Que vous jouez bien!* dit-il..... *Non, traître, je ne joue pas..... je....*

Elle ſe tut, & fit bien mieux : Philippin étoit un peu embarraſſé de cette bruſque apoſtrophe; & cette émotion, toute légere qu'elle fût, étoit la premiere qu'il eût encore éprouvée.

Dans ces occaſions délicates, rien n'égale la préſence d'eſprit d'une femme. *Reprenez votre Ode*, dit-elle; *votre Sapho eſt trop emportée; elle m'inſpiroit, & je crois que je me laiſſois déja aller à ſon tranſport. Laiſſons là vos Grecs : auſſi-bien*, ajouta-t-elle d'un air piqué, *j'abuſe ſans doute de votre complaiſance. J'aime mieux les Italiens; prenons un Pétrarque; vous n'aurez pas beſoin de me l'expliquer;*

depuis les guerres d'Italie, ſa langue eſt devenue la nôtre.

Elle ouvre le Poëte qui immortaliſa Laure. *Bon*, dit-elle, *chacun à ſon tour. Tout à l'heure c'étoient les femmes qui ſoupiroient en vain; maintenant ce ſont les hommes, j'en ſuis ravie; ils le méritent. Ah! ſi j'étois la Beauté de Vaucluſe, que j'aurois de plaiſir à faire damner ce Chantre galant, & comme je vengerois Sapho!*

Philippin, qui, ſans le ſavoir, avoit fâché Florine, étoit tout ſurpris de ſon humeur. Elle le prie de lire quelques ſonnets; il prend le livre, & prononce avec gout, mais ſans nulle ſenſibilité, ayant le ſon de voix plus *touchant que touché.* Aux ſtances les plus tendres, Florine renchériſſant encore ſur la rigueur de Laure, affectoit l'indifférence de Philippin, & le regardoit pour ſe faire remarquer; elle tâchoit de mettre du dédain dans ſes yeux, pour voir ſi du moins elle ne pourroit pas le fâcher. Mais quelque mine qu'elle lui fît, Philippin étoit toujours content: *Je hais vos livres d'amour*, dit-elle, *ils m'ennuient.*

Non, il ne ſentira jamais rien. O Ciel!

eſt-il poſſible ? peut-on voir plus de nobleſſe dans les traits, plus de probité dans le cœur, plus de lumieres dans l'eſprit ? Parmi ces jeunes Seigneurs qui font tourner les têtes à la Cour, en eſt-il de ſi diſcrets, de ſi ſoumis, de ſi bons ! frivoles avantages ſans la ſenſibilité qui lui manque ! Hélas ! peut-on avoir tant de grace, & n'être point tendre !

Un jour en entrant chez Florine, Philippin, qui aimoit ſon pere autant qu'il pouvoit aimer, dit à cette belle, ſans être ému : *Mon pere eſt arrêté. — Arrêté ! & pourquoi ? — Ils diſent qu'il a révélé les amours du Roi avec Madame de Château-Briand. Je viens d'apprendre cette nouvelle chez Madame d'Alençon ; & ſi ce n'avoit pas été l'heure de venir chez vous, je priois la Princeſſe d'obtenir de ſon frere que j'allaſſe prendre la place de mon pere : de cette maniere le Roi auroit toujours un priſonnier, puiſqu'il lui en faut un. Mademoiſelle, chargez-vous de cette demande : mon pere aime ſa liberté ; moi, je ne m'en ſoucie point.*

Quoique Florine fût choquée de cette nouvelle indifférence, la généroſité de Philippin la toucha : qui pourroit n'être pas ému de la piété filiale ? *Accordez cette*

faveur à mon pere, continua-t-il; *quand je serai sorti de prison pour lui, nous expliquerons ensemble, puisque les livres d'amour vous déplaisent, les Œuvres de Séneque. Je vais traduire pour vous, au Château de Loches, son Traité de la Colere.* — *Traduisez plutôt celui de la Clémence; j'en aurai bon besoin pour vous*, dit-elle tout bas.

Avec de pareils originaux on est souvent entraîné; & en les blâmant, on les suit. On demande l'échange des prisonniers; le Roi l'accorde (ce bon François I ne savoit pas toujours ce qu'il faisoit). Philippin arrive la nuit à Loches. *Levez-vous*, dit-il à son pere; *vous êtes libre, c'est moi qui suis prisonnier pour vous. Allez à la Cour, à Cognac, par-tout où il vous plaira, vous y serez mieux qu'ici. Pour moi, je sens que je n'y serai point mal, le lieu me plaît assez.*

Gandiac de s'attendrir, & son fils d'être étonné de cet attendrissement! Il avoit fait la chose la plus simple du monde. Gandiac part, & Philippin se trouve fort heureux en prison, où nous le laisserons occupé de la traduction de Séneque.

Madame d'Alençon, très-persuadée que Florine ne pensoit plus à cet être merveil-

leux, lui demanda un jour si elle avoit rien vu de si étrange que sa tête. La Fille-d'Honneur rougit, la sage Princesse comprit cette rougeur. Elle loua l'action généreuse de Philippin; l'*Amour est la sensitive;* un rien l'émeut. *Vous l'aimez toujours, & vous me le cachez!*

La Princesse obtient aussi-tôt du Roi la délivrance de l'innocent prisonnier. Il lui restoit encore, quand l'ordre arriva à Loches, quelques pages du Traité de la Clémence à traduire: il auroit bien mieux aimé les finir en prison; mais on lui dit de partir, & il partit.

Il arrive à Paris. On y avoit appris son retour, & Florine ne l'avoit pas encore vu. Il étoit déja tombé dans un autre embarras. Un de ses amis avoit une affaire d'honneur; il lui falloit un second; il rencontre Philippin, lui propose de venir se couper la gorge avec un homme qu'il ne connoissoit point: le docile Philippin est déja sur l'arêne, il se bat bravement & sans colere; il est blessé. On le ramene chez son pere fort inquiet; on met le premier appareil à sa blessure; il ne sauroit dormir, & pour s'en dédommager, il finit le Traité de la Clémence.

François I, digne Roi d'un peuple si brave, l'envoie visiter. Gandiac ne se sent pas de joie; son fils plus calme est seulement étonné du message.

Contre qui s'étoit-il battu? Hélas! ce n'étoit que contre le frere de Florine. Cet heureux frere n'avoit pas la moindre égratignure. Mais Philippin étoit blessé; son amante étoit inconsolable.

Elle envoya chez lui; la blessure étoit légere. Cette attention de Florine lui fait naître l'idée d'aller chez elle: il étoit huit heures du soir. Il l'aborde comme s'il l'avoit vue la veille; & sans lui parler de Loches, ni de duel, il lui montre la traduction de Séneque. C'étoit bien là ce qui occupoit *la gente Demoiselle!* Désespérée de sa prison, le bonheur de le revoir étoit égal aux *soucis poignans* de l'absence. Mais, hélas! elle le revoit, & il est toujours le même.

Il continuoit d'aller au Pré-aux-Clercs: c'étoit le rendez-vous des Réformateurs, & quelquefois aussi celui des Catholiques. Les Chefs de la réforme proposerent un jour à Philippin de leur dresser un Mémoire pour le Roi. Il en fit un qu'ils agréérent. Les Catholiques lui en demanderent un

autre exactement contraire au premier, l'homme impassible leur rendit aussi ce service. Tous deux furent présentés au Conseil du Roi. L'une & l'autre pieces partagerent les avis des Ministres; & le Chancelier Poyet ne savoit à laquelle donner la préférence. Enfin, l'ancienne Religion l'emporta. On décida de découvrir les deux Auteurs des Mémoires, d'imposer une amende de trois cents livres tournois à celui de la Réforme, payables au Compositeur Catholique. On trouva que Philippin avoit fait l'un & l'autre, & il se paya l'amende à lui-même. Ainsi parmi ces grands débats religieux, qui agitoient si cruellement la France, l'Allemagne & l'Angleterre, l'homme impassible, tranquille comme un Sage, prêtoit indifféremment sa plume aux deux partis, sans jamais se passionner pour aucun.

Dans ce temps le Prince de Bourbon s'étoit révolté contre sa Patrie & son Roi: Charles-Quint alloit profiter de ses grands talens trop négligés en France. L'Italie devenoit le théâtre sanglant de la guerre. Le valeureux Roi des François se disposant à passer les monts, attira les plus braves auprès de sa personne. On fait

l'eſtime particuliere qu'il avoit pour les Gaſcons, ſes compatriotes : il engagea Philippin à le ſuivre en Milanez ; Philippin y conſentit ſans peine. Il ſe trouva à la journée de Pavie dans cette troupe de Preux, au milieu deſquels le Roi combattit. Dans cette mêlée affreuſe, il étoit auſſi tranquille que lorſque Florine lui déclamoit l'Ode paſſionnée de Sapho ; il donnoit la mort à ce Wallon, eſquivoit la *cautelle* de ce Caſtillan, & toujours protégeoit ſon drapeau & défendoit ſon Roi, ſans ſonger à lui-même. *Il y a*, dit le Proverbe, *un Dieu pour les enfans & pour les foux ;* il y en eut auſſi un à Pavie pour Philippin. Le Roi fut pris, nos braves maſſacrés, les lis teints de ſang, notre armée dans une effroyable déroute. L'ami de Florine, toujours combattant, toujours le viſage contre l'ennemi, ne fut, ni bleſſé, ni pris ; il revint en France avec le flegme de Zénon, qui auroit vu les Athéniens terraſſés par le grand Roi.

Il prit la route de Paris, parce qu'il vit d'autres Gentilshommes qui la prenoient. En y arrivant, il apprend la mort de ſon pere, qui, depuis ſa priſon, n'ayant plus eu la facilité d'intriguer, étoit mort plus.

accablé d'ennui que d'années. *Philippin, vous voilà chef de famille*, lui dit Madame d'Alençon; *je vous ai promis de vous marier; vous le savez : j'aimois votre pere, je prétends m'acquitter avec vous de tous ce que je lui dois. Jadis je voulois vous unir à Florine; mais il n'y faut plus penser; vous ne l'aimez point? — Je l'aime plus qu'aucune femme du monde*, répondit Philippin.

Bon Dieu! quelle métamorphose, s'écria la Princesse! *mais c'est peu de l'aimer, il faut savoir si elle répond à votre amour. J'en doute; car vous êtes si indifférent, si froid! Allez la voir, & parlez-lui enfin.*

Il va chez Florine, & ne lui dit rien, non par timidité, mais parce qu'il n'avoit rien à dire.

Malgré la conversation de Madame d'Alençon, sa Fille-d'Honneur perdit patience. *C'en est trop, Madame; arrêtez là le cours de vos bontés. Daignez ne me plus parler en faveur d'un ingrat; il a trop long-temps occupé mon cœur : vous m'en voyez rougir & pleurer à vos yeux.*

Amour, qui avoit quitté Amathonte pour se fixer en France lorsque François I étoit monté sur le trône, & qui n'avoit

pas voulu le suivre dans sa prison de Madrid, parce que ce Dieu qui donne des fers aux autres, n'en sauroit souffrir pour lui-même; Amour eut enfin pitié de Florine, & résolut de l'aider. Il mit plus d'attraits dans ses yeux, plus de séduction dans sa voix, plus de charmes dans ses mouvemens, plus de ruses dans son esprit. On prétend même qu'il retrancha l'excès de sa pudeur, & qu'en en banniſſant la timidité, il ne lui laiſſa que la décence, mere des graces. Il fit plus : il se résolut à toucher l'ame de Philippin, en l'effleurant de *son brandon* céleſte.

Par l'inſpiration de ce grand moteur de l'univers, le courage rentra d'abord dans l'ame abattue de Florine; elle ne vit plus d'obſtacles; elle se livra toute entiere aux charmes de l'eſpérance. Les ruſes qu'elle avoit employées avoient été vaines. Dans les Métamorphoſes d'Ovide, que Philippin lui avoit expliquées, comment Jupiter, Neptune, Apollon avoient-ils vu couronner leurs ſuccès amoureux? n'eſt-ce pas en prenant mille formes étrangeres? On peut en quelque ſorte imiter les Dieux : nous les imiterons du moins d'une maniere décente; & le pinceau

qui retracera les inventions amoureuſes, miſes en uſage par Florine, aura la retenue de l'Albane, s'il n'en a point les graces.

François I languiſſoit toujours dans ſa priſon de Madrid, déſeſpéré de ſa défaite, de la déſolation de ſon Etat, & de ſon éloignement de la belle Château-Briand (1). Madame d'Alençon obtint un ſauf-conduit de Charles-Quint pour aller traiter de ſa rançon en Caſtille. Florine ne fut point de ce voyage. Elle reſta parfaitement libre de ſes démarches à Paris. Elle profita de cette liberté.

Un jour que Philippin, qui continuoit de la voir aux heures ordinaires, entroit chez elle, elle lui dit, avec l'air de l'affliction : » Vous voyez, Philippin, une » fille fort en peine & bien embarraſſée. » J'ai deux freres; vous ne connoiſſez » que trop l'aîné; il s'eſt battu contre

(1) On trouve aux manuſcrits du Roi une lettre que ce Prince écrivit de la priſon à cette Dame, avec beaucoup de vers. La lettre a été imprimée dans les Recherches qui accompagnent la traduction des Epîtres de Michel de l'Hôpital.

» vous, & mon cœur lui en veut encore. » Plus doux & plus aimable, j'en ai un » autre, mon frere jumeau, qui me reſ- » ſemble ſi parfaitement, que dans notre » enfance nos parens étoient obligés pour » nous reconnoître, de nous diſtinguer » par des rubans de différentes couleurs. » Quand ils négligeoient cette précau- » tion, on nous confondoit, & nous leur » procurions la plus douce erreur (1). » O Philippin ! ce frere ſi chéri s'eſt ſuſ- » cité une affaire grave qui l'oblige de ſe » cacher. Je l'ai refugié dans mon appar- » tement; mais il eſt bien des inſtans où » je ne ſaurois le garder ſans riſque, la » nuit, par exemple : on ne le connoît » point, & je dois laiſſer ignorer qu'il eſt » mon frere. — *Je lui offre un aſyle chez* » *moi*, dit Philippin. — C'eſt là la grace » que j'allois vous demander, continua » Florine; votre obligeance me prévient,

(1) C'eſt la traduction de ce bel endroit de Virgile au ſujet de deux freres :

„ . . . . *Simillima proles*,
„ *Indiſcreta ſuis, gratuſque parentibus error.* „

» je vous en remercie. La nuit vient ; » allez, mon ami, je vous l'envoie à » l'instant ».

A peine Philippin est-il rentré chez lui, qu'on lui annonce le jeune Gentilhomme. *En effet*, s'écrie-t-il, *vous ressemblez si parfaitement à Mademoiselle Florine, que si vous aviez ses habits, je vous prendrois pour elle.* — *Je le voudrois bien*, répond l'aimable Chevalier. — *Par Sainte-Geneviève, c'est le même son de voix. Vous souriez comme elle ; voilà ses yeux, ses regards.* — *Il paroît que vous avez bien examiné tous les traits de ma sœur.* — *Je l'aime beaucoup.* — *Elle se trompe donc fort ; elle prétend que vous avez tous les dons, excepté celui d'aimer : c'est cependant le plus précieux de tous.* — *Chacun aime comme il peut ; le sentiment varie, il n'y a que l'expression qui soit la même chez tous les hommes. Mais laissons cette conversation. Monsieur, vous êtes ici chez vous ; ordonnez ; restez-y tant que vous voudrez ; sortez quand vous en aurez envie. Si vous voulez deviser avec moi, vous me le direz. Si vous aimez mieux être seul, liberté entiere : toutes vos volontés m'accommoderont.*

» C'est bien lui par-tout & toujours,

» dit Florine »; car on sent parfaitement que le Chevalier n'étoit qu'elle-même. Quand elle se vit seule (sous quel habillement!) dans la maison de celui qu'elle aimoit : *Ciel! quelle démarche!* dit-elle.

On a servi; elle soupe avec Philippin. Elle veut voir s'il parlera de Florine. Il ne parle pas même du Chevalier. Il ne lui fait nulle question sur son affaire d'honneur. C'est dommage; car on avoit la plus jolie histoire du monde à lui conter. On lui en fait part de dépit & de rage.

» Monsieur, dit le feint Chevalier, » je dois à un hôte si généreux le récit » de l'affaire où m'a jetté ma coupable » indifférence. Seulement je vous prie » de la tenir secrete, & d'en faire un » mystere même à ma sœur. Je sens que » je perdrois son amitié; elle ne me feroit » nulle grace, j'ai un tort réel.

» L'amour, ou plutôt le mépris du plus » pur amour, cause ma peine. Une jeune » Demoiselle, de race ancienne & loyale » comme la nôtre, aimable, charmante, » m'avoit prévenu d'une tendre ardeur. » J'eus le malheur de ne sentir rien pour » elle; & le malheur plus grand de ne

» remarquer aucune de ſes perfections.
» Cependant quelles bontés elle me dé-
» montroit ! quel empreſſement pour un
» ingrat ! *J'étois ſourd à ſon parler ſé-*
» *duiſant, aveugle à ſes charmes*, impé-
» nétrable à l'amitié qui s'élançoit de ſes
» yeux pour arriver à mon cœur. Je rou-
» gis quand je me rappelle le timide em-
» barras de ſon innocence, & l'aſcen-
» dant que l'amour reprenoit ſur elle.
» Sans ſe fâcher, ſans me prendre en aver-
» ſion, elle ſouffroit avec une douceur
» dont je n'étois point digne. Elle dépérit,
» & par moi les roſes & les lis de ſon
» teint ſe flétriſſent. Que vous dirai-je
» enfin ? Une maladie cruelle ſe joint
» aux peines de ſon ame ; un tranſport
» violent exalte ſa tête ; elle n'eſt occupée
» que de moi dans ces criſes de douleur ;
» elle m'appelle ingrat : elle expire en
» prononçant mon nom funeſte.

» J'apprends cette affreuſe nouvelle.
» Elle n'eſt plus, je l'adore. Vivante, j'ai
» fait ſon ſupplice ; morte, elle cauſe mon
» déſeſpoir.

» Elle avoit un frere qui l'aimoit ten-
» drement. Après avoir rendu les hon-
» neurs funebres à ſa ſœur, il me cher-

» che, & je le tue. C'eſt lui qui m'apprit » tous mes crimes en expirant. C'eſt pour » me ſouſtraire au courroux d'une famille » puiſſante qui auroit pu devenir la mien- » ne, que j'ai réclamé votre hoſpitalité. » Vous devez bien me haïr, ajouta le » déſeſpéré Chevalier » !

Pourquoi vous haïrois-je, dit Philippin ? *Vous n'avez point de tort à mes yeux.* — *Ne me juſtifiez pas, je ſuis un monſtre.* — *Vous êtes un galant homme ; en votre place, j'en aurois pu faire autant que vous.* — *Vous laiſſeriez mourir une femme charmante ?* — *Eh ! ſeroit-ce ma faute ?* — *En ſuppoſant, un inſtant, que ma ſœur ſentît pour vous . . . . ce qu'on a ſenti pour moi, que feriez-vous ?* — *Si elle me le faiſoit connoître, je lui offrirois ma main.* — *Et votre cœur ?* — *Mon cœur auſſi : il ſuivroit ma main.* — Le faux Chevalier ſourit, & ne voulut pas pouſſer la converſation plus loin.

» Malgré ſon froid déſeſpérant, dit Florine en entrant dans la chambre qui lui étoit deſtinée, je l'aime. Je vais donc » dormir ſous le même toit » ! Elle ne dormit point. La converſation que nous venons de rapporter ſe retraça trop vi-

vement à elle. L'Auteur laisse à ceux qui ont aimé, le soin de deviner l'agitation inquiete & douce qui la tint éveillée jusqu'au jour.

Elle se leve avec l'aurore, & vole chez elle. Le Chevalier disparoît, & le bon Philippin, en arrivant à neuf heures précises, trouve Florine sous son ajustement & sa parure ordinaire (1).

Elle rougit à sa vûe, & Philippin de se dire tout bas, *Quelle ressemblance!* » N'avez-vous pas été bien mécontent » de mon frere? — Il est charmant; je » l'aime déja, tenez, presqu'autant que » vous. Il a l'air un peu timide; mais » c'est un brave. — Vous a-t-il conté » ses aventures? — Il ne m'a rien dit de » fort merveilleux. — Mais encore? — » Il vous les contera lui-même; je n'ai » jamais pu apprendre à répéter ce qu'on

(1) Une femme de la Cour, parée à neuf heures du matin! quel conte! C'est pourtant la vérité; c'étoit l'usage dans ce bon temps: & l'on a remarqué, comme une chose fort étrange & fort déplacée, que François I veilloit quelquefois jusqu'à minuit.

» me dit. — Il est encore chez vous? — » Lui! à peine le jour luisoit, qu'il étoit » aux champs ».

» Elle est encore plus aimable que son » frere, dit Philippin en sortant. D'où » vient que depuis quelque temps le son » de sa voix, en arrivant à mon oreille, » descend si voluptueusement à mon ame? » Cela est fort extraordinaire ». En arrivant chez lui, il continue de penser à Florine. Son frere arrive. *L'avez-vous vue*, lui dit Philippin? — *Qui?* — *votre sœur?* — *Je la verrai dans la soirée.* — *Vous êtes bien indifférent* —.

A ce reproche si plaisant, Florine est étonnée, & *l'espérance vient placer sur ses levres un sourire délectable qui la rend plus belle encore. Je crois qu'il n'y a rien de si charmant en France*, dit Philippin, *que votre sœur d'abord, & vous après* —. L'incarnat se mêle aux lis sur le teint du faux Chevalier, & le trouble agite de nouveau le cœur de Philippin. Il palpite pour la premiere fois, il connoît l'inquiétude.

O Florine! quelle vue! quel bonheur pour vous! Suivez bien le cours de vos charmantes ruses: déja Philippin est attendri;

tendri ; c'eſt à vous, à votre frere de conduire ce grand ouvrage à ſa fin, d'inſpirer le plus violent amour à la plus parfaite indifférence, *d'embraſer le portique.*

La plus élégante parure relevoit encore les charmes de Florine, quand Philippin entra chez elle le ſoir. Un portrait, ouvrage du Titien (1), frappa ſoudain ſa vue. Qu'on ne ſoit point ſurpris de l'effet qu'il fit ſur Philippin ; c'étoit le portrait de Florine. Après l'avoir bien conſidéré, honteux de ſon trouble, & d'une voix timide, qui caractériſe le vrai amour : — *A qui Mademoiſelle réſerve-t-elle ce portrait ? — A mon frere*, répondit-on très-vivement.

Affligé, penſif & morne, Philippin regarde encore quelque temps le portrait, pour ſe remettre, & ſort ſans prononcer un mot.

(1) Ce grand Peintre vint en France ſous le regne de François Premier ; il fit les portraits des plus belles femmes de cette Cour.

En soupant, le rusé Chevalier montre négligemment le nouveau don de sa sœur. Philippin voudroit ne pas le regarder, il le regarde malgré lui, & soupire. L'étourdi, en allant se coucher, oublie le portrait. Philippin, plus hardi, quand il se voit seul, le dévore des yeux: des larmes coulent le long de ses joues. Quelle bouche! quelle douceur dans le regard! quelle finesse! quel ensemble! Comme elle est belle! Son ame est encore au-dessus de sa beauté! Quel trésor! Mais ce bien n'est pas à Philippin; il faut le reporter au Chevalier. On fait quelques pas pour monter à sa chambre, l'amour oblige de descendre pour contempler encore à loisir ces traits célestes: enfin, l'honneur, la délicatesse l'emportent. On ouvre: le Chevalier dormoit, ou feignoit de dormir. A l'aide d'un flambeau, on distingue son visage. Il est encore plus beau que le portrait; ce n'est pas Florine, c'est lui-même qu'on a voulu peindre, & le Titien s'est trompé.

Le Chevalier s'éveille, en affectant ce trouble ravissant de la surprise qui donne un nouveau lustre à la beauté. On lui rend

ſon portrait ; la nuit eſt bien avancée : on a peu envie de dormir, on parle de Florine.

« Ma ſœur vous a-t-elle fait part, dit » le Chevalier, d'un hymen avantageux » qu'on lui propoſe ? — *D'un hymen!* » — Oui, la choſe eſt déja bien avancée, » & j'en ſuis ravi. C'eſt mon frere & » compagnon d'armes qu'elle épouſe. — *Je* » *n'aurois pas cru qu'elle m'en eût fait un* » *myſtere.* — Vous verrez que ce ſera » votre faute. On dit que vous avez fort » peu de gout pour les affaires de cette » nature. Vous êtes un Sage, un Ca- » ton. — *Je ſuis ſon ami.* — Cette ami- » tié ne vous jette pas dans de grands » ſoucis ; elle ne trouble guere votre » repos. — *Je perdrai Mademoiſelle Flo-* » *rine ?* — Vous ſavez donc qu'elle ſe » marie dans le Milanez ? — *Dans le* » *Milanez ?* — Sans doute. Franchement, » elle vous regrettera pourtant, malgré » votre inſouciance abſolue. — *Chevalier,* » *vous m'affligez plus que vous ne ſauriez* » *imaginer.* — Vous l'aimez donc plus » qu'elle ne croit, plus que vous ne di- » tes ? — *Sans doute ; quand on aime bien,* » *a-t-on beſoin de le dire ?* — La plaiſante

» chose ! Comment voulez-vous qu'on le » sache, si vous ne le dites point ? — *Eh* » *bien ! je vous le dis.* — Que vous ai- » mez ma sœur d'amour ? — *Oui, Mon-* » *sieur ; oui : mon Dieu ! que vous me* » *tyranniſez* — » !

« Il aime en effet, se dit le Chevalier, » car il se fâche ». Le Chevalier lui tend la main. Bon Philippin, si vous saviez que c'est la main de Florine que vous tenez, que vous pressez contre votre sein ! Mais voyez, voyez donc ses yeux, & le charme de l'erreur est rompu pour vous. Cependant, par une force sympathique, incompréhensible, vous goutez dans ce moment d'ivresse un sentiment délectable, & le frere vous ravit presque autant que la sœur.

Le Chevalier, fort content de ce qu'il avoit entendu, feint de vouloir dormir, & Philippin le laisse. Le lendemain, le nouvel Amant, qui n'avoit pu fermer les yeux, demande s'il peut entrer chez le frere de Florine. Il étoit déja sorti ; à neuf heures, on se présente à la porte de la sœur : elle n'étoit point visible.

Il falloit donner à l'amour naissant le temps de se fortifier ; & souvent l'absence

opere ce grand ouvrage. Philippin revient le soir ; Florine étoit sortie, mais il pouvoit entrer. Le Chevalier étoit là, il l'attendoit. *Philippin*, lui dit-il, *ce mariage est plus prochain que je ne croyois. Ils veulent le finir dans huit jours. Au moins il auroit fallu attendre le retour de Madame d'Alençon. — Quoi! on ne l'attend point ? — Non. — Où est-elle ? — Ma sœur ? je ne sais. — Adieu, je vole la chercher dans tout Paris. — Il est plus sûr de l'attendre ici. — Non. — Vous me désespérez tous —.*

Il court au Palais des Tournelles, au Temple, aux Prés-aux-Clercs, à la Tour du Louvre : point de Florine. Il revient chez elle, & ne trouve encore que le Chevalier. La sueur couloit de son front. *Au moins que je vous essuie*, dit l'aimable enfant. Il approche ses belles mains ; il entend soupirer : son cœur palpite. Philippin prononce le nom de Florine ; Florine sourit, leurs visages se touchoient, & Philippin étoit malheureux !

« Ah ! dit le Chevalier, je le vois, » vous souffrez ; ne déposerez-vous point » vos peines dans mon sein ? Ne vous en » ai-je point donné l'exemple ? *Votre*

» *sœur me fait mourir!* — Vous ne me trom-
» pez donc point, vous l'aimez? — *Je*
» *l'adore. Ah! Chevalier, si cet hymen*
» *a lieu, si elle part pour l'Italie, si elle*
» *m'est ravie, si un autre..... c'en est*
» *fait, vous n'avez plus d'ami. Daignez*
» *prendre en pitié mes peines; sans avoir vu*
» *votre Compagnon d'armes, je l'abhorre.*
» *Si je devenois votre frere, je vous aime-*
» *rois mille fois plus qu'il ne vous aime. Ah!*
» *Florine, peut-on vous avoir vue & vous*
» *perdre? De grace, parlez-lui pour moi.*
» *Maudit amour, c'est ta faute aussi; puis-*
» *que je devois ressentir tes traits, pourquoi*
» *tant tarder à venir? elle seroit à moi*
» *maintenant* ».

Le Chevalier étoit transporté de joie. Il en tempéra l'excès par la gaieté; & pour ne pas se découvrir, il tourna la chose en plaisanterie. Il ne pouvoit ajouter foi à un amour si prompt. Philippin s'impatientoit, il se promenoit à grands pas dans le sallon, levoit au Ciel des yeux ardens. C'étoit un autre homme; le plus froid mortel de la terre en étoit devenu le plus impétueux.

Retarder davantage, eût été trop cruel. Le sentiment s'opposoit à de plus longs

délais. Douce Florine, vous n'avez plus la force de voir souffrir plus long-temps ce que vous aimez! Le Chevalier se leve. » *Permettez-moi*, dit-il à son ami, *de* » *vous quitter un instant. Vous aimez* » *ma sœur, je le vois.* — Cruel, s'écrie » brusquement l'homme impassible, dis » que je l'adore. — *Ah! votre ton me le* » *prouve. Attendez un instant, j'espere la* » *trouver, & vous l'amener* ».

Philippin n'étoit plus à lui. Quand il se vit seul, tout le passé se retraça à son souvenir. Malheureux! Florine seroit à lui, s'il avoit voulu. Il se rappelle ses traductions d'Ovide, de Sapho, ses lectures de Pétrarque; il rougit de sa sottise éternelle ... Elle ne revient point. Il l'a donc perdue pour jamais; elle quitte la France .... Mais la voilà : elle est seule, triomphante & radieuse par l'air de bonheur répandu dans tous ses traits.

» O Ciel! dit-elle, que vous est-il » donc arrivé? quelle altération sur vo» tre visage! quel malheur subit! — *Ce*» *lui de vous perdre, Florine, vous me* » *quittez! Vous me quittez, & je vous* » *adore* ».

Les sanglots lui coupent la parole. Il

tombe anéanti, & Florine triomphe. » Votre aveu eſt bien tardif, dit-elle! » je le reçois pourtant. — *Vous le recevez! inutile faveur! Vous allez en Milanez; votre frere me l'a dit.* — Que » me parlez-vous de Milanez, de mon » frere! O Philippin! vos yeux ont donc » pu me méconnoître? Vous m'avez priſe » pour ce trompeur Chevalier? — *Qu'entends-je? Quoi! c'eſt vous qui chez* » *moi, en habit de?* . . . — Oui, moi-» même; jugez de mon amour; oubliez-» en la preuve: ne m'en parlez plus, j'en » rougirois de honte: une femme hon-» nête ne doit rougir que de pudeur ».

Il tombe aux genoux de Florine, & le bonheur commence pour lui. Ses traits s'animent & s'embelliſent; jamais aux yeux de Florine il n'avoit paru ſi beau, ſi digne d'elle. Son inſtruction, en devenant ſenſible, en devient plus intéreſſante. On lui permet de rechercher *ſa grande amie*; l'union étoit aſſortie, on y conſent.

Puiſque ce déloyal Chevalier nous a quittés, dit Florine, *& qu'il a oublié mon portrait, voudriez-vous pas le porter par amour pour moi?* Paroles enchantereſſes,

qui ajouterent encore à ce don précieux!

Pour former les nœuds les plus charmans, on n'attendoit que le retour de Madame d'Alençon, de Madrid. Elle arrive en France, malgré les ruses que Charles-Quint avoit employées pour l'arrêter sur la frontiere. Elle entre dans Paris, & son premier soin fut d'y voir sa chere Florine. Elle apprend son bonheur, *& le merveilleux changement de l'indifférence en amour tendre.*

Le Roi arriva peu après, & le mariage de Philippin avec la belle Florine fut le prélude des fêtes brillantes qu'on donna à ce grand Prince.

Philippin, en devenant sensible, continua de rester honnête & délicat. On sait que la fameuse Anne de Pisseleu, depuis Duchesse d'Etampes, fut conduite par Louise de Savoie à son fils, revenant d'Espagne, & que les graces de cette Beauté nouvelle lui firent oublier la tendre Château-Briand, qu'une mort funeste venoit de lui ravir Madame d'Etampes, intrigante, comme toutes les Maîtresses des Rois, qui ne sont qu'ambitieuses, coquettes & belles, voulut ravir le bon

Philippin à Madame d'Alençon. Toutes ſes promeſſes, ſon crédit, ſa faveur, ſes recherches furent inutiles. Content de ſon ſort, heureux du tréſor qu'il avoit trouvé dans Florine, il continua d'aimer le lieu où ſes premiers regards avoient vu cette Belle, & reſta toujours attaché à Madame d'Alençon.

ANECDOTE

SUR MARGUERITE DE FOIX,

Comtesse de Chateau-Briand.

C'Est ici la place naturelle de raconter les amours de cette belle Dame avec François Premier; & en dépouillant la vérité de la fiction, de satisfaire à la fois les Amateurs de l'Histoire & les Partisans des Aventures romanesques.

Un de nos Historiens, qui n'étoit point sans mérite, mais fort décrié aujourd'hui par sa maniere de présenter les faits, & de les dénaturer en les embellissant, Varillas, *dans la Vie de François Premier*, donne les détails les plus piquans de l'intrigue amoureuse & tragique de Madame de Château-Briand. Une autre plume a développé ensuite le récit de cet Auteur, & en a composé un Roman (1) en forme.

(1) Nous parlerons de ce Roman à la fin de cet Extrait.

Il est possible que Varillas, Prêtre, Habitué de la Paroisse de Saint-André-des-Arcs, & qui passa sa vie au dépôt des Manuscrits du Roi, y ait trouvé quelque piece, quelque indication de cet événement étrange; il se peut faire aussi qu'il en soit l'inventeur: ce ne seroit pas le seul fait tiré uniquement de son imagination.

Voici la substance de ce trait singulier dont nul Historien du temps ne dit mot, & qui se trouve circonstancié au VIe. Livre de Varillas, dans l'Histoire de François Premier.

Les réjouissances extraordinaires qui se firent en France, au retour du Roi, de sa prison de Madrid, au mois de Mars 1526, furent interrompues par la nouvelle de l'accident tragique survenu dans le même temps à la fameuse Comtesse de Château-Briand.

Cette Dame étoit fille de Phébus de Grailly, cadet de la Maison de Foix. Elle avoit trois freres, le brave Lautrec, le Maréchal de Foix, & Asparaut. Jeune encore, sa beauté faisoit déja beaucoup de bruit en France. Jean de Laval, Comte de Château-Briand, la rechercha, &

l'obtint. Il en eut bientôt une fille ; & rien n'eût manqué à son bonheur, s'il eût pu celer toujours le trésor qu'il cachoit dans un coin de la Bretagne.

C'étoit le temps où François Premier introduisoit les femmes & les Savans à sa Cour, pour y répandre à la fois les graces & l'instruction. Le Comte de Château-Briand étoit alors auprès de ce Prince, en 1524. Le Roi, qui avoit beaucoup entendu parler des charmes de sa jeune épouse, se plaint à lui de ce qu'il privoit sa Cour d'un de ses plus beaux ornemens. Cet époux, infiniment jaloux, remercia le Monarque de l'honneur désespérant qu'il vouloit lui faire, & protesta que ce seroit son vœu le plus cher de profiter de cette faveur : mais que Madame de Château-Briand étoit si prodigieusement timide, si farouche même, que le monde lui étoit odieux & antipathique. Il lui écriroit volontiers de venir ; mais ce seroit en vain. Il la connoissoit bien : jamais elle ne pourroit se résoudre au voyage de Paris. Les Rois, tels que François Premier, ont des volontés fortes. Il insiste, il ordonne, il veut qu'on écrive. Le Comte, pour éviter l'orage, envoie

à sa femme une bague parfaitement semblable à une autre qu'il gardoit. Il lui mande que peut-être il se trouvera contraint de la prier de venir à la Cour; mais qu'il la conjure de ne jamais déférer aux instances les plus pressantes qu'il pourroit lui en faire, à moins qu'il ne lui envoie la seconde bague.

Madame de Château-Briand ne venoit point : le Prince s'impatientoit. *Ecrivez-lui devant moi*, dit-il, *là sur cette table, & que je voie votre lettre.* Le Comte écrit sous la dictée du Roi; & la Comtesse, soumise aux ordres de son mari, continue de rester en Bretagne. *Amiral*, dit le Roi à Bonnivet, *cet homme nous trompe. Il est rêveur, embarrassé quand je lui parle de sa femme : il est jaloux. N'a-t-il pas un ami? — Sire, les jaloux n'en ont guere.*

M. de Château-Briand avoit un Homme-d'affaires peu délicat, instruit de son secret, & très-capable de le tromper pour la moindre spéculation de finances. On fait luire l'or à ses yeux : il parle de la bague, dérobe celle que le Comte avoit. En peu de temps on en fait une pareille; on remet une des deux dans le Secré-

taire de M. de Château-Briand. Le Roi est déja possesseur de l'autre.

Château-Briand, lui dit-il, *j'ai un doute. Je crois que vous n'avez pas envoyé la lettre que vous avez écrite sous mes yeux? Ecrivez-en une seconde; je me charge de l'envoyer.*

Le malheureux époux, fort innocent sur ce point, se justifie, & obéit. Le Roi prend la lettre, y met la bague.

Madame de Château-Briand arrive à Paris. Etonné, confondu de cette arrivée imprévue, le Comte voit qu'il est trahi; il se croit déja déshonoré, il perd la tête; & pour ne pas être témoin de sa honte, il retourne sur le champ en Bretagne, & se confine dans son Château.

Abandonnée par celui qui auroit dû guider sa jeunesse & protéger sa vertu dans le séjour de la volupté, la Comtesse attira tous les regards des hommes, tous les sarcasmes des femmes, tous les hommages du Roi. Il l'adore, il est à ses pieds. Madame de Château-Briand, qui avoit été à mille lieues de se douter, en Bretagne, que le Roi pût l'adorer, qui ne comprenoit rien à cette adoration, & qui n'en étoit pas trop fâchée pourtant,

laiſſoit inſenſiblement aller ſon cœur à la vanité. L'honneur lutta quelque temps. Elle cede & rougit. Le remords empoiſonne l'état brillant qu'on lui fait. Maîtreſſe abſolue du cœur du Roi & des graces, elle ſoupire, regrette la Bretagne, ſonge à Château-Briand : elle eſt malheureuſe.

Madame d'Angoulême, mere du Monarque, voyant tout ſon crédit dépendre de cette inclination nouvelle, conçut encore pour cette infortunée une haine égale à celle qu'elle avoit déja pour le Connétable de Bourbon.

Un an ſe paſſe. Le Roi eſt fait priſonnier à Pavie, & Madame de Château-Briand expoſée à tout le reſſentiment de la Régente, à toute la vengeance de ſon mari. Tous les maux tombent à la fois ſur elle. Ses freres auroient pu la défendre de la foudre qui va l'écraſer ; mais, hélas ! l'aîné ſe voit confiné dans la Guienne ; le ſecond étoit mort à Pavie ; & le troiſieme perd la vue en recouvrant la Navarre.

Sans appui, ſans amis, (en a-t-on en ſurvivant à la faveur ?) l'infortunée, guidée par le répentir, ne voit plus qu'un

asyle pour elle; c'est le plus funeste qu'elle pût choisir : c'est à Château-Briand qu'elle vole.

Elle y avoit laissé sa fille à peine sortie du berceau, trop négligée pendant un an d'ivresse. Le malheur nous rappelle souvent à la Nature, & jamais sa voix n'est plus attendrissante que lorsque tout nous abandonne.

Enfermée en arrivant à ce Château dans une chambre tendue de noir, entourée d'objets lugubres, de visages furieux ou tristes, quel changement terrible, quelle vie après le calme de l'innocence, après la dissipation enchantereſſe de la Cour du plus grand Roi de l'Europe! Confinée dans une véritable prison, elle a du moins la douceur d'y voir une enfant chérie. Mais M. de Château-Briand ne paroissoit point : on craignoit, on désiroit de le voir, de se jetter à ses pieds, de lui crier merci. Le malheureux, retiré dans une tour, n'avoit cessé de gémir, de se désespérer, de se livrer à la fureur depuis l'infidélité de son épouse. Elle étoit maintenant en son pouvoir; que fera-t-il? Il se vengera. Au bout d'une galerie qui touchoit à la chambre de la Comtesse, il avoit

ménagé une ouverture. Là, il alloit tous les jours la voir sans être vu; là, il contemploit la victime qu'il falloit immoler, & sa rage expiroit au tableau qui frappoit soudain ses regards. Madame de Château-Briand, plus belle que jamais, serroit contre son sein sa fille, sa vive image, l'arrosoit de ses larmes; & l'enfant pleuroit en voyant pleurer sa mere. Elle se condamnoit, nommoit son époux : *Non*, disoit-elle, *je ne mérite point de pardon, je suis trop coupable : il me hait, il doit me haïr. Il ne sauroit juger de mes remords, & mes remords ne doivent point m'acquitter. Quelle funeste vie ! j'y trouve pourtant encore quelques charmes avec ce gage d'une union si pure alors. Malheureuse enfant ! faut-il que tu rougisses de ta mere ? Je ne dois à présent tes caresses qu'à ton innocence. Le temps viendra où mon nom, prononcé devant toi, sera une mortelle injure.*

Les sanglots interrompoient sa voix, & le furieux Château-Briand étoit attendri.

La malheureuse étoile de la Comtesse la conduisoit d'abyme en abyme. Elle perd sa consolation unique; au bout de six mois, sa fille expire dans ses bras.

Cette perte accéléra la catastrophe, & ce fut un bonheur pour elle. Le Comte, privé de son enfant, & sa rage n'étant plus calmée que par l'un des deux objets de sa tendresse, par celui qui étoit coupable, le Comte consomma son crime.

Il entre dans la chambre de sa femme avec six hommes masqués, & deux Chirurgiens; on lui ouvre les veines des bras & des jambes, & on la laisse expirer dans cet état.

Tel est l'événement raconté par Varillas, & dans lequel nous avons fondu la *Nouvelle historique* qui a été faite sur le même sujet.

Un Imprimé fort rare, que nous nous sommes procuré, nous met à portée de fixer le jugement de nos Lecteurs dans cette Anecdote. C'est une *Lettre de M. Hévin, Avocat au Parlement de Bretagne*, adressée à M. de Nointel, Maître des Requêtes, en 1679.

Il avoue qu'après avoir lu cette aventure dans Varillas, il en fut tellement frappé, qu'il en eut la fievre, & que dans son transport il devint furieux de la mort barbare de cette Belle: M. de Château-

Briand étoit son point ; il l'avoit continuellement devant les yeux, & vouloit le tuer. La fievre disparut, & M. Hévin plus sage, finit par où il auroit dû commencer : il examina si le fait étoit bien vrai, & il reconnut qu'il avoit eu tout le tort du monde de s'être donné la fievre & le transport pour une fable.

Revenu de son erreur, le bon Breton vengea son compatriote d'une imputation odieuse. En justifiant le Comte, il effaça la flétrissure qu'il avoit cru devoir rejaillir de son attentat prétendu sur les plus grandes Maisons de Bretagne. On n'attaque pas impunément dans cette Province les Rohan & les Rieux, auxquels les Laval étoient alliés.

Hévin compulsa donc tous les titres, tous les Mémoires du temps ; il fit le voyage de Château-Briand, & porta dans ses recherches une critique saine & un esprit fort juste.

1°. Il découvrit une foule d'anachronismes & d'erreurs dans le récit de Varillas. Dès 1507 Mademoiselle de Foix avoit épousé Jean de Laval, Comte de Château-Briand. Ainsi en 1524 elle auroit eu 17 ans de mariage, lorsque François

Premier l'auroit vue pour la premiere fois ; ce qui ne s'accorde pas avec le très-ſuſpect Hiſtorien, qui en fait une jeune perſonne. Il eſt faux encore qu'elle n'eût pas été connue à la Cour à cette époque. Elle y avoit paru dès le regne de Louis XII, &c. &c.

2°. Madame de Château-Briand vécut encore plus d'onze ans après la cataſtrophe qui tranche ici ſi cruellement ſes jours ; elle mourut de mort naturelle, fort regrettée de ſon mari.

3°. On ne fit aucune pourſuite en Juſtice contre M. de Château-Briand ; ce qui ne ſeroit ſurement pas arrivé ſous un ſi grand Juſticier que François I, à qui on auroit ſi indignement aſſaſſiné ſa Maîtreſſe, &c. &c.

Nous ſupprimerons toutes les autres preuves de Hévin ; celles que nous avons rapportées ſont ſuffiſantes ; il cite toutes ſes autorités. Son petit Livre eſt à l'*Y-Z*, 302 de la Bibliotheque du Roi.

Françoiſe de Foix mourut à Château-Briand au mois d'Octobre 1537, & choiſit ſa ſépulture dans l'Egliſe de la Trinité, où ſon mari lui érigea un tom-

beau sous une arcade, avec cette Epitaphe, qui est de Clément Marot.

PEU DE TELLES.

» Sous ce tombeau gît Françoise de Foix,
» De qui tout bien un chacun souloit dire :
» Et le disant onc une seule voix
» Ne s'avança d'y vouloir contredire.
» De grand'beauté, de grace qui attire,
» De bon savoir, d'intelligence prompte,
» De biens d'honneur mieux que je ne raconte,
» Dieu éternel richement l'étoffa :
» O Voyageur! pour t'abréger le conte,
» Ci gît un bien là où tout triompha ».

L'amour extrême de François I pour les femmes, quelques entretiens particuliers qu'il aura eus avec la Comtesse de Château-Briand, la beauté de cette Dame, la méchanceté des Courtisans, plus qu'indiscrets dès ce temps-là, tels sont les fondemens sur lesquels on aura bâti cette fable, & peut-être bien encore toutes les bonnes fortunes que Brantôme attribue à ce Monarque, avec *de grandes Dames de par le monde*, qu'il ne nomme pourtant pas, mais dont lui avoit parlé *sa tante la Châteigneraye*,

ou de grands Princes. Les personnes instruites savent bien que, malgré toutes ses pompeuses autorités, ce naïf Brantôme est fort suspect en Histoire.

Un trait consigné dans nos Annales peut encore avoir donné lieu à ce bruit. François I ayant ordonné une information sévere contre les gens en place qui auroient pu prévariquer, fit instruire le procès de l'Amiral de Chabot & de plusieurs personnages considérables. M. de Château-Briand alloit être confondu dans le nombre des prévaricateurs, & le Connétable de Montmorency, prévenu contre lui, étoit un terrible adversaire. M. de Château-Briand, pour détourner l'orage, fit donation à ce grand Officier de dix belles terres qu'il avoit en Bretagne & en Anjou. Sa femme, qui n'étoit plus, auroit sauvé son mari. On publia que c'est parce qu'il avoit sans doute abrégé ses jours, qu'il fit une donation si monstrueuse au Connétable pour se le rendre propice, & assoupir l'assassinat de sa femme.

La principale inclination du rival de Charles-Quint, la plus publique du moins, fut celle qu'il eut pour la jeune Anne de Pisseleu, Duchesse d'Etampes, dont nous

venons de parler dans notre Extrait de l'*Ame impassible*. Cette Dame n'étoit que belle, & n'avoit nul esprit. J'ai vu plusieurs de ses lettres, conservées aux Manuscrits du Roi.

Elle savoit à peine écrire, & son style comparé à celui d'Antoinette de Bourbon & d'une infinité de femmes de ce temps-là, est insupportable. Elle étoit d'une avarice sordide; & François I, malgré toute sa prodigalité, ne pouvoit la satisfaire. Elle en avoit obtenu plusieurs terres & des châteaux magnifiques, entr'autres, celui de Meudon, qu'elle occupa pendant sa faveur. Après la mort de son Amant, elle se retira dans ses possessions plus éloignées; on la mépriſa trop alors pour songer à elle. Sans ennui, parce qu'elle ne pensoit point, elle jouit tranquillement du prix de sa honte; isolée & se suffisant à elle-même, elle se trouva aussi heureuse à Bonnetable qu'à Paris ou à Fontainebleau. Pendant sa retraite, je trouve qu'elle a encore écrit au Connétable Anne de Montmorency, plusieurs lettres remplies de bassesses, pour se faire payer des contrats.

Elle osa pourtant, dans le cours de sa faveur,

faveur, être jalouse de la charmante & spirituelle Diane de Poitiers, qui auroit pu lui nuire sous Henri II, & qui ne s'occupa jamais d'elle.

On connoît toutes les personnes citées dans l'*Ame impassible*, Louise de Savoie, Madame d'Alençon, M. de Vendôme, M. de Guise, le trop fameux Bonnivet, l'infortuné Connétable de Bourbon, l'infidele Poyet; & nous n'en occuperons pas ici nos Lecteurs. Nous dirons seulement un mot du Cardinal du Belley, moins connu. Il se rendit pourtant célebre, par ses négociations, sous François I. Son crédit expira à la mort de ce Prince; il resta à Rome, & fut tenté de devenir Pape; ce qui chagrina beaucoup Michel de l'Hôpital, son ami. » Muses du Tibre, » dit ce grand Magistrat, rendez, rendez » à nos vœux le fugitif du Belley, qui, » fasciné par un vain nom, se plaît dans » Rome déserte, & ne songe plus à » sa Patrie, ni à ses anciennes amours. » Il oublie Paris, sa maison de Saint-» Maur, ces bois plantés de ses mains. » Le cruel! on dit qu'il se fait des palais » auprès du monument de Néron & de » l'ancien port de la Capitale du Monde;

» on dit qu'il eſt retenu par l'appât flat-
» teur de la triple Couronne. »

Ce Cardinal étoit non-ſeulement homme d'Etat, mais homme de Lettres : ſon Château de Saint-Maur, qui appartint, après ſa mort, à Catherine de Médicis, étoit le rendez-vous de tous les beaux eſprits du temps. Il en forma ſon *petit troupeau* qui ne le quittoit point, & dont les chefs étoient Salmon, Macrin, Michel de l'Hôpital & le fameux Rabelais. Sa maiſon étoit encore l'aſyle de tous les grands Seigneurs, & même des Cardinaux : on en vit chez lui juſqu'à douze à la fois ; ce qui faiſoit dire que le Sacré College avoit quitté les bords du Tibre, pour ceux de la Seine. Ami des Lettres, il les protégeoit & compoſoit lui-même. Il nous reſte de lui des Poéſies Latines, où il y a de la grace & une molle aiſance. Il mourut en 1560.

LA COMTESSE DE CHÂTEAU-BRIAND,

OU

LES EFFETS DE LA JALOUSIE.

Paris, 1724.

POUR présenter à nos Lecteurs tout ce que nous avons pu découvrir des amours de Madame de Château-Briand, nous dirons encore un mot de ce Roman. Il nous a paru très-foible. L'Abbé Lenglet Dufresnoy regrette qu'une histoire si intéressante, *ne soit point tombée en de meilleures mains.*

La même histoire avoit été arrangée dès 1695, sous le titre d'*intrigues amoureuses de François I*, imprimées à Amsterdam. Ce dernier Ouvrage est du sieur de Lesconvel, *qu'il suffit de nommer*, dit le même Critique, *pour faire connoître d'abord le peu que vaut son Livre.*

Dans ces deux Romans, on a voulu étendre l'événement tragique arrivé à la tour de Château-Briand; on l'a affoibli, parce qu'on n'a pas eu assez de gout pour

saisir les grands traits, développer les principales circonstances, ménager les situations qui naissoient du sujet, accroître l'intérêt par gradation. L'unique but de ces Auteurs étoit de faire un volume; & pour le remplir, on a été obligé d'y accumuler des digressions bien inutiles, & des phrases bien traînantes. On y trouve encore un défaut fort commun aux Romanciers qui écrivoient à la fin du 17e siecle & au commencement de celui-ci. Ils prenoient la liberté de dénaturer les grands Hommes de notre Histoire, & de prêter des intrigues amoureuses aux Catons de la France. Chez eux on voit le brave Louis d'Ars, le vertueux Bayard & leurs semblables, soupirer pour une Belle bien plus que pour la gloire. En vain Boileau avoit montré le ridicule abus de

» Peindre Caton galant, & Brutus dameret;

cet abus ne déplaisoit pas à la plupart des Lecteurs; & bientôt nous nous proposons de parler de quelques Romans, où les trois hommes les moins galans du 16e siecle, le Duc d'Aumale, le Connétable Anne de Montmorency, & le

Cardinal d'Armagnac, ne sont pas éloignés de jouer les rôles d'hommes à bonnes fortunes.

L'Auteur du premier Roman qui fait le sujet de cette note, ne s'écarte point de l'Histoire, en nous traçant les portraits des trois amis du jeune Comte d'Angoulême, & la générosité de ce Prince qui les combla de graces. *Quand je serai Roi*, leur dit-il un jour, *parlez, que désirez-vous de moi? — L'épée de Connétable*, dit Montmorency. — *L'office d'Amiral*, ajouta Brion (Chabot). — *Et moi, la Charge de premier Maître-d'Hôtel*, poursuivit Monchenu. — *Foi de Gentilhomme, vos désirs seront satisfaits*, reprit le Comte, *quand je serai Roi.* Louis XII mourut, & François I acquitta les dettes de M. d'Angoulême.

Le même Romancier ne s'est pas contenté de nous représenter Bonnivet comme l'auteur de la révolte de M. de Bourbon, de la déroute de Pavie, de la captivité du Roi, des malheurs de la France : il lui donne encore le rôle odieux de ministre des plaisirs de François I, auprès de Madame de Château-Briand; c'est une exagération. Bonnivet étoit un étourdi;

mais nous ne le croyons pas capable d'avoir jamais eu de si basses complaisances. Ce qui peut avoir donné lieu à cette imputation, c'est sans doute un passage de Brantôme, où Bonnivet dit à François I, que la plus belle Dame du monde étoit à Milan : *Nous la verrons donc*, s'écria le Roi. Il passe les Alpes pour reconquérir le Milanez, héritage de son aïeule Valentine Visconti : mais cette conquête ne fut pas le vrai motif du Monarque Paladin ; c'étoit uniquement pour y voir une femme. Dans cette démarche étrange, il ruine son Royaume, expose ses fideles sujets, se fait battre, tombe dans les fers. *Oh ! comme Dieu qui voit là-haut toutes nos folies*, continue Brantôme, *doit se moquer de nous !* Il nous regarde à ses pieds, comme un homme perché sur un chêne contempleroit au bas un tas de fourmis, qui peu contentes de voiturer le grain qui doit les nourrir pendant les frimats, délaisseroient cette affaire essentielle, pour des désirs stériles, ou des spéculations vaines.

Pauvres humains ! ne vaut-il pas mieux vivre doucement notre vie ?

*(Par M. l'Abbé C**.)*

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTES
DE LA COUR
DE CHILDÉRIC,
ROI DE FRANCE.

CE Roman, de quatre cents pages *in*-12, fut publié en 1736, à Paris, chez Prault, pere, Quai de Gêvres. Il n'a point été achevé; nous essaierons, à cet égard, de lui donner ce qui lui manque. Nous avons déja rendu, & nous continuerons de rendre le même service à la foule sans nombre de Romans de mérite, que leurs Auteurs ont été forcés ou ont eu l'injustice de laisser imparfaits.

La premiere Partie des *Anecdotes de la Cour de Childéric*, telles qu'elles ont été publiées en 1736, comprend les amours de ce Prince avec les deux sœurs Ascilla & Zédélie, ensemble les amours de la premiere des deux avec Ambiorix, simple sujet de Childéric. La seconde Partie traite de la persécution du jaloux & féroce Sacrovir envers la belle Bérécynthe ; & des amours de celle-ci avec le plus redouté Chevalier de son temps, qui avoit pris le nom fictif d'Alméran, & qu'on reconnoît enfin être Amalaric, Prince de Bretagne.

Nous ferons, selon notre coutume, deux Extraits distincts de ces deux objets, que le Romancier avoit affecté de confondre forcément dans le même plan. Nous ne pensons point qu'il y ait le moindre mérite à mêler des intérêts qui ne sont jamais trop clairs, & qui ne peuvent l'être, qu'autant qu'on a soin de les distinguer nettement. Nous abandonnons ce prétendu talent de tout embrouiller aux âges qui ont précédé le nôtre ; & nous dispenserons toujours, autant qu'il sera possible, le Lecteur d'acheter, par une longue fatigue d'esprit & de mémoire, le plaisir que nous nous proposons de lui procurer par nos Extraits.

Childéric étoit le Héros à la mode en 1736 ;

car à la fin de cette année, feu M. de Morand donna sa Tragédie de Childéric, qui, dans le temps, fit beaucoup de bruit. On seroit fondé à croire que les *Anecdotes de la Cour de Childéric*, qui avoient paru dès le mois de Juin, & qui avoient été en vogue, donnerent à ce Poëte, ou, si l'on veut, à ce Versificateur, mort il y a une vingtaine d'années, l'idée de s'exercer sur ce sujet. Du reste, l'Auteur tragique n'a absolument rien emprunté du plan du Romancier.

Nous avons, dans notre Extrait, sauvé quelques mœurs choquantes, telles qu'une double intrigue incestueuse, & d'autres inconvenances, qui ne seroient nullement du goût de l'élite de nos Lecteurs. Nous ne perdons point de temps à justifier à leur tribunal ces sortes de changemens.

CHILDÉRIC étoit fils de Mérovée, successeur de Clodion, à qui son pere Pharamond, premier Roi des François, avoit laissé une Couronne, qui ne devoit pas tarder à obtenir le premier rang parmi toutes celles de l'Europe. Outre Childéric, qui étoit né en légitime mariage, Mérovée eut d'un commerce se-

cret avec Egila, femme de Sygibert, l'un de ſes Miniſtres, une fille d'une rare beauté. Comme Sygibert étoit alors à l'armée, ſon frere, le Grand-Druide Guyomans, ſe chargea volontiers de prendre ſoin de cette enfant, d'autant que ſa propre femme étoit accouchée auſſi d'une fille le même jour. Il crut donc faire ſa cour au Roi, en retirant chez lui ſa prétendue niece. Mais le Roi ne l'eut pas plutôt ſu, que, ſoupçonnant la cruelle politique de Guyomans, il s'alarma ſur le ſort de ſa fille, & donna à des gens affidés & intrépides, le ſoin de l'enlever. Ceux-ci, qui n'avoient jamais vu la fille du Roi, craignant de ſe tromper au choix, prirent le parti d'enlever les deux enfans; ce que le Roi approuva fort: car il eut ſoin de les faire retrouver ſix ans après; & pour lors, il ne craignit plus que Guyomans fût tenté de ſe défaire de ſa fauſſe niece, comme on lui avoit fait entendre que c'étoit ſon intention. En effet, le Roi ſeul ſavoit, par un avis que lui avoit fait tenir la mere, à quelle marque diſtinctive reconnoître le fruit de ſon amour. Bien ſûr que Guyomans ne connoiſſoit point

cette marque, & qu'il seroit toujours incertain laquelle de ces deux enfans étoit sa fille, il les rendit avec pleine sécurité l'une & l'autre, au désir qu'il avoit de les élever, après ce laps de temps écoulé. Mérovée n'en usa pas de même avec Sygibert, en qui il avoit une confiance égale à la méfiance que lui inspiroit le Grand-Druide, son frere. Il lui avoua donc ingénument ce qui étoit arrivé en son absence; en quoi il ne lui apprit rien que Sygibert ne sût déja très-parfaitement. Mais une particularité mystérieuse, qu'il savoit seul, & qu'il voulut bien lui apprendre, à condition de ne jamais en faire part à Guyomans, ce fut la marque de naissance à laquelle la fille du Roi pouvoit se reconnoître. Ce secret, que Sygibert & Mérovée savoient seuls, devint d'autant plus important, que la femme de Sygibert mourut peu de temps après ses couches. Ce Ministre se remaria, & eut de ce second mariage un fils, nommé Ambiorix. Ce fils fut élevé à la Cour avec le Prince Childéric. On n'admit à cette même éducation toute royale, qu'un autre enfant à-peu-près du même âge, mais

d'une naissance presque égale à celle de Childéric ; c'étoit Amalaric, Prince de Bretagne, qu'on renvoya dans ses Etats, lorsque la triple éducation fut achevée.

Ce fut vers ce même temps que Mérovée mourut. Childéric, à peine âgé de dix-huit ans, monta sur le Trône. Il n'y fut pas plutôt placé, qu'enivré des délices de la royauté, il se livra à tous les désordres où ses penchans, trop vifs, l'entraînoient.

Les peres & les maris furent alarmés pour leurs filles & pour leurs femmes ; & ce ne fut pas sans raison. Childéric étoit tout charmant par la figure ; & les jeunes Gauloises étoient coquettes dès ce temps-là.

En vain furent mises en usage, pour le retirer de ces désordres, les remontrances de Sygibert, que le jeune Roi aimoit beaucoup, & les conseils d'Ambiorix, qu'il aimoit alors comme lui-même. Le perfide Guyomans, jaloux du crédit de son frere & de son neveu, chercha & parvint bientôt à les supplanter, en flattant les vices du Prince, à qui d'ailleurs il inspiroit de la méfiance contre la fidélité de ses deux meil-

leurs sujets, lui remontrant le danger où il s'étoit mis, en confiant l'autorité au pere, & les troupes au fils. Guyomans poussa si loin ces menées secretes, que Childéric consentit à la disgrace de Sygibert & d'Ambiorix. Celui-ci, après avoir remis le commandement de l'armée aux mains d'une créature de Guyomans, vint à la Cour pour se justifier. On ne l'admit point, & on lui notifia un ordre de s'éloigner. Il courut alors chez son pere; mais il trouva que Sygibert avoit été enlevé par l'ordre de Childéric. Il comprit que son pere étoit emprisonné; & il fit de vaines questions pour savoir le lieu de sa détention.

Après bien des conjectures, il se figura que ce devoit être dans quelque tour du Château d'Alboflede, dont le Grand-Druide Guyomans, comme Pontife du Temple de Terrapion, étoit Gouverneur. C'étoit dans ce même Château que les deux filles de Guyomans, (la réelle & l'adoptive,) faisoient leur résidence. Elles n'ignoroient point le mystere répandu sur leur naissance; mais elles savoient uniquement que l'une d'elles

étoit la fille de Mérovée, & l'autre celle du Grand-Druide. Childéric n'étoit pas si instruit. Il les croyoit toutes deux filles de Guyomans, & leur faisoit alternativement la cour. Guyomans en fut d'abord très-flatté, espérant que le Monarque épouseroit l'une des deux, Ascilla ou Zédélie; mais ce Prince s'étant nettement expliqué pour la négative, Guyomans se repentit, mais trop tard, de les lui avoir fait connoître.

Le séjour d'Ascilla & de Zédélie, devint bientôt le séjour habituel du Roi. Ses premiers hommages se porterent vers Ascilla : peu après, sa légéreté naturelle lui fit désirer de plaire à Zédélie; car Childéric, pour être volage en amour, n'attendoit point qu'on l'eût rendu heureux. Ainsi les rigueurs même étoient impuissantes pour l'arrêter.

Ambiorix, tout occupé du désir de découvrir le lieu, où étoit retenu son pere, ne fit pas même attention à l'ordre qui l'envoyoit en exil vers l'extrémité des Etats de Childéric. Sur l'avis qu'on reçut à la Cour qu'on ne l'avoit point vu se présenter au Gouverneur de Place,

auquel il étoit adreſſé, on jugea, ou qu'il ſe cachoit par de mauvais deſſeins, ou qu'il avoit paſſé chez l'ennemi. En conſéquence, il fut condamné comme rebelle, & ſa tête miſe à prix. Il en vit l'Edit affiché à la principale porte du Château d'Albofiede, à côté d'un autre Edit, qui défendoit, ſous peine de la vie, à toute perſonne qui n'auroit point une permiſſion ſignée du Roi & du Grand-Druide, d'oſer s'introduire dans ce Château, ni même dans toute l'étendue de l'Iſle.

Tous ces dangers ne purent détourner Ambiorix de ſon deſſein. Il étoit naturellement intrépide; & l'amour filial portoit, en ce moment, ſon courage juſqu'à l'héroïſme. Il ſe déguiſa en Druide, corrompit, à force d'argent, un des maîtres Jardiniers, chez qui il logea, & qui le mit, en peu de temps, à portée de connoître tous les recoins de l'Iſle d'Albofiede. La tour des priſonniers d'Etat, fut la ſeule où il ne put ſe procurer aucun accès; mais par la deſcription qu'on lui fit du dernier priſonnier qui y avoit été amené, il ne douta plus que ce ne fût Sygibert.

L'habit de Druide avoit été un déguisement très-propre à lui donner accès dans l'Isle ; mais, pour peu qu'il y séjournât, ce même habit ne pouvoit servir qu'à le faire infailliblement reconnoître, par les vrais Druides, pour un homme travesti. Il se déguisa donc en garçon Jardinier ; son hôte lui en procura l'habillement uniforme & les ustensiles nécessaires. Il choisit pour son département, celui de planter de jeunes arbres dans les allées du parc, en place de ceux que le temps avoit détruits. Etant vers l'extrémité d'une des allées les plus solitaires, il entendit les cris d'une femme qui sembloit s'approcher de lui. Il se mit à couvert d'une palissade, au travers de laquelle il vit le sujet de ce bruit. C'étoit une femme à cheval, magnifiquement habillée, qui passa comme un éclair. Il jugea, par la rapidité de sa course, & par la frayeur que marquoient ses cris, que son cheval l'emportoit. Il l'avoit perdue de vue, & le bruit avoit cessé tout-à-coup. Il ne douta donc point qu'elle ne fût tombée. Comme il vit qu'elle n'étoit point suivie, & qu'elle pouvoit avoir besoin de secours, il courut avec

assez d'empressement du côté où son cheval l'avoit emportée. Il n'eut pas fait cinquante pas, qu'il la trouva étendue sur le bord d'un fossé. Sa chute avoit été si violente, qu'elle avoit perdu connoissance, & auroit bientôt perdu la vie, s'il avoit tardé quelques momens à la secourir. Sa tête étoit plongée dans l'eau bourbeuse du fossé. Il l'en tira d'abord, & fut payé de cet officieux empressement, par la vue de mille beautés. Comme elle étoit encore évanouie, il courut chercher de l'eau fraîche. A mesure qu'il en arrosoit le visage de l'inconnue, pour la faire revenir, il voyoit naître le plus adorable minois de l'univers, que le limon lui avoit caché d'abord. Ce secours la fit enfin revenir; & lorsqu'elle ouvrit les yeux, le cœur d'Ambiorix acheva de se troubler. Elle tourna par-tout des regards étonnés; & se voyant presque entre les bras d'un homme qu'elle ne connoissoit point, elle rougit, & mit, par ce nouvel éclat, le comble au triomphe de ses appas. Elle parcourut des yeux celui qui venoit de la secourir; & voyant que ce n'étoit qu'un Jardinier, elle parut moins embarrassée du désordre où elle étoit.

Cependant comme il la regardoit d'une maniere qui marquoit de l'étonnement, de l'admiration, & quelque chose de plus encore : » Qui es-tu, dit-elle, qui, » après m'avoir secourue, oses rester » auprès de moi dans l'état où je suis ? » — Qui êtes-vous vous-même, répon- » dit-il, vous qui, sous la figure d'une » mortelle, faites briller sur la terre » plus d'éclat, qu'on n'en admire dans » les Cieux, & qui causez dans un cœur, » jusqu'à présent insensible, un change- » ment plus fatal pour lui, que tous les » malheurs qui le persécutent ? » Ce langage n'étoit pas celui d'un Jardinier. La surprise qu'elle en eut, fut cause qu'elle examina toute sa personne avec plus d'attention ; son air, sa taille & l'agrément de son visage, étoient encore moins d'un homme des champs, que le discours qu'il lui avoit tenu. Ce second examen la couvrit d'une nouvelle rougeur ; & après s'être un peu composée : » Qui » que vous soyez, dit-elle, ne restez » pas plus long-temps auprès de moi. » Si vous êtes tel que je dois croire par » votre habillement, cherchez les per- » sonnes de ma suite, & je vous ferai

» donner la récompense du service que » vous m'avez rendu. Si vous êtes quelque chose de plus, partez dans le moment, puisque je ne vous ai que trop » souffert après l'égarement de vos discours. — Je vous obéis, Madame, » dit-il respectueusement : mais soit que » vous soyez Zédélie, soit que vous » soyez Ascilla, comptez que cette marque de ma soumission est la plus grande » violence que je me sois jamais faite. » Si je vous ai offensée, j'en serai peut-» être puni, ce jour même, dans des » lieux devenus plus dangereux pour moi » depuis que je vous ai vue, qu'ils n'étoient auparavant «.

A peine eut-il fini ce tendre aveu, qu'il vit avancer plusieurs personnes au galop ; il ne lui fut pas difficile de les éviter, quoiqu'il ne fût plus à lui-même. La belle Ascilla, de son côté, (car c'étoit elle,) plus étourdie de sa présence, de ce qu'il venoit de lui dire, & de je ne sais quel trouble inconnu, qu'elle ne l'étoit de sa chute, répondit tout de travers à ceux qui lui demandoient des nouvelles de son accident. Ainsi furent pris inopinément, au même coup de filet, deux

cœurs, avant ce moment, très-libres. Ainsi l'amour se plut à se mettre tout-à-coup en possession de deux ames insensibles, qui s'étoient jusqu'alors moquées de sa puissance.

Ambiorix passa une grande partie de la nuit dans les jardins, à faire des réflexions sur ce qui venoit de lui arriver, qui n'aboutirent toutes qu'à lui faire connoître qu'il avoit le cœur fort endommagé, & l'esprit tout-à-fait gâté par cette aventure. Il eut beau s'étonner que tout cela lui fût arrivé en si peu de temps, & dans une conjoncture où il lui convenoit si peu de se laisser surprendre par les foiblesses de l'amour; il fallut subir sa destinée. Il pensa désespérer son Hôte à force de raconter cet événement, & de lui demander qui étoit cette divine personne qu'il avoit vue, & qu'il soupçonnoit être, ou Zédélie, ou Ascilla. Tout ce qu'il sut en tirer, fut que ce ne pouvoit être que l'une ou l'autre.

Notre nouvel Amant fut ainsi réduit à remettre au lendemain à s'informer laquelle des deux étoit tombée. Il sut, dès le matin, que c'étoit Ascilla, celle que le Roi avoit aimée, ou croyoit avoir

aimée d'abord, & celle qu'il n'aimoit plus, ou qu'il croyoit ne plus aimer. La retraite, au moins apparente, d'un tel rival, fit plaisir à Ambiorix. Il se mit le plus proprement qu'il put, & voulut même se poudrer pour se mettre en campagne; mais son Hôte l'assura que ce n'étoit pas trop l'usage des Garçons Jardiniers. Il se passa donc de cet agrément, & fut se poster dans la même allée, dans l'espérance que la belle personne reviendroit y tomber, ou du moins qu'elle viendroit s'y promener. Mais ce fut inutilement qu'il s'y ennuya deux jours de suite; car rien n'ennuie tant qu'un desir vif qu'on ne sauroit satisfaire. Le troisieme jour, il se crut plus heureux; car il vit des femmes à cheval, environnées d'un superbe cortege, qui, sortant de l'épaisseur du bois, s'avançoient vers la route où il se cachoit. Le cœur lui battit; il rajusta sa chevelure & ses habits. Que de soins inutiles! Il ne vit, au travers de la palissade, que Childéric, superbement monté, & galamment vêtu, qui marchoit quelques pas devant la troupe, & qu'accompagnoit de fort près une charmante Amazone, assez digne

de l'attention du nouveau Jardinier, s'il eût été capable d'en avoir pour toute autre que pour Aſcilla.

L'Amazone étoit extraordinairement parée. Elle lui parut d'un grand éclat. Elle affectoit un certain air impoſant & vainqueur que donne la bonne opinion de ſoi-même. Elle ſembloit vouloir que l'éclat de ſes yeux effaçât celui du jour, & ne ceſſoit de tourmenter ſes regards pour les obliger de tourmenter tout le monde.

Il eut beau attendre que les derniers de cette troupe fuſſent paſſés ; celle que ſes vœux appelloient, ne paſſa point. Il en eut tout le chagrin que donne l'eſpérance inutile d'une choſe ardemment deſirée. Quand il fut de retour, il penſa quereller ſon Hôte, de ce que la belle Aſcilla n'avoit point été de cette cavalcade. Il n'eut point de peine à comprendre que celle qu'il avoit vue étoit Zédélie, & bénit le Ciel de l'aveuglement du Roi dans ce choix. Le Jardinier, qui fut touché de ſon ingénuité, lui dit, pour l'appaiſer, qu'il eſpéroit le lendemain lui donner toute ſorte de ſatisfaction ; que le Roi devoit s'embar-

quer sur le canal avec les Dames, pour leur donner le divertissement de la pêche; que celui qui avoit l'intendance de tout ce qui regardoit ce divertissement, étoit assez de ses amis pour le mettre du nombre de ceux qui devoient mener le bateau du Roi; & qu'il n'étoit plus question que d'un habit de rameur. Ambiorix paya fort cher un uniforme de ce costume, que lui procura le Maître Jardinier.

Dès qu'il fut travesti, & que l'heure fut venue, on le plaça dans le vaisseau magnifique & galant où Childéric devoit monter avec sa brillante Cour. Il ne se fit pas desirer; mais celle qu'Ambiorix attendoit avec tant d'impatience n'arrivoit point; & par un effet bisarre de sa mauvaise fortune, il se voyoit dans un même bateau avec Childéric & Guyomans, c'est-à-dire, au milieu de ses mortels ennemis. Son chagrin augmenta, & tout son espoir s'évanouit lorsque la chaloupe s'éloigna du rivage. Pour mettre le comble à sa mauvaise humeur, le Maître des Rameurs, le voyant immobile & tout distrait pendant que les autres ramoient de toutes leurs forces, appliqua quelques

coups de canne sur son illustre dos, que son grand courage fut contraint de prendre en patience, & que son cœur offrit apparemment, par maniere de sacrifice, à sa Déesse absente.

Zédélie, plus vive encore que brillante, & plus satisfaite de ses appas qu'elle ne l'avoit jamais été, triomphoit de se voir l'unique objet des attentions & des soins empressés du Monarque.

Le soir, qui s'approchoit, termina enfin le divertissement de cette pêche galante, si ennuyeuse pour Ambiorix. Ce qu'il y eut de remarquable, à la fin de cette aventure, c'est que Childéric & Guyomans, qui le faisoient chercher par tout le Royaume pour le faire pendre, s'appuyerent sur son bras, l'un après l'autre, en sortant du bateau. Il ne fut pas plutôt quitte de cette corvée, qu'il s'éloigna en toute diligence pour regagner le lieu de sa retraite. Mais comme il se laissoit beaucoup plus guider par son cœur que par sa raison, il prit son chemin par cet endroit fatal où il avoit vu la belle Ascilla.

Dès qu'il fut dans cette avenue, il vit venir vers lui un chariot couvert; & dès qu'il

qu'il l'eut joint, il y remarqua deux femmes : l'une étoit voilée ; mais il reconnut l'autre pour être Rosciane, dont le mari, Gondebert, Chevalier d'illustre naissance, passoit pour mort. Mérovée l'avoit mise en qualité de Demoiselle de Compagnie auprès de sa chere Egila ; ce qui avoit porté Childéric à lui faire ensuite occuper le même poste auprès d'Ascilla. Ambiorix vit parfaitement que Rosciane ne le reconnoissoit en aucune façon. Il se mit donc à regarder de tous ses yeux la Dame voilée, qui, de son côté, incertaine si ce n'étoit pas là le Jardinier qui l'avoit secourue, leva son voile pour voir mieux, & fut aussi-tôt reconnue par le faux Jardinier qu'elle le reconnut elle-même. Ambiorix, éperdu à cette vue, & sans songer qu'il perdoit le respect, arrêta celui qui menoit le chariot. Ascilla, moins étonnée de son action, que surprise de sa présence inopinée, ouvrit la bouche pour lui dire quelque chose de l'une & de l'autre, lorsqu'elle vit de loin que Childéric & sa troupe, qui s'étoient mis à cheval avec Zédélie, s'avançoient au galop. Ascilla en parut troublée. Le Cocher eut ordre de marcher : Ambiorix, que l'ex-

trémité du péril força à quelque réflexion, n'attendit point d'ordre pour se retirer chez son Hôte.

Il est temps d'expliquer la longue disparition qu'avoit faite Ascilla. Elle avoit été obligée de céder aux prieres de Rosciane, & de se laisser saigner après sa chute. Elle avoit gardé la chambre pendant les deux jours qu'Ambiorix l'avoit attendue dans cette même route; & ce jour-là, elle s'étoit dispensée du spectacle de la pêche, pour respirer la fraîcheur du jour dans ces promenades délicieuses. Elle n'avoit rien caché de son aventure à Rosciane; & c'étoit le désir de revoir celui qui l'avoit secourue, & de savoir ce qu'il étoit, qui les avoit menées vers ces mêmes lieux où elle l'avoit vu la premiere fois. Comme il ne s'étoit pas offert à leurs yeux, elles s'étoient assises au bord de cette route, & n'étoient remontées dans leur chariot que sur le soir.

Le secours qu'ambiorix avoit donné à Ascilla, sa vue & les choses toutes passionnées qu'il lui avoit dites, avoient fait impression sur l'esprit de cette Belle. La discrete & prudente Rosciane s'en étoit apperçue sans lui en rien dire. Le trouble où elle la vit, à cette seconde rencontre,

la confirma dans son opinion ; mais elle ne jugea pas qu'il fût encore temps de lui en parler.

Ambiorix cependant, outré des obstacles éternels que la fortune prenoit plaisir à faire naître, résolut de les vaincre, de voir Ascilla, de lui parler encore une fois, ou de mourir.

Un jour que, dans ce dessein, il s'approchoit de la partie du Palais où il savoit que demeuroit Ascilla, il s'étonna du silence qui régnoit par-tout. Un murmure confus & des cris qui s'éleverent ensuite, attirerent son attention. Il vit sortir une femme qui, venant à lui sans examiner son visage : « Vous deviez, dit-elle d'un » ton de colere, vous faire chercher plus » long-temps pendant que Madame se » meurt. » Et à ces mots elle le poussa rudement devant elle dans un cabinet de plain pied au jardin. Ce cabinet étoit tout baigné de sang ; des femmes s'empressoient inutilement pour arrêter celui qui couloit du pied d'une personne à demi voilée, magnifiquement habillée, & qui venoit de s'évanouir. Malgré la surprise où le jettoient ces objets, il se mit en état de secourir la belle évanouie : & quoi-

qu'il n'en fût gueres plus que ces femmes, il réussit mieux dès qu'il eut fermé la veine par où elle avoit perdu tant de sang; & ayant demandé de l'eau pour lui en jetter sur le visage, ce secours acheva de la faire revenir. Elle ouvrit les yeux, & Ambiorix reconnut Ascilla.

Elle tourna de tous côtés des regards incertains; mais elle ne reconnut pas d'abord celui qui venoit de la secourir. Cependant toutes ses femmes reconnurent, avec étonnement, qu'il n'étoit pas celui qu'on avoit envoyé chercher. On l'interrogeoit en vain : il étoit trop occupé pour écouter & pour répondre.

Le Chirurgien, qui arriva pendant qu'Ambiorix trembloit encore pour celle qu'il regardoit si passionnément, trouva qu'on avoit assez mal-adroitement fait son office; mais jettant les yeux sur celui qui l'avoit entrepris, il dit qu'il en avoit beaucoup fait pour un Jardinier.

Ascilla tressaillit à ce mot; une rougeur naturelle se répandit sur son visage; ses regards en furent animés; en les tournant de toutes parts, elle rencontra ceux d'Ambiorix, & trouva ce qu'elle cherchoit. Que de choses ils se dirent & se demanderent pendant cette conversation muette! Mais

il n'y eut pas moyen de la rendre plus réelle devant tous ces témoins.

Le Chirurgien jugeant qu'Aſcilla avoit beſoin de repos, dit qu'une ſeule perſonne ſuffiroit auprès d'elle. Cet arrêt congédia le faux Jardinier : un triſte ſoupir prévint ſon départ, & les yeux d'Aſcilla le ſuivirent juſqu'à ce qu'il fût ſorti.

Dès qu'elle fut réveillée (ſi toutefois elle parvint à s'endormir), Roſciane ſe vint aſſeoir auprès de ſon lit ; & après un moment de ſilence : —— Eh bien, Madame, que vous ſemble de ce Jardinier, de ce Chirurgien, ou plutôt de ce Génie ſecourable que la fortune ſemble vous envoyer toujours à point nommé, quand vous avez beſoin de ſecours ? —— Ah ! ma chere Roſciane, qu'en dites-vous vous-même ? —— Hélas ! belle Aſcilla, je vous dirai qu'il me vient ſur lui d'étranges ſoupçons. Je crois avoir démêlé, au travers de ſon déguiſement, des traits qu'une idée confuſe rappelle à mon ſouvenir. Ciel ! que nous ſerions malheureuſes, ſi c'étoit ce que je penſe ! — Expliquez-vous, de grace, chère Roſciane. — Eh bien ! Madame, ou je me trompe fort, ou ce prétendu Jardinier n'eſt autre que

le brave fils de Sygibert, l'illustre proscrit Ambiorix. — Quoi ! ce seroit lui ? — Je vais m'en éclaircir, reprit Rosciane ; & quel qu'il soit, je vais l'amener devant vous, si ce n'est pas un fantôme ; & si c'est Ambiorix, employez, Madame, tout l'empire de vos charmes à lui persuader de se soustraire, par une prompte fuite, à une mort certaine & ignominieuse —.

Ascilla, déja troublée par son premier & son second accident, plus émue encore par les paroles de Rosciane, & l'ame toute égarée dans l'attente d'une vue qu'elle craignoit, en la souhaitant, n'eut pas l'esprit assez libre pour pouvoir consentir, ni s'opposer aux desseins de Rosciane. Le cœur lui battit long-temps en attendant son retour. Il fut prompt. Ascilla étoit encore seule, car toutes ses femmes croyoient Rosciane auprès d'elle. —C'est lui, c'est lui, Madame, dit celle-ci rentrant, & en le montrant —. Ambiorix aussi-tôt s'inclina avec un profond respect ; mais au même instant, entraîné par l'aimable rougeur dont les joues d'Ascilla se colorent à sa vue, il se jette à genou auprès du lit de repos sur lequel elle étoit couchée : « Je suis découvert,

» Madame, lui dit-il; & je vois bien que » la personne qui me présente à vous m'a » reconnu : mais le secret, d'où dépend » ma vie, n'est pas celui que je dois vous » cacher avec le plus de soin».

Il garda quelques momens le silence, en achevant ces premiers mots; & voyant qu'on ne songeoit à rien moins qu'à l'interrompre : « Oui, Madame, continua-» t-il d'une action toute passionnée, il y » va de quelque chose de plus cruel pour » moi que cette mort dont on me me-» nace. Peut-être ai-je encouru votre ress-» sentiment; peut-être vous fais-je une » offense que vous ne me pardonnerez de » ma vie. Je vous l'ai consacrée, belle » Ascilla, dès que je vous ai vue. Si ma » témérité me rend odieux, n'en différez » pas le châtiment. Livrez à toute la haine » de Childéric un malheureux qui la » craint mille fois moins que le plus léger » de vos ressentimens ».

Ambiorix tint les yeux attachés sur ceux d'Ascilla pendant son discours; & dans les différens mouvemens qu'il avoit excités, il crut ne rien lire d'ennemi dans ses regards. Au contraire, après les avoir tournés sur lui d'une maniere toute languis-

ſante : « Seigneur, lui dit-elle, puiſque » je ne puis plus douter que vous ne ſoyez » Ambiorix, quelle étoile conjurée con- » tre notre repos, nous a raſſemblés, » malgré les raiſons que nous devons » avoir l'un & l'autre de nous éviter toute » notre vie ? Et quelle fatalité vous a » conduit dans un lieu où la vôtre eſt » expoſée à un péril auſſi manifeſte ? J'en » prévois les conſéquences avec horreur, » & je n'ignore pas les loix auxquelles » la ſévere bienſéance a ſoumis notre ſexe ; » mais je ne puis m'armer d'un feint em- » portement contre les ſentimens que » vous venez de me déclarer. Mon cœur » démentiroit une fierté dont je me pa- » rerois en vain. La douceur & la ſincé- » rité ſont les penchans naturels de mon » ame ; vous m'en avez inſpiré de moins » tranquilles ».

Comme elle achevoit de parler, Roſciane jettant un grand cri : *Ciel ! que faites-vous*, dit-elle ? *Le Roi arrive.* — Le Roi, s'écria Aſcilla. — Oui, Madame, reprit Roſciane ; le galant Childéric, qui, depuis un temps infini, n'a pas mis le pied dans votre appartement, s'aviſe de vous venir voir à préſent pour vous déſoler —. Le Roi cependant arrivoit à grands pas,

& il étoit si près de la porte, qu'on entendoit marcher ceux qui l'accompagnoient. Ascilla s'évanouissoit de frayeur; & l'immobile Ambiorix n'étoit gueres moins interdit. Rosciane le poussa dans un cabinet où il y avoit des bains, & ferma la porte sur lui. A peine en avoit-elle ôté la clef, que Childéric parut.

Ascilla ne fit gueres attention aux civilités que le Roi lui fit sur son accident, quoiqu'elles parussent assez empressées. Elle étoit si hors d'elle-même, qu'elle ne voyoit, ni n'entendoit; & Rosciane craignant que ses discours ne parussent encore plus étonnans que le silence qu'elle gardoit sur toutes les questions qu'il lui faisoit: — Vous faites bien, Madame, lui dit-elle, de ne pas répondre à des complimens aussi flatteurs, puisqu'on vous a défendu de parler; le Roi ne trouvera pas mauvais que vous gardiez le silence——.

Childéric étendit obligeamment sa main vers Ascilla, comme pour lui fermer la bouche, tandis que Rosciane lui contoit les deux accidens qui avoient fait craindre pour la vie de cette Belle.

Zédélie entra comme ce récit s'achevoit. Elle étoit toute brillante de pierre-

ries ; sa coëffure étoit plus élevée qu'à l'ordinaire, son habit plus magnifique, & jamais elle n'avoit paru d'un air si triomphant. Elle s'approcha de Childéric dans cette confiance de ses appas ; mais elle trouva mauvais d'en voir encore tant briller sur le visage d'Ascilla, toute négligée qu'elle étoit.

La chambre étoit pleine de miroirs. Elle les consulta tous les uns après les autres ; & fiere de l'avantage qu'elle se persuada remporter sur sa rivale, après cet examen de ses charmes, elle se mit auprès d'elle sur le siege que Childéric lui céda, & lui fit signe d'en prendre un autre.

Voyant le Roi tomber dans une grande rêverie, elle lui fit mille agaceries, qui ne l'en tirerent point. Il n'avoit plus d'yeux que pour la belle convalescente.

Zédélie, affectant de n'en rien voir, se plaça à une toilette, devant laquelle ôtant sa robe, elle passa un peignoir, & se mit à défaire sa coëffure. Elle défit aussi ses souliers, & commençoit à ôter un de ses bas. — Au nom des Dieux, Madame, lui dit Rosciane, en lui saisissant le bras, que prétendez-vous faire en vous déshabillant de la sorte ? — Me baigner, ma

pauvre Rosciane, dit-elle, en se déchaussant toujours. J'en aurai le temps, pourvu que mes femmes ne me fassent pas attendre. — Vous baigner, s'écria l'autre toute éperdue ! Quoi ! ici ? — Et où donc ? reprit Zédélie ; vous ne croyez pas apparemment que je m'irai baigner chez le Roi——?

Ascilla fut si piquée d'une familiarité, que Zédélie ne paroissoit point être en droit de prendre avec elle depuis quelque temps, qu'elle lui en témoigna quelque ressentiment, malgré sa douceur naturelle ; & la régardant avec surprise : — On ne s'avise gueres, dit-elle, de se parer comme vous êtes venue pour se venir baigner ; mais, ma sœur, si c'étoit véritablement votre dessein, vous deviez m'en avertir ; &, malgré mon indisposition, je vous aurois laissé tout mon appartement ——.

Rosciane, qui ne vouloit point que les deux sœurs en vinssent à une brouillerie ouverte en présence du Roi, & qui plus que toute autre chose, désiroit l'éloignement du Roi & de toute sa suite, s'adressa à Zédélie, & lui dit avec une véritable impatience : — Mais, Madame,

attendez du moins que votre bain soit prêt, avant que de vous mettre en état d'y entrer, comme vous serez dans un moment, si vous continuez avec cette vivacité.— Non, non, répondit-elle, cela sera prêt dans un instant; & voici mes femmes ——. Elles entrerent comme elle achevoit de parler.

Zédélie, ayant prié Childéric de lui permettre d'achever de se déshabiller, il sortit, & laissa Rosciane dans un embarras que rien ne pouvoit égaler que celui d'Ascilla. Cependant Ambiorix, fort ennuyé d'être ainsi renfermé, s'étoit assis sur les bords d'une des cuves du cabinet, & attendoit impatiemment l'heure de sa délivrance. Sa surprise fut extrême au bruit imprévu des eaux qu'on lâcha dans la cuve où il étoit assis. Il en tressaillit, & s'alla refugier auprès de l'autre cuve, en attendant ce qu'il arriveroit de cette aventure. Rosciane avoit enfin pris son parti. Elle sortit, sous prétexte de chercher la clef du cabinet; mais elle fut si long-temps à revenir, que Zédélie vouloit absolument qu'on enfonçât la porte; elle se mit à frapper des pieds & des mains comme une furie; quoiqu'elle crût bien qu'il n'y avoit personne. Ambiorix, ne compre-

nant rien à tout ce vacarme, crut que le moment de sa disgrace étoit arrivé, & ne songea plus qu'à le soutenir avec courage. Cependant Rosciane, qui se faisoit tant attendre, ne perdit point de temps où elle étoit. Il avoit fallu mettre quelqu'un dans la confidence. Elle choisit pour cela Alidée; c'étoit une niece qu'elle avoit placée auprès d'Ascilla: elle étoit grande, bien faite, & d'un esprit agréable & divertissant. Elle entra de tout son cœur dans le secret, & ne fut pas inutile dans l'expédient dont on s'avisa. Elle mit des habits de femme, parmi le linge qu'il falloit pour le bain; & ayant enveloppé tout ensemble, elle suivit Rosciane.

Quand elles furent à la porte du cabinet, Zédélie, en chemise, s'y présenta, & ses femmes à sa suite pour entrer dès que la porte seroit ouverte. Mais Rosciane n'avoit garde d'y consentir. Elle lui dit qu'elle vouloit faire les honneurs de l'appartement d'Ascilla, & protesta que personne n'y mettroit le pied que le bain ne fût préparé à sa fantaisie. Elle en remit la clef dans sa poche en disant cela; & dès que Zédélie se fut retirée, la niece & la tante entrerent & s'enfermerent aussi-tôt.

Ambiorix, qu'on instruisit en peu de mots, mit les habits qu'on lui avoit apportés, & les siens les remplacerent, enveloppés de linges. Il avoit assez de jeunesse & d'agrément dans la figure pour ne pas faire honte à son déguisement.

Quand tout fut ainsi préparé, Rosciane sortit, & appella les femmes de Zédélie. Ambiorix se baissa comme pour ranger quelque chose dans le cabinet lorsqu'elles entrerent. Zédélie fut assez choquée de ne trouver rien comme il falloit pour le bain, après qu'on l'avoit si long-temps fait attendre. Rosciane, qui avoit eu bien autre chose à faire, la laissa gronder, & sortit avec sa nouvelle Suivante. On ne prit pas garde si c'étoit la même qu'elle avoit amenée. Elle étoit appuyée sur son bras, & elle affecta de passer assez près d'Ascilla, pour que celle-ci pût reconnoître Ambiorix sous ce déguisement, & jouir de la douceur de le voir sorti d'un aussi grand péril.

La nuit étoit fraîche & assez obscure. Rosciane, qui crut Ambiorix sauvé, commençoit à respirer, & s'avançoit à grands pas vers un petit bois le plus épais qui fût autour du Palais, lorsqu'elle entendit

marcher derriere elle, & entrevit un homme qui le suivoit ; cet homme, ô crise que nulle expression ne peut rendre! c'étoit Childéric en personne.

Le dépit d'être éternellement traversée, l'emporta cette fois sur sa crainte. Elle se rassura, & reculant d'un pas ou deux comme par respect : —— Que faites-vous ici, Seigneur, lui dit-elle d'un air assez libre, tandis qu'on vous attend avec impatience au Palais —?

Childéric dit alors à Rosciane qu'il cherchoit depuis long-temps l'occasion de l'entretenir ; qu'il ne lui savoit aucun mauvais gré de l'intérêt qu'elle avoit ouvertement témoigné pour Sygibert & pour son fils Ambiorix ; qu'elle ignoroit sans doute les preuves secretes de leur trahison, qu'il tenoit de Guyomans, & qui étoient de la plus grande évidence.

Ici Ambiorix tressaillit d'indignation ; & Rosciane, sous prétexte de vouloir être seule avec le Roi, voulut l'éloigner : mais Childéric, qui prenoit Ambiorix pour Alidée, la niece de Rosciane, s'y opposa, & exigea que cette prétendue niece ne s'écartât point.

Le Roi passa des affaires d'Etat à des

intérêts particuliers: il s'ouvrit à Rosciane sur l'effet qu'avoit produit de nouveau, sur lui, la vue d'Ascilla. Il protesta qu'il sentoit toute l'injustice de son inconstance, & il engagea Rosciane, avec les plus vives instances, à faire sa paix.

Rosciane sentit l'émotion d'Ambiorix à ce discours. Il s'étoit contenu pour ce qui le regardoit personnellement; mais il fut prêt d'éclater, & de se perdre, lorsqu'il fut question d'Ascilla. Rosciane, qui comprit tout son désordre, & qui en craignoit les suites, lui serra en ce moment le bras de toute sa force; & se tournant en même-temps vers Childéric: — Seigneur, dit-elle, quand ce retour seroit aussi véritable que vous le dites, ou que vous le croyez vous-même, j'ose penser qu'Ascilla n'y sera pas plus sensible qu'elle ne l'a été à votre changement. Je connois le fond de son cœur; vous êtes témoin vous-même avec quelle tranquillité elle vous a vue porter aux pieds de Zédélie des vœux dont elle n'étoit pas touchée. Eh! Seigneur, puisque cette dernière en connoît mieux le prix, & qu'elle en paroît charmée, ne vous avisez pas de la désespérer, ni de vouloir rendre l'au-

tre ſenſible. Quelque charmant que vous ſoyez, & quelque éclât que la grandeur ajoute à votre mérite, vous combattrez inutilement l'indifférence qu'Aſcilla ſent pour tous les mortels.

Ces paroles commençoient à calmer l'émotion d'Ambiorix, lorſque le Roi continua : — Je vois bien, Roſciane, dit-il, que vous attribuez le retour de mes ſentimens à une légéreté qui n'a que trop paru dans ma conduite ; mais je ſens dans mon cœur que l'aimable Aſcilla va me fixer pour jamais. Dieux ! de quelle beauté vient-elle de briller à mes yeux ! Quelle différence de ſes manieres à celles de Zédélie ! Ne m'oppoſez point le peu de penchant qu'elle a pour moi, c'eſt ce qui m'anime ; & puiſqu'elle n'a pas plus de ſenſibilité pour un autre, je ne dois point déſeſpérer de toucher ſon cœur. Oui, Roſciane, je veux m'en faire aimer : les difficultés ne me rebuteront pas, & mon plaiſir ſeroit de voir un rival digne de me la diſputer. Des deux filles de Guyomans, je vois bien qu'Aſcilla eſt, ſans comparaiſon, la plus aimable. Je placerai la charmante Aſcilla ſur le Trône, dès que je pourrai me flatter que ce ſera

moins à cette élévation qu'à sa tendresse que je devrai son consentement à mon bonheur. Voilà, Rosciane, le secret que j'avois à vous communiquer ; & c'est dans un dessein si raisonnable & si légitime que je demande votre assistance——.

Quelle conversation pour Ambiorix ! Il étoit temps qu'elle cessât ; & le Roi, sans doute, se retira fort à propos après ces dernieres paroles. Rosciane, qui avoit craint mille fois qu'Ambiorix ne s'oubliât, ne vit pas plutôt Childéric éloigné, qu'elle conjura sa fausse niece de prendre, sans délai, le parti de la fuite ; & après lui avoir réitéré plusieurs fois ce conseil avec instance, elle s'en sépara.

Ambiorix, par un hasard heureux, prit un sentier par où, ce jour-là, avoit passé Guyomans. Quelque chose d'inégal & de roulant se trouva sous son pied ; il le ramassa, & vit que c'étoit une bague. Les Jardiniers avoient fait, tout près delà, une fosse profonde pour déraciner un tilleul ; & pour que personne ne tombât dans cette fosse pendant l'obscurité, on l'avoit éclairée d'un lampion. Ambiorix s'approcha de ce lampion, & reconnut aussi-tôt la bague dont Guyomans se ser-

voit pour ſceller toutes ſes dépêches. Il comprit à l'inſtant toute l'importance d'une telle découverte. Il ne doutoit point que Guyomans ne trahît le Roi, & n'eût des intelligences avec Gillon, Général des troupes Romaines. Il réſolut d'aller trouver ce Général avec cette bague, pour tirer de lui, à la faveur de ce gage de confiance, tout le ſecret du complot. Affermi dans ce deſſein, il ſort de l'Iſle, & en peu de jours arrive au camp du Général Romain, vers qui il ſe fait conduire. Il lui dit qu'il eſt l'homme de confiance de Guyomans; & pour preuve de ſa miſſion, il montre l'anneau ſigillaire du Grand-Druide. Gillon ajoute pleine foi à cette démonſtration, & remet auſſitôt à Ambiorix un écrit de la main de Guyomans, contenant un traité tendant à livrer Chilédric à Gillon, & à rétablir la puiſſance Romaine dans les Gaules. Les conventions contenoient vingt articles, le tout ſigné de la main de Guyomans, & ſouſcrit par Gillon.

Ambiorix, armé d'un pareil titre, ne perdit pas un inſtant à retourner au Château d'Albofleda. Toujours déguiſé en Jardinier, il épia le moment où il avoit

remarqué que chaque jour le Roi entroit seul, sous un berceau de myrte, pour y lire des dépêches secretes. Ambiorix se jetta à ses genoux : « Sire, lui dit-» il, je viens vous apporter ma tête que » votre colere a proscrite ; mais avant » d'immoler un innocent, connoissez, » par cet écrit, vos vrais ennemis & le » vrai coupable ». Le Roi reconnut aussitôt l'écriture de Guyomans ; & s'étant fait raconter par Ambiorix la maniere dont ce papier étoit tombé dans ses mains, il lui rendit aussi-tôt toute sa faveur passée, & lui ordonna de l'accompagner chez Ascilla, qu'il jetta dans une surprise inexprimable, lorsqu'il lui présenta Ambiorix comme celui à qui il étoit redevable de sa conservation. Cette présentation fut suivie d'un ordre qu'il donna au Capitaine de ses Gardes de délivrer Sygibert, & de le lui amener chez Ascilla, tandis que le Grand-Prévôt arrêteroit Guyomans, & le conduiroit prisonnier dans la même tour où il avoit fait enfermer son frere. Du plus loin que Childéric vit Sygibert, il courut au-devant de lui, en lui annonçant que, certain de son innocence, il lui rendoit son premier poste ; après quoi,

il lui fit part du dessein où il étoit d'épouser une de ses deux nieces. Sygibert alors dit au Roi que le choix entr'elles deux étoit d'une grande importance, attendu que l'une d'elles étoit la fille de Mérovée. —Oui, Sire, dit Sygibert, des deux jeunes personnes élevées chez Guyomans, & qui toutes deux passent pour mes nieces, l'une est votre sœur, ainsi qu'en fait foi cet écrit que le Roi Mérovée m'a confié en mourant, & qu'il m'a recommandé de ne point produire au jour, que lorsqu'il y auroit nécessité expresse de le faire —. En disant cela, il remit au Roi la lettre de Mérovée. Childéric l'ouvrit, & y lut ces paroles : *Je certifie que celle des deux jeunes personnes élevées chez Guyomans, qui est ma fille, est celle qui se nomme Ascilla, & qui a au bras droit une marque de naissance en forme d'étoile. Mon intention est qu'on lui fasse épouser le fils de Sygibert.* MÉROVÉE.

Cette lettre vint fort à propos pour réduire aux bornes de la tendresse fraternelle la passion que Childéric avoit conçue pour Ascilla. —Chere sœur, lui dit-il en l'embrassant, à quelle douce illusion il faut que je renonce ! Mais ce me sera du moins une satisfaction bien sensible de vous voir

faire le bonheur d'un homme qui vient de me rendre le ſervice le plus important ; acquittez-moi envers lui par le don de votre main —.

Aſcilla ne répondit qu'en rougiſſant. Ambiorix s'empara d'une de ſes mains, qu'il baiſa avec tranſport. Le Roi permit qu'ils fuſſent mariés ce jour même.

L'inconſtance naturelle de Childéric le ramena aiſément aux pieds de Zédélie, qui n'eut pas de peine à obtenir de lui la grace de ſon pere. Mais lorſqu'elle voulut parler de mariage, le Roi ſe refroidit tout-à-coup pour elle, & tourna tous ſes ſoins vers la Princeſſe Bazine qu'il épouſa.

AVENTURES DE BÉRÉCYNTHE,

Episode du Roman des Anecdotes de la Cour de Childéric.

NOus avons vu plus haut qu'Amalaric, Prince de Bretagne, avoit été élevé à la Cour de Mérovée avec le jeune Childéric, & qu'à l'âge de dix-huit ans on l'avoit renvoyé dans ses Etats. Son pere étant mort, la Régence de Bretagne étoit confiée à la mere d'Amalaric, Princesse politique & ambitieuse, qui n'étoit point pressée de remettre à son fils les rênes du Gouvernement. Elle fut charmée de trouver dans ce Prince de fortes dispositions pour la Chevalerie errante. Ainsi, loin de chercher à réprimer en lui ce gout extravagant, elle le fortifia encore davantage en lui donnant pour Mentor le vieux Gondebert, époux de Rosciane, Chevalier d'Ancienne-Roche, qui toute sa vie avoit couru après les aventures les plus hasar-

deuſes. Le Diſciple & ſon Conſeil diſparurent un beau matin, ſans aucune ſuite. Pour n'être point connu, le Prince prit le nom d'Almeran, & ſon vieux Gouverneur celui de Carolian. La Chevalerie va rarement ſans amour. Le Prince, ayant apperçu dans un bal la charmante Bérécynthe, l'une de ſes Sujettes, en étoit tout-à-coup devenu follement épris, quoiqu'il ne ſût, ni ſon nom, ni ſa naiſſance, & qu'il n'eût aucune ſorte de renſeignement propre à lui faire connoître ſi elle étoit de Bretagne ou de quelque autre pays. Amalaric acquit un nom fameux parmi les Chevaliers errans; mais tandis que le Prince s'illuſtroit, ſes Etats dépériſſoient par ſon abſence, par la mauvaiſe conduite de la Régente, & par l'accroiſſement d'audace & de puiſſance de l'un de ſes Vaſſaux, nommé Sacrovir.

C'étoit un Chevalier de haute naiſſance, le plus grand Seigneur de toute l'Armorique après ſon Suzerain. Il avoit épouſé la plus belle perſonne de toutes les Gaules, après Bérécynthe. A peine jouiſſoit-il des premieres douceurs de l'hyménée, qu'une contagion cruelle attaqua ſa jeune épouſe. On dit à Sacrovir que le Druide Dryas avoit

avoit seul la composition d'un élixir dont la vertu étoit souveraine contre cette épidémie. Il se transporta, avec la malade, dans la grotte du Druide. Celui-ci étoit occupé à verser la potion salutaire à la mere de Bérécynthe, qui étoit sa parente. Sacrovir lui cria aussi-tôt de toute sa force de tout suspendre, & qu'il entendoit être servi le premier. Le Druide, indigné de sa présomption, continua de remplir la coupe, & de la présenter à la mere moribonde. Sacrovir, outré de dépit, donna un coup de son épée sur le vase, qui fut fracassé, & toute la liqueur fut répandue à terre.

Bérécynthe, qui étoit voilée, jetta un cri d'horreur à cette vue. Le barbare n'en fut point ému, & se mit à ordonner impérieusement au Druide de préparer de nouveau la potion qui devoit secourir celle pour qui il s'intéressoit. Mais lorsqu'il apprit tout le malheur qu'il venoit de causer, & qu'il falloit plus d'un an pour préparer cet élixir, dont il avoit répandu le dernier reste, il rugit comme un lion, & auroit certainement tué le Druide & tout ce qui se trouvoit dans

la grotte, si son épouse ne l'eût conjuré avec instances de ne point se porter à ces excès.

Cette belle personne mourut le lendemain, ainsi que la mere de Bérécynthe, laissant l'une & l'autre leurs maris dans la douleur la plus cruelle. Le pere de Bérécynthe n'étoit point un homme de haut lignage. C'étoit un simple Ecuyer, fils naturel d'un Chevalier Breton; mais sa femme lui avoit apporté de grands biens par un héritage imprévu. Ainsi, Théobalde (c'est le nom du pere de Bérécynthe) étoit considéré pour son opulence; & son ambition étoit de ne marier sa fille qu'à un Seigneur de la premiere considération. Cette ambition de Théobalde fut le principe de tous les malheurs de sa fille.

Un jour qu'il la menoit dans un chariot, à l'une de ses possessions, sa voiture se rompit dans une forêt, qui presque aussi-tôt retentit d'un bruit soudain de cors & de chiens. Ce bruit approcha peu à peu. Il sembloit que le hasard eût conduit la chasse vers le lieu où étoit arrivé le désastre. Le cortege étoit superbe

par le nombre des piqueurs, des chevaux & par une meute considérable. Mais une particularité remarquable, c'étoit le deuil profond où tout étoit dans ce qui composoit l'équipage. Les hommes, les harnois des chevaux étoient tout couverts de noir. Il n'y avoit pas un chien qui n'eût un collier de deuil.

Quoique le Maître de cette troupe poussât avec beaucoup d'ardeur après les chiens, il s'arrêta quand il vit Bérécynthe. Il avoit bon air à cheval; mais une contenance orgueilleuse & féroce déparoit sa bonne mine. En un mot, c'étoit Sacrovir, qui étoit encore dans les premiers mois du deuil de sa femme. Cette seconde vue ne fut pas moins odieuse à Bérécynthe que la premiere. Elle étoit prévenue d'une aversion invincible pour sa personne depuis l'aventure de la coupe.

Théobalde s'étoit levé, par respect, à son abord. Mais Sacrovir, sans autre égard pour ses respects, se mit à considérer Bérécynthe avec attention: & voyant que le pere & la fille sortoient d'une voiture brisée, sans leur demander leur avis, il commanda qu'une des voitures

de sa suite les conduisît à son Château.

Bérécynthe eut le malheur de faire oublier à Sacrovir sa douleur & sa premiere tendresse, & de se voir en la puissance d'un homme qu'elle haïssoit mortellement, & qui, dès les premiers jours, lui fit connoître, non-seulement qu'il l'aimoit, mais qu'il vouloit être aimé.

Sacrovir étaloit sa magnificence & sa valeur aux yeux de Bérécynthe, tandis qu'il la désoloit par son amour. Les bois sembloient chaque jour se peupler de loups & de sangliers, pour donner du relief à la férocité de son naturel. C'étoit dans ces chasses qu'il brilloit; & après que ces bêtes avoient tué ou blessé ce qui s'opposoit à leur passage, il les attaquoit à pied, & sans autres armes que son épée. Sacrovir avoit de la valeur tout ce qui peut la faire haïr. La sienne lui avoit inspiré tant de présomption & d'orgueil, qu'il postoit des gens sur les routes les plus éloignées, pour obliger ceux qui portoient des armes à s'éprouver contre lui, ou à les quitter. Quoique Bérécynthe eût de l'aversion pour cette arrogance,

elle fut obligée d'assister à quelques-uns de ces combats injustes, d'où Sacrovir sortoit toujours vainqueur, & qui coutoient souvent la vie à de braves gens, qui ne l'avoient jamais offensé.

Plus Sacrovir s'efforçoit de plaire à Bérécynthe par de tels moyens, plus elle le prenoit en horreur. Cependant le jour marqué pour leur union approchoit. Sacrovir avoit mis dans ses intérêts l'ambitieux pere de Bérécynthe. L'un & l'autre avoient déja signé. Tout applaudissoit à cette union si mal assortie; & tandis qu'on félicitoit Bérécynthe de son bonheur, tremblante, égarée, éperdue, elle préféroit intérieurement la mort à cette alliance si vantée, lorsque le Ciel parut avoir pitié de l'état où elle étoit, & recula, du moins pour quelque temps, l'époque, objet de sa crainte.

Comme on pressoit le plus Bérécynthe de signer, un Chevalier inconnu envoya dire à Sacrovir qu'il acceptoit le défi qu'il faisoit à tous ceux qui portoient des armes. Son Ecuyer entra sans se faire annoncer, & demanda le combat pour son Maître Carolian, à l'instant même.

Bérécynthe vit l'heure que la maudite passion de Sacrovir lui alloit faire absolument refuser la proposition pour ce jour-là. Déja il remettoit le combat au lendemain des noces, & il assuroit sérieusement l'Ecuyer qu'il tueroit son Maître après avoir satisfait à son amour, lorsque celui dont il étoit question entra avec aussi peu de cérémonie que son Ecuyer. Sa vue fit monter la colere de Sacrovir au plus haut point; mais elle réveilla en même-temps son ardeur pour la Chevalerie, & le fit souvenir de ses loix.

Carolian étoit un Chevalier de bonne mine; mais son âge avancé sembloit le dispenser de la témérité de s'éprouver contre un ennemi si redoutable.

Sacrovir tourna sur lui des regards étincelans; & témoignant ensuite quelque mépris pour son âge : « Puisque le » nom de Sacrovir t'est connu, lui dit-il, » quelle folie te pousse à venir accepter » un défi dont ta vieillesse te dispensoit »?

» Et quelle fureur, répondit Carolian, » te portoit à faire de tels défis? Quelle » offense t'avoient faite ceux que ta bru-

» tale valeur a forcés à te combattre ? » C'est cette insolente présomption que » je prétends humilier .... ». Ici Carolian jettant la vue sur Bérécynthe, la reconnut pour celle dont le Prince Amalaric étoit devenu épris dans un bal, & qu'il cherchoit inutilement dans toutes les Gaules, depuis un an entier. « Ciel ! que vois-» je ! poursuivit-il ; est-ce là, Sacrovir, » cette Beauté dont ton féroce amour » prétend forcer l'inclination ? Pourquoi » faut-il que l'invincible Almeran, qui » soupire pour elle depuis l'instant qu'il » l'a vue, ne soit pas dans cette contrée ? » Il auroit aujourd'hui l'avantage de dé-» livrer à jamais cette Belle de la ty-» rannie & de la persécution. Je vais, » à son défaut, essayer de rabattre ton » orgueil ».

Il sortit à ces mots, sans attendre de réponse, & s'alla rendre où son Ecuyer l'attendoit.

La surprise de Bérécynthe fut sans égale. Elle connoissoit toute la renommée du preux Chevalier Almeran ; mais elle ignoroit être connue de lui. Encore moins se doutoit-elle qu'elle lui eût inspiré la plus violente passion. Son étonnement l'empê-

cha de répondre, & la fureur fit le même effet sur Sacrovir. Il fit signe qu'on lui apportât ses armes, & tandis qu'on l'équipoit, il ordonna qu'on préparât un échafaud dans l'arène. C'étoit un lieu spacieux en forme de barriere, où il avoit coutume de s'exercer, & qui n'étoit que peu éloigné du château. Bérécynthe se plaça sur l'échafaud. Les combattans parurent bientôt après; & ceux qui connoissoient la valeur de Sacrovir, plaignirent un homme, digne, par sa générosité, d'un meilleur sort que celui qui l'attendoit. Sa contenance étoit fiere, & celle de Sacrovir ne l'étonna point, quoiqu'il y eût quelque chose de redoutable dans la maniere dont le tyran de Bérécynthe se présenta devant lui.

Ils se rencontrerent, au milieu de la carriere, sans désavantage de part, ni d'autres; leurs lances volerent en éclats sans les ébranler. Sacrovir, irrité d'une résistance si peu attendue & si peu ordinaire contre lui, revint l'épée haute sur son ennemi, dans une furie qui glaçoit de crainte les spectateurs. L'Etranger l'attendit d'une contenance assurée, dans une posture à faire juger que ce n'étoit pas la

premiere, ni la plus dangereuſe occaſion où il ſe fût trouvé. Il baiſſa la pointe de ſon épée dans le moment que Sacrovir alloit fondre ſur lui; & levant la viſiere de ſon caſque, il ſe contenta de lui faire un petit ſigne; puis s'approchant de l'échafaud: « Madame, dit-il à Bérécynthe, » différez de quelques ſemaines à ſigner » votre malheur. Si le Ciel ne ſeconde » point mes armes, l'illuſtre Almeran, » qui vous a voué les ſiennes, ne tardera » pas à venir vous délivrer ».

Sacrovir épargna à Bérécynthe la peine de répondre à cette civilité, en chargeant d'un furieux revers Carolian, lorſqu'il s'y attendoit le moins: peu s'en fallut que le vieux Chevalier ne trébuchât entre les pieds des chevaux. Dès qu'il fut revenu de cette ſurpriſe, baiſſant la viſiere qu'il avoit hauſſée pour parler à Bérécynthe, il s'affermit ſur les arçons, & regardant Sacrovir avec indignation: « Lâche, s'é- » cria-t-il, c'eſt donc par ces honteux » avantages que tu as quelquefois triom- » phé dans les combats »? A ces mots, on en vit commencer un que l'on crut qui ne finiroit que par la mort des deux combattans. On ſe figure aiſément de quel

côté penchoient les vœux de Bérécynthe! Il ne parut point d'abord que l'âge eût diminué les forces de Carolian ; son courage intrépide le soutint long-temps contre un ennemi redoutable ; & les coups que ce vieux Chevalier portoit firent rougir ses armes en autant d'endroits qu'il avoit lui-même de blessures.

Mais ses efforts ne purent assez continuer pour lui promettre la victoire qu'on lui desiroit. L'âge trahit enfin sa valeur ; & Sacrovir, ranimant ses forces à mesure qu'il vit défaillir celles de son adversaire, on vit ce généreux vieillard chanceler quelque temps des derniers coups qu'il avoit reçus, & tomber ensuite couvert de sang & de blessures.

Le cruel Sacrovir, pour lui arracher un reste de vie, voulut aussi-tôt mettre pied à terre ; mais son cheval, que Carolian avoit blessé à mort, s'abattit sous son maître, & l'entraîna dans sa chute, de maniere qu'une cuisse de Sacrovir demeura engagée sous le cheval. L'Ecuyer de Carolian profita de cet accident pour faire enlever & éloigner son Maître.

Sacrovir lui-même étoit si blessé, & perdoit tant de sang, que lorsqu'on l'eut

retiré de dessous son cheval, on le trouva évanoui. On le porta au lit, où il resta long-temps sans connoissance. Les Chirurgiens ne lui trouverent aucune blessure mortelle; mais ils déciderent tous qu'il lui falloit plusieurs semaines de traitement & de repos. C'étoit autant de délai inespéré que gagnoit Bérécynthe.

Lorsque ce temps fut expiré, & que Sacrovir se trouva parfaitement rétabli, il n'en devint que plus pressant & plus importun auprès d'elle. Elle feignit de céder à ses instances, & de demander, pour tout délai, un mois pour compléter l'année entiere du deuil de sa mere. Ce feint acquiescement lui procura une liberté presque entiere. Sacrovir, qui se crut sûr de la posséder bientôt, ne la gêna plus, & tourna toute son activité du côté de la chasse. Bérécynthe, voyant approcher le terme prescrit, résolut de se dérober, par la fuite, à un hymen qu'elle appréhendoit plus que la mort. Elle choisit une nuit obscure, où tout le monde du Château étoit profondément endormi; &, sans rien dire à son pere, qui étoit dans les intérêts de son Tyran, elle monta un cheval de l'écurie, & s'éloignant aussi-tôt à toute

bride, elle réſolut d'aller demander une retraite à ſon parent le vénérable Druide Dryas. Comme elle couroit ſans guide, elle s'égara : après avoir long-temps tourné le bois, elle ſe trouva, au point du jour, au rendez-vous de chaſſe ordinaire de Sacrovir. Elle y remarqua un Chevalier ſuperbement monté, qui, la viſiere levée, s'efforçoit de lire, au peu de jour qu'il faiſoit, le défi inſolent que l'audacieux Sacrovir adreſſoit à tout paſſant portant les armes. Ce Chevalier étoit tout jeune & de la figure la plus intéreſſante, ſur laquelle ſe peignoit un vif mouvement de colere, née de la lecture du défi. Son courroux ſe changea en ſurpriſe & en admiration, lorſqu'en ſe retournant il apperçut la belle Aventuriere, qui, à la vue de gens à cheval dont elle ſe crut pourſuivie, jetta un grand cri, & implora ſon ſecours. L'un d'eux étoit Sacrovir lui-même, qui avoit voulu chaſſer de grand matin, & qui ne ſoupçonnoit rien de l'évaſion nocturne de Bérécynthe. Lorſqu'il la vit, ſa ſurpriſe fut inexprimable. » Ah! raviſſeur, dit-il au jeune Cheva» lier, il t'en coutera cher pour avoir oſé » faire cette inſulte à Sacrovir ».

» Théamir eſt mon nom, reprit fiére-
» ment le Chevalier inconnu; je ne t'ai
» jamais fait d'inſulte : mais je prends
» pour une inſulte perſonnelle le placard
» inſolent que je vois affiché à ce poteau.
» Quant à cette Dame, je ne puis que
» la plaindre d'être en ta puiſſance; &
» je crois lui rendre un ſervice en eſſayant
» de la délivrer de toi ».

En diſant cela, il prit du champ pour fondre avec plus d'impétuoſité ſur Sacrovir : mais celui-ci, qui joignoit une extrême ſoupleſſe à une force ſupérieure, eſquiva le choc; & heurtant de biais ſon Adverſaire, lui fit entiérement vuider les arçons. Il ne le vit pas plutôt terraſſé, que mettant pied à terre, & profitant de ſon déſordre, il lui arracha ſon caſque. Théamir, la tête nue, ne put longtemps parer les coups redoublés de Sacrovir, qui lui plongea inhumainement l'épée dans la gorge.

Non content de cette ſanglante boucherie, Sacrovir voulut encore forcer ſon cheval à paſſer ſur le corps de Théamir, & à le fouler aux pieds; mais ce généreux courſier ſe cabra conſtamment, & refuſa de ſervir la férocité de ſon Maître.

Cependant l'horreur d'un tel spectacle fit évanouir Bérécynthe. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle se trouva dans le Château en présence de son pere & de Sacrovir, qui l'accablerent de reproches. Sacrovir eut la brutalité d'ordonner, devant elle, qu'en place du taureau que ses chiens ce jour-là devoient mettre à mort, on leur exposeroit le cheval qui venoit de refuser de passer sur le corps de Théamir. Cette seconde barbarie acheva de révolter Bérécynthe. » Monstre, dit-elle à » Sacrovir, la mort la plus terrible me » paroîtroit préférable à l'horreur de t'é- » pouser . . . »

Bérécynthe fut interrompue en ce moment par l'avis qu'on vint donner à Sacrovir qu'une troupe de gens à cheval, commandés par deux Chevaliers inconnus, venoit d'investir toutes les issues du Château. Sacrovir qui s'étoit désarmé, courut aussi-tôt se mettre en équipage de combat. Tandis qu'il montoit dans sa salle d'armes, les deux Chevaliers entrérent civilement dans celle où étoit Bérécynthe. Comme ils avoient la visiere levée, elle reconnut le plus vieux pour Carolian. Il lui fit une profonde révérence;

& s'approchant d'elle : « Vous voyez, lui » dit-il, Madame, celui qui a combattu » Sacrovir avec assez peu de succès ».

Celui qui l'accompagnoit, prenant alors la parole : « Si son secours vous paroît » impuissant, dit-il, Madame, un bras » plus jeune que le sien ne trahira point » votre confiance. Il est peu de choses que » mon courage n'entreprenne, & rien qu'il » n'exécute pour une beauté telle que la » vôtre. Je suis instruit d'une partie de » vos malheurs ; je suis informé des bar- » baries de Sacrovir, & je viens le châtier » du plus grand de ses crimes envers moi, » de celui de s'être cru digne d'aspirer à » votre main. Vous pourriez douter, ajou- » ta-t-il, que les effets répondissent aux » promesses, si tout autre qu'Almeran » vous les faisoit ; mais sa réputation doit » garantir des assurances qui ne vous » tromperont point ».

En écoutant parler Almeran, Bérécynthe ne pouvoit se lasser d'admirer les graces répandues dans toute la personne de son généreux défenseur. Elle rougit en le regardant, & pâlit un moment après ; car elle se souvint de Sacrovir, & ce souvenir la fit trembler. Elle ne put même dissi-

muler à Almeran l'inquiétude qu'elle prenoit pour ſes jours, Sacrovir étant capable de toutes les ſurpriſes.

« Il eſt temps, répondit Almeran, de » tirer la charmante Bérécynthe de la » crainte obligeante qu'elle témoigne pour » ceux qui la ſervent. J'ai pris des précau- » tions contre Sacrovir, que je dédaigne- » rois contre tout autre, & auxquelles je » n'aurois pas ſongé, s'il n'y alloit que de » ma ſureté; mais il y va de vous délivrer » de la tyrannie d'un perfide, qui ne comp- » te pour rien les loix de l'honneur. Sa- » chez donc qu'au moment où nous par- » lons, tous les gens de Sacrovir ſont dé- » ſarmés, & toutes les iſſues du Château » occupées & gardées par les miens. Si je » ſuccombe dans le défi, d'homme-à- » homme, que je vais faire à Sacrovir, » vous n'en ſerez pas moins libre, belle » Bérécynthe : Carolian, à la tête de tous » nos Braves, favoriſera & aſſurera votre » retraite. Si je ſuis vainqueur, & ſi, par » ma victoire, je vous délivre d'un perſé- » cuteur atroce, dont la brutalité vous a » privée d'une mere, je demande, pour » récompenſe de mes ſervices, le droit de » vous les conſacrer le reſte de ma vie ».

En ce moment parut Sacrovir. Il étoit armé de toutes pieces, & prêt à monter un cheval de combat. Il fut extrêmement surpris, en voyant Bérécynthe en converſation familiere avec des Chevaliers. Comme Almeran, en qualité d'Amalaric, Prince de Bretagne, étoit le Suzerain de Sacrovir, il ferma la viſiere de ſon caſque, pour n'en être pas reconnu, & pour ne point profiter de l'avantage que lui donnoit ſur ce Vaſſal la ſupériorité du rang & de la naiſſance. Pour Carolian, il ſe laiſſa enviſager par Sacrovir; il y prit même un plaiſir ſecret. Celui-ci ne pouvoit en croire ſes yeux. A la fin, le reconnoiſſant: « Fantôme, s'écria-t-il, je vais t'envoyer, » pour la ſeconde fois, chez les morts ». En parlant ainſi, il tira ſon épée pour frapper le vieillard. Almeran ſe mit à la traverſe; & faiſant briller un glaive étincelant: « C'eſt à moi, Sacrovir, que tu » vas avoir affaire, lui dit-il; laiſſe à cette » ombre, à ce fantôme dont l'apparition » te choque, le ſoin de tes obſeques, & » ſuis-moi, ſans tarder, au lieu où t'attend » la mort ».

Ce diſcours parut ſi hardi à Sacrovir, qu'il en reſta immobile. Son étonnement

redoubla, lorſqu'il ſe vit enlever par des Gardes, à un ſignal que fit Almeran, & conduire au lieu où ſe devoit paſſer leur combat. Là, ils trouverent deux chevaux de bataille & deux lances. Les deux barrieres étoient gardées par les Archers d'Almeran. Sacrovir frémit de rage en voyant que toute liberté lui étoit enlevée, excepté celle de recevoir ou de donner la mort.

Bérécynthe, appuyée ſur le bras du vieux Chevalier, vint, en ce moment, ſe placer avec lui ſur l'échafaud, pour y contempler un combat où perſonne, après les deux Champions, n'étoit plus intéreſſé qu'elle.

A peine ſe furent-ils aſſurés ſur la ſelle, qu'ils fondirent l'un ſur l'autre avec l'impétuoſité de la foudre. Le choc fut ſi violent, qu'il fit voler leurs lances en éclats juſques pardeſſus leurs têtes. Bientôt l'épée ſuccéda à la lance. Bérécynthe frémit en voyant teinte de ſang la cuiraſſe d'Almeran; mais elle ſe raſſura en voyant les ruiſſeaux de ſang qui couloient des bleſſures de Sacrovir, & qui épuiſoient inſenſiblement ſes forces. Il fut même contraint de hauſſer la viſiere de ſon caſque pour reſpirer; ce qui fut cauſe qu'Almeran en fit autant, & ſuſpendit, pour quelques

momens, l'atteinte mortelle qu'il lui destinoit. A travers la pâleur & les marques d'affoiblissement qui parurent sur le visage de Sacrovir, Bérécynthe remarqua avec effroi dans ses regards quelque chose de plus féroce qu'à l'ordinaire. C'étoit elle en effet que menaçoient ses regards sinistres. Le perfide, profitant de l'espece de treve que lui donnoit le vainqueur, s'approcha insensiblement de l'échafaud ; & tout-à-coup rassemblant ses dernieres forces, il lança son épée contre Bérécynthe avec tant de fureur & de justesse, que, sans l'écu de Carolian, que ce vieux Chevalier sut opposer à temps, le traître eût emporté aux enfers le plaisir d'une funeste vengeance.

A la vue de cette indigne action, mille cris d'indignation s'éleverent. Almeran, dont les cris s'étoient fait entendre par-dessus tous les autres, fut, en un clin-d'œil, aux pieds de Bérécynthe. Il la trouva presque évanouie de frayeur; mais il vit qu'elle n'étoit point blessée. Dès qu'il eut l'esprit en repos pour ce qu'il aimoit, il voulut satisfaire sa vengeance par le supplice de l'assassin. Carolian s'en chargea, & donna à ses Archers des ordres, cruels, sans doute,

mais que personne ne jugea tels à l'égard du plus cruel de tous les hommes.

Sacrovir étoit tombé de son cheval, après avoir épuisé le reste de ses forces en lançant son épée contre Bérécynthe. La rage d'avoir manqué son coup, & de la voir en possession de son vainqueur, augmenta tellement son désespoir, qu'il se repentit de n'avoir plus dequoi se percer le cœur lui-même.

Ce fut en cet état de furie impuissante que les Archers le saisirent. Ils le lierent aussi-tôt comme le dernier des criminels, & l'attacherent par les pieds à la queue de ce même cheval qu'il avoit voulu livrer à ses chiens. Il fut ainsi traîné plusieurs fois autour du champ de bataille. Le cheval, effrayé des cris des spectateurs & du poids qu'il traînoit après lui, acheva, par ses bonds & ses ruades, d'ensanglanter la poussiere des membres épars du barbare.

Après l'exécution de ce Vassal rebelle, & le plus à craindre de toute la contrée, Almeran mit fin à son Noviciat de Chevalerie errante, & quittant enfin son faux nom, se fit connoître pour ce qu'il étoit, c'est-à-dire, pour le Prince Amalaric, Souverain de la Petite-Bretagne, alors

nommée Armorique. Au bruit de cet événement, tous ses autres Vassaux rentrerent dans le devoir. La Régente elle-même remit à son fils le gouvernement de ses Etats. On se doute bien que le premier emploi qu'il fit de la puissance suprême, fut d'élever au Trône l'objet de son amour. Bérécynthe étoit si belle & si aimable, que personne ne fut surpris de la voir régner.

(*Par M. de Sivry.*)

Fin du Volume de Septembre.

TABLE

DU VOLUME DE SEPTEMBRE.

SUITE des Nouvelles d'Antoine-François Grazzini, dit le Lasca.

Troisieme Soirée, cinquieme Nouvelle, *page* 3

Dixieme & derniere Nouvelle, 31

Amours de Chatelard & de Marie Stuart, Reine de France & d'Ecosse, 61

L'ame tonjours impassible dans toutes les positions de la vie, fors en une seule, qui est la grande, 107

La Comtesse de Château-Briand, *ou* les effets de la Jalousie, 171

Anecdotes de la Cour de Childéric, Roi de France, 175

Aventures de Bérécynthe, Episode du Roman des Anecdotes de la Cour de Childéric, 215

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Septembre de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 31 Août 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.

209700

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.67-68.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU